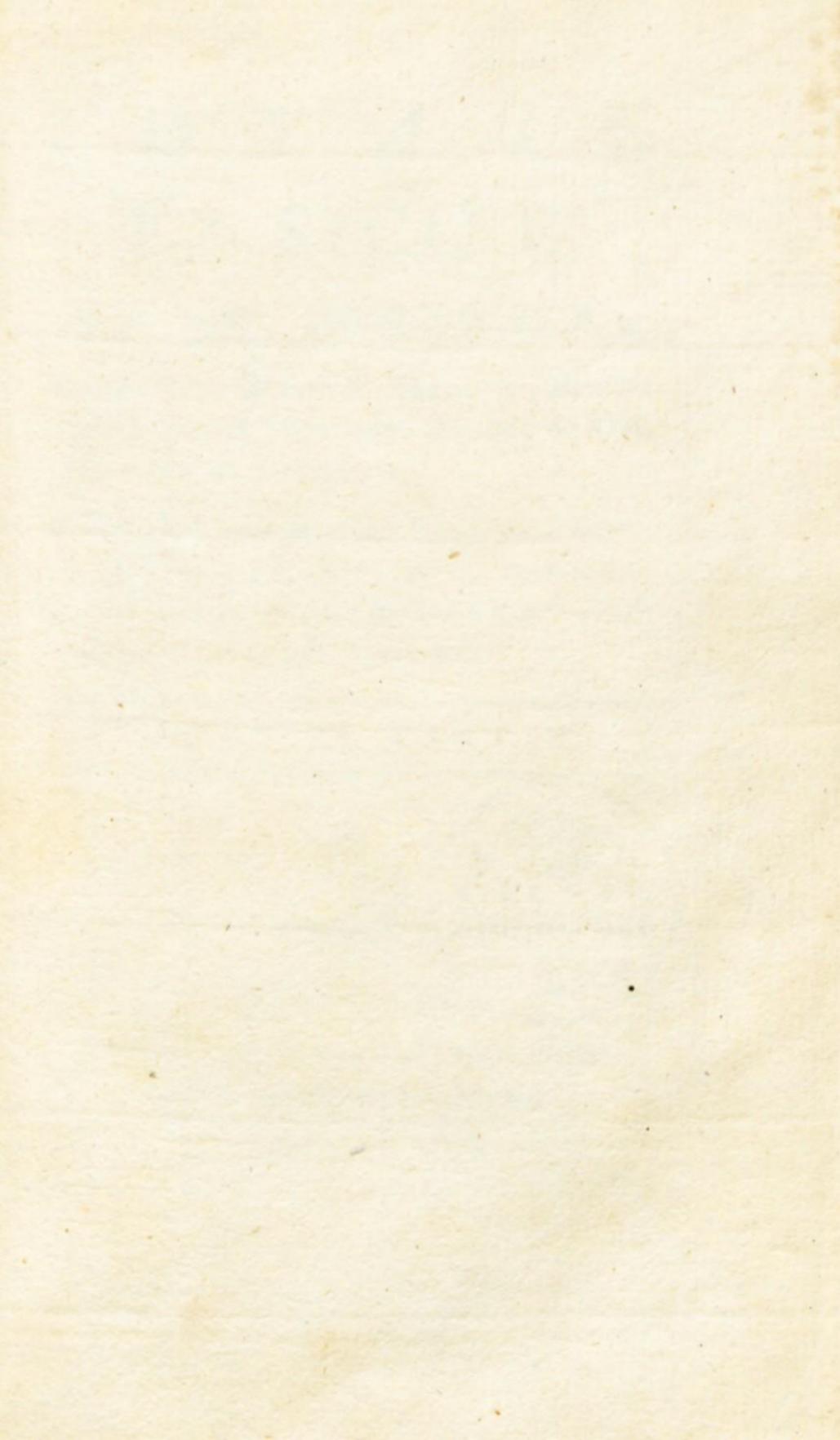
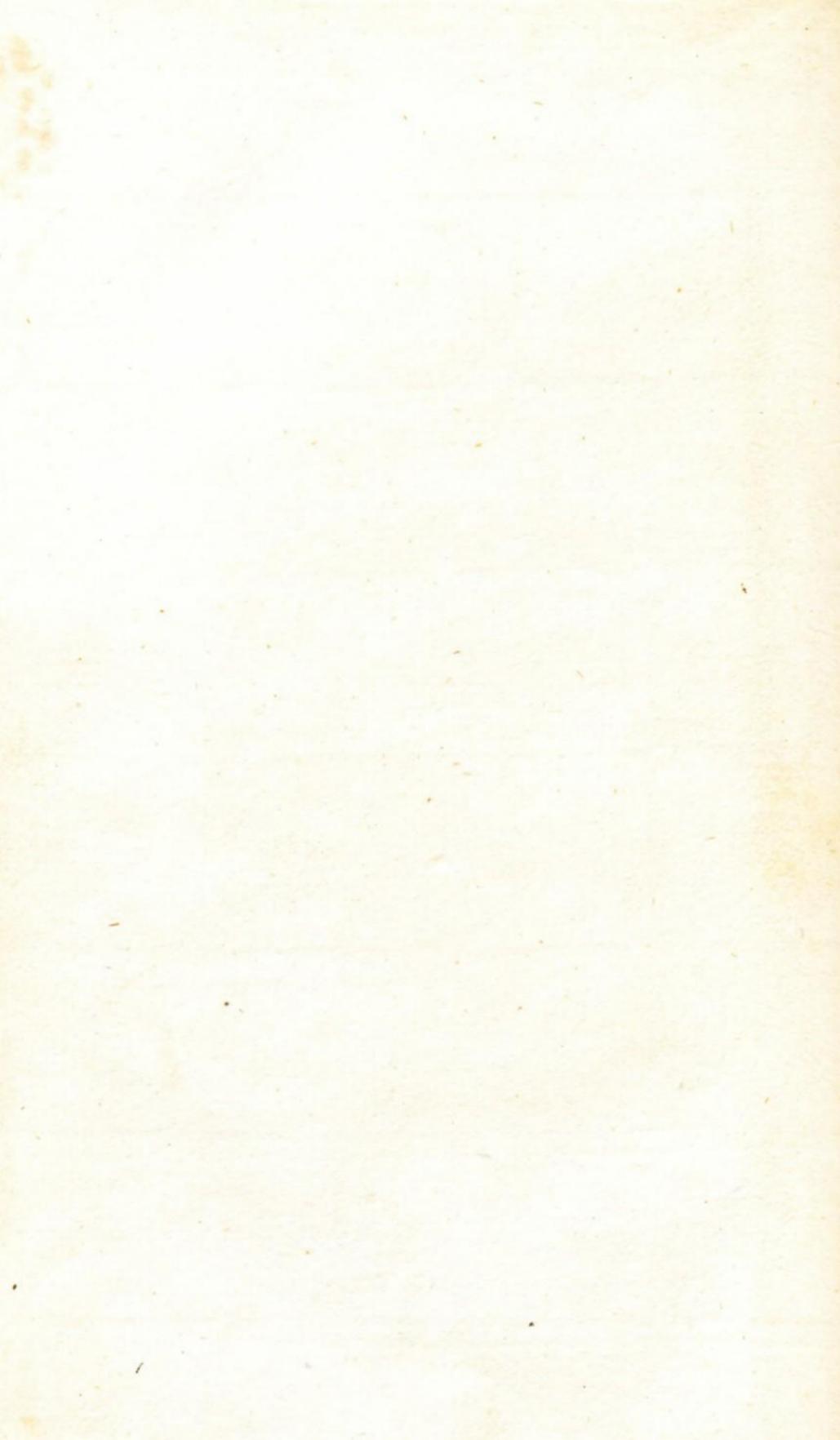


2623. T. G. c. 1. 10.





V O Y A G E
E N S I C I L E

ET A M A L T H E ,

Traduit de l'anglois de M. BRYDONE , Membre
de la Société Royale des Sciences de Lon-
dres , par M. DEMEUNIER.

*Edition soigneusement corrigée sur la seconde édition
angloise , par M. B. P. A. N. Augmentée de
notes intéressantes , par M. DERVEIL , & de
quelques autres pieces importantes.*

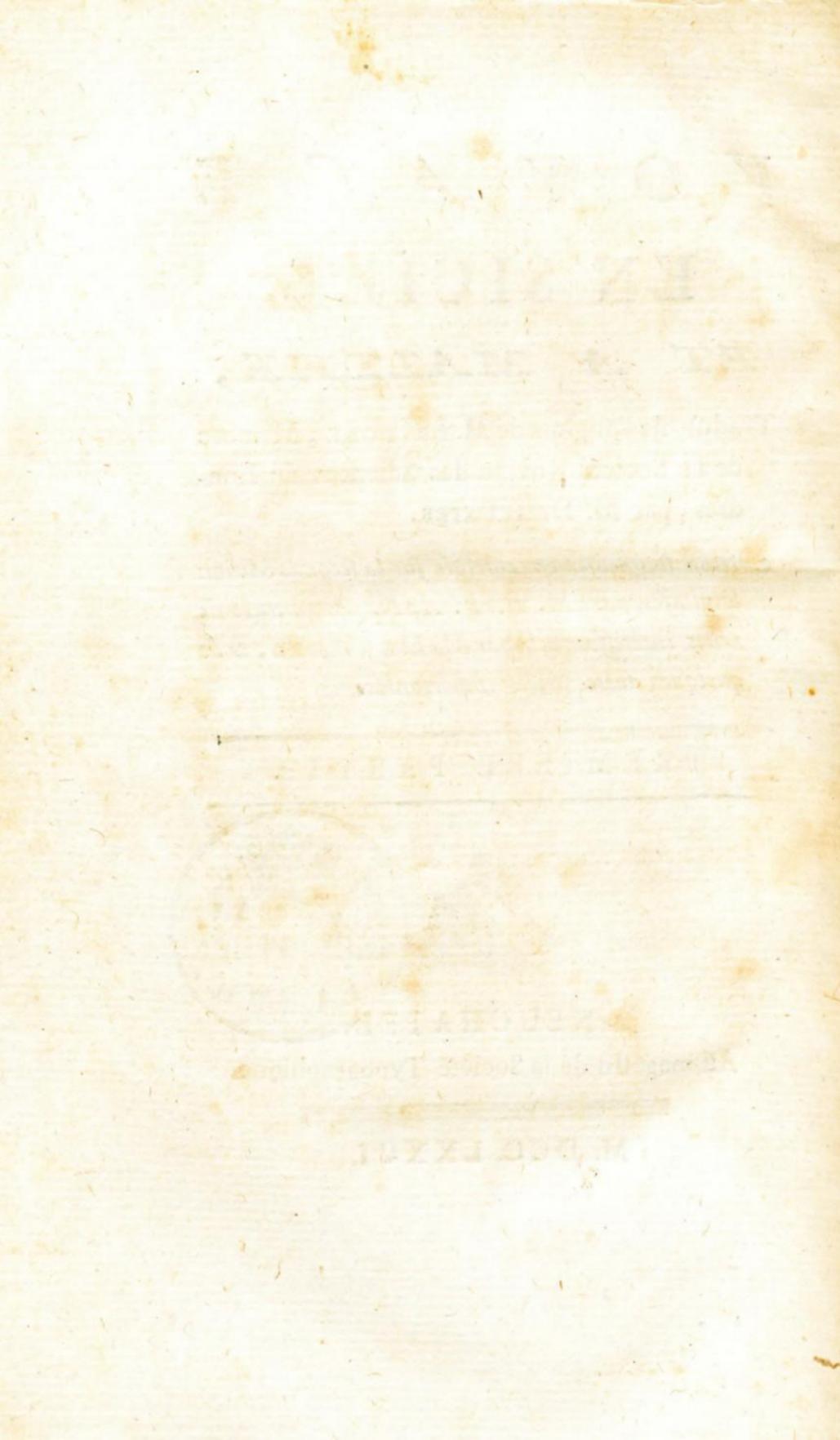
P R E M I E R E P A R T I E .



A N E U C H A T E L ,

Au magasin de la Société Typographique.

M. DCC. LXXVI.





V O Y A G E
EN SICILE
ET A MALTHE.



LETTRE PREMIERE.

Climat de Naples, comparé avec celui de Rome; vent de siroco; remede contre ses effets; côte de Baies, &c.

Naples, le 14 maj 1770.

JE vous ai entendu regretter, mon cher Beckford, d'avoir négligé l'isle de Sicile dans tous vos voyages d'Europe. Vous perdiez beaucoup de tems à suivre les routes battues, & à examiner la France & l'Italie déjà si connues, tandis qu'il y a probablement dans cette isle célèbre un grand nombre de choses intéressantes qui sont encore ignorées. Nous avons envie de profiter de votre idée: Fullarton nous y a

Part. I.

A

engagés avec l'ardeur que lui inspire toujours la vue de quelques nouvelles lumières à acquérir; & Glover, votre ancienne connoissance, a promis de nous accompagner.

Les Italiens représentent ce voyage comme impossible, parce qu'il n'y a point d'hôtelleries en Sicile, & que la plupart des chemins sont construits sur des précipices dangereux, ou à travers des marais & des bois infestés par les bandits les plus résolus & les plus redoutables de l'Europe. Quelque fortes que soient ces considérations, elles n'empêcherent pas M. Hamilton (a), sa femme, & le lord Fortrose (b), de faire cette excursion l'été dernier; & ils en sont revenus si enchantés, qu'ils nous ont inspiré le desir le plus vif de jouir du même plaisir.

Notre premier plan étoit d'aller par terre à Rheggio, & de là de traverser la mer jusqu'à Messine; mais, après d'exactes recherches sur l'état du pays & la manière d'y voyager, nous avons appris que les bandits de la Calabre & de la Pouille rendent cette route si dangereuse, que les auberges y sont si mauvaises & les inconvéniens de toute espece en si grand nombre, que nous avons abandonné ce projet. En dépit de toutes les frayeurs que causent Scylla & Caribde, & des craintes plus réelles que doit inspirer le mal de mer, monstre plus effrayant que les

(a) A présent chevalier du Bain.

(b) Aujourd'hui comte de Seaforth.

deux autres , nous sommes résolus d'y aller par eau. Pour ne point perdre de tems , nous avons déjà retenu notre passage à bord d'un vaisseau anglois , qui est prêt à mettre à la voile au premier vent favorable.

Cette petite course n'a jamais été regardée comme faisant partie du grand tour ; elle nous offrira probablement plusieurs objets dignes de votre attention , & qu'on ne trouve dans aucun de nos voyageurs. Je me flatte que vous agréerez la description que je veux vous en faire , & qui suppléera en quelque maniere aux connoissances que vous auriez acquises en parcourant ce pays que vous avez négligé de visiter. Vous aurez de mes nouvelles de toutes les villes où nous nous arrêterons ; & lorsque je rencontrerai quelque chose digne de remarque , je tâcherai de vous la décrire aussi brièvement qu'il me sera possible. Nous attendons avec impatience un vent favorable ; mais il y a peu d'apparence qu'il s'éleve si-tôt. Le tems est fort orageux ; & depuis plus de trois semaines , aucun vaisseau n'a pu sortir de la rade. Nous ne comptons pas trouver un pareil climat ; & le ciel ferein d'Italie , si vanté par nos voyageurs , ne mérite pas les grands éloges qu'on lui donne. Nous sommes au milieu de mai , & nous n'avons pas encore eu un tems qu'on puisse appeller beau. Il est vrai qu'il a fait très-chaud ; mais il s'est rarement passé un jour sans orage & sans pluie : ce qui rend la promenade dans ce pays

aussi dangereuse à nos malades qu'en Angleterre.

Je suis persuadé que nos médecins se trompent beaucoup par rapport à ce climat : c'est sûrement un des plus chauds de l'Italie, mais c'est en même tems un des plus inconstans ; & d'après ce que nous en avons observé, il ne convient pas, en général, à la plus grande partie de nos valétudinaires. En particulier il est peu propre aux gouteux, qui tous se trouvent mieux à Rome. Quoique l'hiver y soit plus froid, je pense que le climat y est plus sain. Naples est certainement préférable en été, parce que l'air est rafraîchi sans cesse par la brise de mer, tandis qu'on éprouve à Rome la chaleur la plus insupportable. L'été dernier, le thermomètre de Farenheit ne monta jamais à Naples à plus de 76 degrés : il s'éleva à Rome à 89. La différence est souvent encore plus considérable. Elle n'est pas moins remarquable en hiver : le plus haut degré de froid s'est fait sentir ici à la fin de janvier : le thermomètre étoit à Rome à 36 degrés ; il est descendu ici à 27 degrés ; de sorte que, l'année dernière, à Naples la différence entre les deux extrêmes ne fut que de 40 degrés, tandis qu'à Rome elle n'a pas été moins de 62. Cependant les hivers y sont beaucoup plus agréables & plus sains que les nôtres ; on y jouit d'un beau tems sec & froid, tandis que nous sommes inondés de pluies continuelles, accompagnées d'un vent extrêmement fort. Les

habitans de cette ville nous affurent que dans certaines saisons il pleut constamment chaque jour pendant six ou sept semaines; mais ce qu'il y a de plus défagréable dans le climat de Naples, c'est le *siroco*, ou le vent de sud-est, qui est très-commun dans cette saison : il relâche les fibres, il donne des vapeurs, & il est plus incommode que les pluies de nos plus tristes mois de novembre. Il souffle sans interruption depuis sept jours, & il emporte toute notre vivacité & notre bonne humeur; s'il dure plus long-tems, je ne fais ce que nous deviendrons. Il répand dans le corps & dans l'esprit un degré de lassitude qui les met absolument hors d'état de faire leurs fonctions ordinaires. Il n'est pas fort surprenant, qu'il produise ces effets sur la constitution phlegmatique d'un Anglois; mais nous voyons, par un exemple frappant, que toute la vivacité françoise doit succomber sous le poids de cette atmosphère. Un marquis semillant arriva ici de Paris il y a environ dix jours; ses esprits animaux étoient dans un tel mouvement & circuloient avec tant de rapidité, que les Napolitains le crurent fou. Il ne restoit jamais un instant en place : au milieu des conversations les plus graves, il voltigeoit d'une chambre à l'autre avec tant d'élasticité, que les Italiens juroient qu'il avoit des ressorts dans ses fouliers. Je l'ai rencontré ce matin, se promenant avec la gravité d'un philosophe, un flacon à la main :

toute sa vivacité avoit disparu. Je lui ai demandé comment il se trouvoit. Il m'a répondu :
 " Ah ! mon ami, je m'ennuie à la mort, moi
 „ qui n'ai jamais connu l'ennui ! Mais cet exé-
 „ crable vent m'accable ; deux jours de plus ,
 „ & je me pends „

Les naturels du pays ne souffrent pas moins que les étrangers ; & cet abominable vent fait languir toute la nature. Dès que le siroco souffle, un amant Napolitain fuit sa maîtresse avec le plus grand soin ; & l'indolence qu'il inspire suffit presque pour éteindre toutes les passions. Les auteurs mettent alors de côté tous leurs ouvrages ; & lorsqu'il paroît quelque livre plat ou insipide, la plus forte censure qu'on puisse en donner, c'est de dire : *Era scritto nel tempo del siroco* : il a été écrit au tems du siroco. Je n'emploierai pas d'autre raison pour faire l'apologie de cette lettre ; & lorsqu'il m'arrivera de vous ennuyer, rappelez-vous, je vous prie, que ce n'est pas à moi que vous devez vous en prendre, mais au siroco. Cela me mettra fort à mon aise, & m'épargnera tout le tems que je perdrais à me justifier.

J'ai tâché de me procurer quelques lumières sur la cause de ce vent singulier ; mais les habitans de ce pays ne pensent jamais à rendre raison de rien ; & malgré ses effets remarquables, je ne trouve pas qu'ils aient fait aucune recherche sur cette matière. Je me suis adressé à un fameux médecin, qui a usurpé quelque

réputation en parlant le jargon de son art : il m'a dit avoir découvert que ce vent provient d'une certaine qualité occulte de l'air, qui n'est presque connue que de lui seul, & que les autres Napolitains le laissent souffler, sans s'embarasser de la cause qui le produit. Il a poussé ensuite un grand éclat de rire, & c'est là tout ce que j'en ai pu tirer.

Je n'ai pas observé que le *siroco* causât quelque changement remarquable dans le barometre. Lorsqu'il commença à souffler, le mercure baissa d'environ une ligne & demie, & depuis il est toujours resté à peu près à la même hauteur : mais le thermometre qui étoit à 43 degrés la première matinée où il se fit sentir, s'éleva presque sur-le-champ à 65 degrés ; & ces deux jours derniers il a été à 70 & 71. Il est cependant sûr que ce n'est pas la chaleur de ce vent qui le rend si accablant ; c'est plutôt le défaut de cette qualité vivifiante, qui fait que la brise d'ouest est si agréable. L'air paroît avoir perdu son ressort & son élasticité ; & ce principe d'activité qui anime toute la nature, semble être mort. Nous avons quelquefois imaginé que ce principe n'étoit autre chose que le fluide électrique que l'air contient ; & nous avons trouvé, en effet, que pendant que ce vent souffle, l'élasticité de l'air est réduite à rien, ou du moins que sa force est beaucoup diminuée. Hier & aujourd'hui, nous avons tenté de faire quelques expériences d'électri-

cité , & je n'ai jamais trouvé l'air si contraire.

Nous éprouvons tous les jours que les bains de mer font le meilleur remede contre les effets du siroco , & nous profitons de cet avantage avec tout l'agrément possible. Le lord Fortrose , qui est l'ame de notre petite caravane , nous a procuré un grand bateau très-commode. Nous nous rassemblons tous les matins à huit heures , & après avoir fait environ un demi-mille en mer , nous nous déshabillons , & nous jetons à l'eau ; sans cette précaution , nous serions tous en aussi mauvais état que le marquis françois. Milord a loué dix matelots qui font réellement des especes d'animaux amphibies , puisqu'ils vivent la moitié de l'été dans la mer : trois ou quatre d'entr'eux nous accompagnent ordinairement pour veiller sur ceux de nous qui pourroient se perdre , & nous mettre à l'abri de tous les accidens. Ils plongent aisément jusqu'à quarante & quelquefois jusqu'à cinquante pieds de profondeur , & pendant les mois d'été ils rapportent du fond de la mer une grande quantité d'excellens coquillages. Ils ont tant de dévotion , que toutes les fois qu'ils plongent , ils font le signe de la croix , & marmotent un *ave Maria* ; sans quoi ils pensent que sûrement ils se noieroient. Ils sont fort scandalisés de ce que nous négligeons cette cérémonie. Afin de nous accoutumer à nager dans toutes les occasions , milord a acheté un vête-

ment que nous portons chacun à notre tour; & après un peu d'usage, nous avons trouvé qu'il n'incommodeoit presque pas le nageur. Nous avons appris aussi à nous déshabiller dans l'eau, ce qui ne nous paroît plus difficile; & comme nous sommes habitués à cette espece d'exercice, je suis très-persuadé qu'en cas de naufrage, nous aurions beaucoup d'avantage sur ceux qui ne l'auroient jamais pratiqué; car beaucoup de gens ne se noient que par l'embarras que leur causent leurs habits, & par le trouble où les jette une situation où ils ne se font point encore trouvés.

Après le bain, nous faisons un déjeuner à l'angloise chez milord; & nous avons ensuite un délicieux petit concert qui dure une heure & demie. Barbella, le plus touchant des violons d'Italie, est le chef de notre orchestre. Cet amusement fait la principale partie des plaisirs dont nous jouissons à Naples. Nous avons parmi nos compatriotes quelques sociétés très-agréables, mais nous n'en trouvons pas autant parmi les habitans. Il y a sans doute beaucoup d'aimables gens dans cette ville; mais en général, le caractère d'un Anglois & celui d'un Napolitain ont si peu d'analogie, qu'il ne peut jamais en résulter cette harmonie de la société, qui fait une des plus grandes douceurs de la vie. Si quelque chose pouvoit suppléer à ce défaut, je vous dirois que les environs de Naples sont si abondans en tout ce que l'art &

la nature présentent de curieux, & qu'ils offrent aux naturalistes & aux antiquaires un si vaste champ d'observations, que quiconque desire de s'instruire peut passer ici quelques mois très-agréablement & avec beaucoup de fruit.

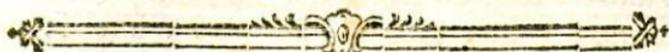
Outre les découvertes d'Herculanum & de Pompeia, qui sont par elles-mêmes une grande source d'amusement, toute la côte, & en particulier près de Pouzzole, de Cumès, de Mîcène & de Baies, est couverte d'une quantité innombrable de monumens de la magnificence romaine. Mais, hélas, combien cette nation puissante est déchue ! Ces cantons délicieux, autrefois le jardin de l'Italie, qui n'étoient habités que par des hommes riches, voluptueux, livrés à tous les plaisirs, sont abandonnés aujourd'hui aux êtres les plus misérables de la race humaine. Il n'y a peut-être point de partie du globe qui ait éprouvé un changement si prodigieux, ou qui puisse offrir une peinture si frappante de la vanité des grandeurs humaines. Ces murs, qui jadis renfermoient César, Lucullus, Antoine, sont à présent occupés par les plus pauvres & les plus vils des hommes, mourant de faim dans ces mêmes appartemens qui furent le théâtre d'un luxe poussé à des excès qu'il n'est pas possible de concevoir, & où l'on nous dit qu'il se donnoit souvent des soupers qui coûtoient 50000 livres sterling (a), &

(a) La livre sterling vaut environ 23 liv. tournois.

quelques-uns dont le prix montoit au double de cette somme. Il est difficile à présent de se former quelque idée de cette magnificence. Le luxe de Baies étoit porté si loin, qu'il étoit devenu un proverbe, même parmi les voluptueux Romains. On fait qu'à Rome, on accusoit souvent d'être efféminés & épicuriens, ceux qui passoient trop de tems dans ces jardins enchanteurs. Clodius le reprocha plus d'une fois à Cicéron. Cet orateur y ayant acheté une maison de campagne, se fit beaucoup de tort dans l'esprit des plus graves & des plus austères sénateurs. Les murailles de ces palais subsistent encore, & les pauvres payfans y ont bâti en quelques endroits leurs cabanes. Il n'y a pas aujourd'hui un seul homme à son aise, qui réside dans cette partie du pays; & si l'on en compare l'ancien état avec l'état actuel, on apperçoit le plus frappant de tous les contrastes. Hier nous chassâmes presque par-tout aux porc-épics, espèce de divertissement dont je n'avois pas encore ouï parler. Nous tuâmes plusieurs de ces animaux sur le mont Barbara, qui produisoit autrefois le vin de Falerne, & qui est aujourd'hui un désert stérile. Je ne fais si vous connoissez cette chasse; pour moi j'avoue que sa nouveauté en faisoit le plus grand mérite, & que j'aimerois mieux chasser un jour à la perdrix qu'un mois au porc-épic. La chair de ce gibier n'est pas non plus fort agréable, quoiqu'elle ait fait aujourd'hui le diner de la plu-

part d'entre nous : elle est extrêmement fade, & raffasie bientôt.

Comme il est probable que nous mettrons à la voile dans un jour ou deux, nous allons embarquer nos provisions de mer. Je vous écrirai de Messine, si nous ne sommes pas engloutis par Carybde.



L E T T R E I I.

Voyage de Naples à Messine ; baie de Naples ; îles de Lipari ; il Strombolo ; Scylla ; la Calabre, &c.

A bord de la charmante Molly, à la hauteur de l'isle de Caprée, le 15 mai 1770.

NOTRE course a commencé sous des auspices très-favorables. L'impitoyable siroco nous a quittés ce matin, & nous avons eu à sa place une belle tramontane, ou vent de nord frais, qui en peu d'heures a dissipé toutes nos vapeurs, & nous a fait observer avec étonnement combien le bonheur des hommes dépend d'un souffle. Après avoir diné chez M. Walter, avec plusieurs de nos amis, & bu abondamment d'un excellent bourgogne, nous avons pris congé de lui de la meilleure humeur du

monde. Si le firoco avoit soufflé comme hier, nous nous ferions probablement séparés fondant en larmes, & aucun d'entre nous n'auroit soupçonné que notre chagrin venoit uniquement de ce que le vent étoit au sud. Il est vraisemblable qu'une grande partie de nos plaisirs & de nos peines dépendent de causes aussi légères, quoique nous ne soyons pas portés à le croire, & que nous les attribuions toujours à quelqu'autre chose. Peu de gens sont disposés à avouer qu'ils sont affectés, comme une girouette, de chaque coup de vent. Il est vrai que nous aurions dû naturellement nous livrer au chagrin de nous séparer de cette excellente & aimable famille que vous connoissez, qu'on ne peut voir sans plaisir, ni quitter sans regret; mais l'agréable perspective de la rejoindre bientôt, avec des connoissances propres à l'amuser, repoussoit toutes les idées mélancoliques, & ajoutoit à l'ardeur que nous avoit déjà inspirée le voyage que nous allions faire.

Nous avons mis à la voile à cinq heures; & après avoir fait des signes d'adieu à nos amis qui étoient sur la côte, & que nous avons découverts avec nos lunettes à quelques milles de distance, nous nous sommes bientôt trouvés au milieu de la baie de Naples, jouissant de tous côtés de la vue la plus pittoresque. Le calme, qui a duré pendant une heure, nous a laissé le tems de contempler toutes les beautés de ce spectacle.

La baie est d'une forme circulaire; elle a plus de vingt milles de diametre; de sorte qu'en y comprenant les inégalités & les détours, elle a beaucoup plus de soixante milles de circonférence. Toutes les richesses de la nature & de l'art embellissent cette côte d'une maniere si admirable, qu'il n'y manque presque rien pour en rendre le coup-d'œil accompli. Il est difficile de déterminer si cet aspect est plus enchanteur par la singularité des objets, que par leur incroyable variété. Vous y appercevez un mélange surprenant de l'antique & du moderne; des édifices qui s'élevent, d'autres qui tombent en ruines; des palais élevés sur le faite d'autres palais, & la magnificence des anciens foulée aux pieds par l'extravagance des modernes. On y voit des montagnes & des isles, célèbres autrefois par leur fertilité, qui ne sont plus que des déserts stériles; des champs jadis incultes, qui ont été convertis en prairies fécondes & en riches vignobles; des montagnes changées en plaines, & des plaines devenues des montagnes; des lacs desséchés par les volcans, & des volcans éteints qui ont formé des lacs; la terre toujours fumante en plusieurs endroits, & en d'autres vomissant des flammes. En un mot, la nature semble avoir produit toute cette côte dans un moment de caprice; chaque objet qui s'y présente est un de ses jeux, & elle ne paroît pas y avoir jamais travaillé sérieusement.

L'isle de Caprée, si célèbre par le séjour d'Auguste, & si infame par celui de Tibere, se trouve entre cette baie & la Méditerranée. Un peu à l'ouest, on rencontre celle d'Ischia, de Procida & de Nisida; le fameux promontoire de Micene, où Enée débarqua; les campagnes si renommées de Baies, de Cumes, de Pouzzole, & cette scene variée où l'on voyoit réunis le Tartare & l'Elysée des anciens; les champs Phlégréens, & les plaines brûlantes où Jupiter terrassa les géans; le Monte-nuovo, produit depuis peu par le feu; le mont Barbara; la ville pittoresque de Pouzzole, & un peu au-dessus, la Solfatare toujours fumante; le promontoire de Pausilippe, qui présente le plus beau spectacle qu'on puisse imaginer; la vaste & opulente cité de Naples, avec ses trois châteaux, son havre rempli de vaisseaux de toutes les nations, ses palais, ses églises & ses couvens innombrables. De là jusqu'à Portici, la campagne couverte des maisons & des jardins de la noblesse, paroît être une continuation de la ville. On découvre le palais du roi, ainsi que plusieurs autres qui l'entourent, tous bâtis sur les toits de ceux d'Herculanum, ensevelis par une éruption du Vésuve à près de cent pieds sous terre. Autour de ces édifices, on distingue des champs noirs, & entremêlés de jardins, de vignobles & de vergers; enfin, au fond de la scene, le Vésuve lui-même, vomissant des torrens de feu & de fumée, formant

dans l'air, au-dessus de nos têtes, une large traînée qui s'étend sans interruption jusqu'à l'extrémité de l'horison. Le pied de la montagne est environné d'un grand nombre de belles villes, de bourgs & de villages, dont les habitans ne songent pas au danger qui les menace à chaque instant. Quelques-unes de ces villes sont construites au-dessus des maisons de Pompeia & de Stabia, où périt Pline; & leurs fondemens aboutissent aux tombeaux sacrés des anciens Romains, qui, victimes de cette inexorable montagne, y sont enterrés par milliers. On découvre ensuite la côte vaste & pittoresque de Castello-Marc, de Sorrentum & de Mola, dont la nature a fait une contrée de délices. C'est l'étude de ce pays enchanteur & romanesque, qui a formé nos plus grands maîtres de paysage: ce fut l'école du Poussin & de Salvator Rosa, sur-tout du dernier, qui composa ses morceaux les plus célèbres sur les rochers escarpés & fourcilleux qui bordent cette côte. C'est sans doute la contemplation journalière de ces grands spectacles, qui remplit leur esprit de cette multitude d'idées qu'ils ont fait passer avec tant d'élégance dans leurs ouvrages.

Si je vous disois à présent que cette côte immense, qui renferme une variété prodigieuse de montagnes, de vallées, de promontoires & d'isles couvertes d'une verdure perpétuelle & chargées des plus beaux fruits, a été produite
toute

toute entiere par le feu fouterrein, je craindrois que cela ne vous parût incroyable. Le fait est cependant avéré, & il ne peut être révoqué en doute que par ceux qui n'ont pas eu le téms ou la curiosité de l'examiner. Il est étrange, direz-vous, que la nature emploie le même agent pour créer & pour détruire, & que la même puissance qui est regardée comme la ruine des pays habités, soit véritablement ce qui les produit. Cette partie du globe semble avoir déjà éprouvé la sentence prononcée contre toute la terre; mais, comme le phénix, on l'a vu renaître de ses cendres, plus belle & plus brillante qu'auparavant. On observe encore de toutes parts des traces de ces terribles embrasemens; malgré leur violence, les effets en ont été salutaires: le feu, en plusieurs endroits, n'est pas encore éteint; cependant il n'a une grande activité que dans le Vésuve.

M. Hamilton, notre ministre à Naples, qui n'est pas moins distingué parmi les gens de lettres que parmi la bonne compagnie, a examiné ce pays d'un œil vraiment philosophique; & ce que je viens de vous dire est le résultat de toutes ses observations. Je ne veux vous offrir aujourd'hui que l'aspect de cette contrée singulière, & non vous en décrire l'histoire naturelle, ce qui me conduiroit trop loin. Je renvoie cette matiere curieuse à mon retour en Angleterre, quand j'aurai plus de loisir pour vous en informer. Je vous prie de suspendre

jusqu'alors votre jugement, & de ne pas me condamner sans m'avoir entendu.

Après avoir contemplé ce délicieux spectacle jusqu'au coucher du soleil, le vent s'éleva de nouveau, & nous appareillâmes. Nous sommes presqu'à la hauteur de Caprée, distante de Naples de trente milles. Nous venons de parler avec un vaisseau anglois : nous avons appris que le marquis de Carmarthen, le lord Fortrose & M. Hamilton, ayant vu le tems calme, avoient pris un bateau pour venir nous rendre visite, & que malheureusement ils s'étoient trompés, en prenant ce bâtiment pour le nôtre.

La nuit est très-sombre, & le mont Vésuve lance des flammes à une hauteur prodigieuse; nous appercevons des pierres rouges, poussées en l'air jusqu'à une élévation considérable, & qui roulent ensuite le long de la montagne, sur laquelle elles retombent. Le sillage du vaisseau est si doux, que nous en sentons à peine le mouvement; & si ce vent continué, nous appercevrons demain la Sicile.

Le 16. Tout va mal... nous sommes malades à la mort. ... Exécrable firoco! Quelles énormes vagues! ... Maudits soient les voyages par mer! ... Il avoit bien raison, cet auteur qui ne vouloit voyager que par terre..

Le 17. Nous avons passé vingt-quatre heures sur nos lits, maudissant la mer & regrettant de ne nous être pas mis plutôt à la merci

de tous les bandits de la Calabre. Nous commençons à changer de ton ; le siroco tombe, & le vent est fort diminué ; cependant nous faisons tous trois une triste figure. Nos domestiques sont aussi malades que nous ; le capitaine dit que l'un d'eux, qui est Sicilien, a eu grand-peur, & qu'il a prié S. Janvier de toutes ses forces. Il croit à présent avoir été exaucé ; il attribue le changement du tems à son crédit auprès du saint.

Le 17 à trois heures après midi. Le tems est beau. Un vent favorable souffle depuis dix heures. Nous avons la vue du Strombolo. Notre pilote dit qu'il n'est qu'à vingt lieues. Nous découvrons aussi les montagnes de la Calabre, mais à une grande distance. Le mal de mer est presque guéri.

Onze heures du soir. Le tems est charmant, & nous nous portons tous à merveille. Après avoir apperçu d'abord le Strombolo, nous avons découvert peu à peu le reste des isles Lipari, & une partie de la côte de Sicile. Ces isles présentent un très-bel aspect ; il sort toujours de la fumée de plusieurs d'entr'elles, sur-tout du Volcano & du Volcanello ; mais, si l'on en excepte le Strombolo, il n'y a point eu, depuis plusieurs siècles, d'éruption enflammée sur aucune d'elles. Nous sommes à présent à environ trois milles de cette isle curieuse, & nous pouvons voir très-distinctement ce qui s'y passe. Elle paroît être un volcan d'une nature très-

différente du Vésuve, dont les explosions se succèdent avec une sorte de régularité, & une durée à peu près égale. Depuis qu'il est nuit, je n'ai pas cessé d'observer le Strombolo; &, ce qui m'a causé beaucoup de plaisir & en même tems un peu d'embarras pour expliquer les variétés de ce volcan, quelquefois ses explosions ressemblent exactement à celles du Vésuve. Le grand nombre de pierres enflammées qu'il jette en l'air, paroissent seules produire la lumière dont nous jouissons. Dès qu'elles sont retombées à terre, cette lueur disparoit jusqu'à ce qu'une autre explosion amene une nouvelle illumination. J'ai constamment remarqué ces effets dans le Vésuve, excepté lorsque la lave s'étoit élevée jusqu'au sommet de la montagne: alors elle continuoit sans interruption à éclairer les lieux circonvoisins. Il est évident que la lumière du Strombolo dépend de quelque autre cause. Quelquefois une flamme rouge & claire sort de la bouche du volcan, & continue à briller sans interruption pendant près d'une demi-heure. Le feu est d'une couleur différente de celle des pierres lancées en l'air. On croiroit que quelque substance inflammable s'allume tout-à-coup dans les entrailles de la montagne. Ce feu n'est pas accompagné d'un bruit & d'une explosion sensibles. Nous avons calme maintenant, & nous aurons probablement demain occasion d'examiner ce volcan plus en détail. On nous a dit à Naples, qu'il y avoit eu de-

puis peu une éruption très-violente, & qu'elle avoit commencé à former une nouvelle isle à très-peu de distance de l'ancienne. Cet objet de curiosité est un des motifs qui nous ont engagés à faire cette course. Nous croyons avoir découvert cette isle, en appercevant plusieurs fois une petite flamme sortant de la mer, un peu au sud-ouest du Strombolo, & nous supposons avec vraisemblance, qu'elle a dû fortir de cette isle nouvellement formée: cependant il est possible que cette lumière vienne de la partie basse du Strombolo même. Nous le verrons demain au matin.

Le 18. Nous sommes toujours à la hauteur du Strombolo, mais malheureusement il empêche de découvrir l'endroit d'où jaillissoit la flamme; & à présent nous ne pouvons voir aucune apparence d'isle nouvelle, ni même la lave sortie de l'ancienne. Nous découvrons très-distinctement la bouche du Strombolo, qui paroît différer du Vésuve & de tous les anciens volcans qui environnent Naples. Les bouches de ceux-ci sont sans exception au centre & dans la partie la plus élevée de la montagne. Celui du Strombolo est sur le côté, & à plus de deux cents verges du sommet. De la bouche à la mer, l'isle est entièrement composée de cette sorte de cendres & de matière brûlée qui forme la partie conique du Vésuve; & la quantité de cette matière augmente de jour en jour, par les éruptions continuelles de la montagne;

car de tous les volcans dont nous avons entendu parler, le Strombolo paroît être le seul qui brûle sans cesse. L'Etna & le Vésuve se reposent souvent pendant plusieurs mois, & même pendant des années entières, sans qu'il y ait la moindre apparence de feu ; mais le Strombolo est toujours enflammé, & il étoit déjà regardé par les anciens comme le grand fanal de ces mers. N'est-il pas étonnant qu'un feu si immense & si continu se maintienne pendant des milliers d'années au milieu de l'Océan ? Dans les autres isles Lipari, le feu paroît presque éteint aujourd'hui ; toute sa force semble être concentrée dans le Strombolo, qui est comme le foyer de tous les autres. Le Volcano & le Volcanello lancent toujours des nuages de fumée ; mais pendant toute la nuit nous n'avons pu y appercevoir la moindre étincelle de feu. Il est probable que le Strombolo, ainsi que les isles voisines, ont été produites originairement par un feu souterrain. La matiere dont elles sont composées semble démontrer cette assertion, & plusieurs auteurs Siciliens la confirment. Ces isles sont à présent au nombre de onze, & aucun des anciens n'a fait mention de plus de sept. Fazello, un des meilleurs écrivains de la Sicile, décrit la maniere dont a été produit le Volcano, qui est à présent une des plus considérables. Il dit que cela arriva dès les premiers siècles de la république, & que le fait est rapporté par Eusebe, par Pline, &

autres. Il ajoute que, même de son tems, au commencement du seizième siècle, il vomissoit une quantité prodigieuse de feu & de pierre-ponce; que dans le siècle précédent, en 1444, le 5 février, il s'y fit une très-grande éruption, qui ébranla toute la Sicile & répandit l'alarme sur la côte d'Italie jusqu'à Naples. Il nous apprend que la mer bouillonna tout autour de l'isle, & qu'il sortoit de la bouche, des rochers d'une grosseur énorme; que le feu & la fumée perçoient en plusieurs endroits à travers les vagues, & que la navigation parmi ces isles fut totalement changée. On vit paroître des rochers où l'eau étoit auparavant très-profonde, & la plupart des détroits & des bas-fonds furent entièrement comblés. Aristote, dans son livre sur les météores, parle d'une très-ancienne éruption arrivée dans cette isle, qui couvrit de cendres, non-seulement la côte de Sicile, mais encore plusieurs villes d'Italie; & c'est probablement cette éruption qui forma l'isle. D'après la description qu'il donne du Strombolo, cette isle étoit de son tems à peu près la même qu'aujourd'hui, excepté qu'elle produisoit alors une quantité considérable de coton, ce qu'elle ne fait pas à présent. La plus grande partie du terrain paroît stérile. Il y a quelques vignobles vers le nord, mais ils font de peu de rapport. On apperçoit au midi, à quelque distance de la côte, un rocher qui paroît être tout entier de lave, & qui

n'a pas moins de cinquante à soixante pieds d'élevation au-dessus de la surface de l'eau.

Toute l'isle de Strombolo est une montagne qui s'éleve tout-à-coup, & en ligne perpendiculaire, de la mer; sa circonférence est d'environ dix milles, & elle n'a pas exactement la forme conique, qui passe pour être commune à tous les volcans. Nous avons résolu d'y débarquer, afin de tâcher d'examiner le volcan; mais notre pilote Sicilien nous assura que la bouche est absolument inaccessible, ainsi qu'on peut en juger de loin; que d'ailleurs nous serions obligés de faire une quarantaine de quarante-huit heures à Messine, & qu'enfin nous courrions grand risque d'être attaqués par les naturels de l'isle, qui vivent presque comme des sauvages, & que la crainte d'être surpris par les Turcs tient toujours en alarme. Après avoir pesé ces raisons, il fut décidé que nous continuerions notre voyage. J'avoue que c'est avec beaucoup de regret que je laissai derrière moi cette isle curieuse, sans la connoître mieux. Je l'ai considérée dans tous ses environs avec de bonnes lunettes, mais je n'y ai point vu de marques de l'éruption dont on nous avoit tant parlé à Naples. Il est vrai que la partie sud-est, où nous avons apperçu du feu, a toujours été cachée pour nous, par l'interposition de l'isle; & s'il y a eu une éruption, c'est certainement de ce côté-là. Il est probable que nous ne viendrons jamais à bout de savoir si le fait

est vrai ou faux , ni même d'en apprendre quelques particularités exactes ; car les événemens de cette espece ne font pas tant de bruit chez ce peuple ignorant & paresseux , qu'en font en Angleterre un aloës ou un grofeiller qui pouffent des rejetons à Noël. Le Strombolo s'éleve à une très-grande hauteur : notre pilote dit qu'elle est bien plus grande que celle du Vésuve. Je crois qu'il se trompe ; mais le capitaine & lui assurent que dans un tems clair , on le découvre à la distance de vingt-cinq lieues , & que pendant la nuit on apperçoit ses flammes de beaucoup plus loin ; de sorte que son horison visible ne peut pas être de moins de 500 milles , ce qui suppose une élévation très-considérable.

Ces isles donnent au roi de Naples d'assez gros revenus. Elles produisent une quantité prodigieuse d'alun , de soufre , de nitre , de cinnabre ; plusieurs sortes de fruits , en particulier des raisins , des raisins de Corinthe , & des figes excellentes. Quelques-uns de leurs vins , & sur-tout la malvoisie , sont très-connus dans toute l'Europe , & sont fort estimés.

L'isle de Lipari , qui donne son nom à toutes les autres , est la plus grande & la plus fertile. D'après la description d'Aristote , il paroît que de son tems elle étoit regardée par les matelots comme un fanal , parce que ses feux ne s'éteignoient jamais. Les marins se servent aujourd'hui du Strombolo pour le même usage. Quoi-

qu'elle porte sur toute sa surface des marques de son premier état, il ne paroît pas, depuis plusieurs siècles, qu'elle ait souffert de l'action des feux souterrains. Virgile, qui est un de nos compagnons de voyage, suppose qu'Eole habite dans cette isle; & véritablement toutes ces isles étoient autrefois appellées *Eoliennes*. Comme elles sont remplies de vastes cavernes qui retentissent par l'action des feux intérieurs, les poètes feignirent qu'Eole y emprisonnoit les vents, & qu'il les en laissoit sortir suivant son plaisir. Virgile & Homere emploient souvent cette fiction allégorique, quand ils ont besoin de produire une tempête; ce qui forme une partie considérable de leur merveilleux. Une déesse n'avoit qu'à s'envoler aux isles Lipari: Eole, qui est le modele de la politesse, avoit toujours une tempête toute prête, dont elle pouvoit disposer à son gré.

Homere, s'écartant beaucoup de sa dignité accoutumée, suppose qu'Eole y tient les vents enchainés, chacun dans différentes outres; & lorsqu'on lui demande quelque vent particulier, il fait présent de l'outre qui le contient, pour qu'on puisse s'en servir comme on voudra. L'un des anciens historiens (je crois que c'est Diodore) dit qu'un sage roi, nommé *Eole*, a donné naissance à cette fable, parce qu'en observant la fumée de ces isles brûlantes, & les autres phénomènes qui l'accompagnent, il avoit appris à prédire le tems; & c'est de là

qu'on a dit qu'il avoit l'empire des vents.

Les poètes ont aussi imaginé que la forge de Vulcain est placée à Hiere, l'une de ces isles. Virgile l'y envoie fabriquer l'armure céleste d'Enée, & il fait une description magnifique & singulière de cette sombre habitation (*), où il trouva les Cyclopes occupés à forger des foudres pour Jupiter (**). Cette isle est appelée aujourd'hui *Volcano*, & c'est la même qu'on dit avoir été produite par le feu, du tems de la république. Virgile fait donc un grand anachronisme, en envoyant Vulcain dans un endroit qui n'existoit pas alors, & qui n'est sorti de la mer que plusieurs siècles après; mais il rachete bien cette licence poétique pleine de hardiesse, par la description qu'il en donne.

(*) *Insula Sicanium juxta latus Æoliamque
Erigitur Liparen, fumantibus ardua saxis,
Quam subter specus & Cycloperum exesa caminis
Antra Ætnæa tonant, validique incudibus ictus
Auditi referunt gemitum, stridentque cavernis
Stricturæ Chalybum & fornacibus ignis anhelat.*

Lib. VIII, v. 416.

(**) *His informatum manibus jam parte polita
Fulmen erat; toto genitor quæ plurima cælo
Dejicit in terras: pars imperfecta manebat.
Tres imbris torti radios, tres nubis aquosæ
Addiderant; rutuli tres ignis, & alitis austris
Fulgores nunc terrificos sonitumque metumque,
Miscebant operi, flammisque sequacibus iras.*

Lib. VIII, v. 426.

Il dit que ces isles étoient appellées Vulcainiennes, ainsi qu'Eoliennes.

Volcani donus & Volcania nomine tellus.

De sorte que le changement de nom d'*Hiera* en *Volcano*, étoit très-naturel. C'est l'isle que Plin^e appelle *Teresia*. Strabon & ce naturaliste décrivent le phénomène de sa formation.

Le 19. Nous sommes à un demi-mille de la côte de Sicile, qui est basse, & agréablement variée. La côte opposée de la Calabre est extrêmement haute, & les montagnes sont couvertes de la plus belle verdure. Le calme est presque tout plat, notre vaisseau avance à peine d'un demi-mille par heure: ce qui nous donne le tems d'examiner très-distinctement le fameux rocher de Scylla sur la côte de Calabre, le cap Pélore sur celle de Sicile, & le célèbre détroit du Phare, qui est entre deux. A quelques milles de l'entrée du détroit, nous avons entendu le mugissement du courant, semblable au bruit d'une riviere impétueuse, resserrée par des rochers étroits. Il augmentoit à mesure que nous avancions, & nous avons enfin trouvé l'eau élevée en plusieurs endroits à une hauteur considérable, & formant de grands tournans. Par-tout ailleurs elle étoit aussi unie qu'une glace.

Notre vieux pilote nous dit qu'il avoit vu souvent des vaisseaux attirés dans ces gouffres, & entraînés par les tournans avec la plus grande

rapidité, fans que le gouvernail pût commander au bâtiment. Quand le tems est calme, on court peu de danger; mais si les vagues heurtent ce courant impétueux, elles forment une mer terrible. Il ajoute que cinq vaisseaux firent naufrage dans cet endroit l'hiver dernier. Le courant porte directement vers le rocher de Scylla, contre lequel il brise infailliblement tout ce qu'il entraîne: de sorte que ce n'est pas sans raison que les anciens l'ont peint comme un objet de terreur. Il est à environ un mille de l'entrée du Phare; il forme un petit promontoire qui se prolonge dans la mer, & il effuie toute la violence des flots qui viennent de la partie la plus resserrée du détroit. La fameuse Scylla est à la pointe de ce promontoire. Il faut convenir que la réalité n'approche pas de la description formidable d'Homere (*), qui fait presque tourner la tête,

(*) De ces deux écueils dont je vous parle, l'un porte sa cime jusqu'aux cieus; il est environné de nuages obscurs qui ne l'abandonnent en aucun tems; jamais la sérénité ne dévoile son sommet, ni en été ni en automne; & il n'y a point de mortel qui pût y monter ni en descendre, quand il auroit vingt mains & vingt pieds; car c'est une roche unie & lisse, comme si elle étoit taillée & polie. Au milieu, il y a une caverne obscure, dont l'ouverture est tournée vers le couchant & vers l'Erebe; & cette caverne est si haute, que le plus habile archer, passant près de là sur un

ainfi que celle du rocher escarpé de Shakepéar. Le passage n'est pas non plus aussi prodigieusement étroit & aussi difficile qu'il le suppose. Il est probable que depuis ce tems, l'impétuosité de la mer l'a fort élargi : la violence du courant doit avoir diminué à mesure que la largeur du canal augmentoit. Notre pilote nous a appris qu'il y a plusieurs petits rochers qui élevent leur tête près de la base du grand. Ce sont vraisemblablement les chiens qu'on dit aboyer autour du monstre. On y trouve

vaisseau, ne pourroit pousser sa fleche jusqu'à son sommet. Passez le plus vite qu'il vous sera possible ; car c'est la demeure de la pernicieuse Scylla, qui pousse des hurlemens horribles : sa voix est semblable au rugissement d'un jeune lion. C'est un monstre affreux, dont les hommes & les dieux ne peuvent souffrir la vue. Elle a douze griffes qui font horreur, six cols d'une longueur énorme, & sur chacun une tête épouvantable, avec une gueule béante, garnie de trois rangs de dents, qu'habite la mort. Elle a la moitié du corps étendu dans sa caverne ; elle avance dehors ses six têtes monstrueuses ; & en alongeant ses cols, elle sonde toutes les cachettes de sa caverne, & pêche habilement les dauphins, les chiens marins, les baleines même, & les autres monstres qu'Amphitrite nourrit dans son sein. Jamais pilote n'a pu se flatter d'avoir passé impunément près de cette roche ; car ce monstre ne manque jamais, de chacune de ses six gueules toujours ouvertes, d'enlever un homme de son vaisseau.

Traduction de madame Dacier.

en outre plusieurs cavernes qui augmentent le bruit des vagues, & qui accroissent encore l'horreur de cette scene. Le rocher a près de deux cents pieds d'élévation : il y a une espece de château ou fort bâti au sommet ; & la ville de Scylla, ou Sciglio, qui contient trois ou quatre cents habitans, est située au côté méridional. Elle donne le titre de prince à une famille de Calabre.

Comme le courant portoit exactement contre nous, nous fûmes obligés de mettre en panne pendant quelques heures, jusqu'à ce qu'il eût changé de direction. Le mouvement de l'eau cessa pour quelque tems ; mais peu de minutes après, il recommença dans le rumb opposé, cependant avec bien moins de violence. Nous sommes précisément en travers du cap Pélore, où est à présent le fanal. On dit qu'il fut ainsi nommé par Annibal, en l'honneur de Pélore, son pilote, qu'il fit mourir en cet endroit, parce qu'il le soupçonnoit à tort de vouloir le trahir. Comme il se vit enfermé de tous côtés, il crut qu'il n'y avoit pas moyen d'échapper, & que Pélore avoit été corrompu pour le perdre ; mais dès qu'il eut découvert le détroit, il se repentit de sa précipitation, & quelques années après il érigea une statue pour appaiser les manes de son pilote. Pomponius Méla raconte cette histoire, & en tire deux conséquences fort sages : qu'Annibal étoit extrêmement passionné, & qu'il n'entendoit rien

du tout à la géographie. D'autres contestent cette autorité, & disent qu'il fut nommé Pélore, du pilote d'Ulysse, qui se noya près de ce lieu. Mais cette conjecture n'a point de fondement; car tout l'équipage d'Ulysse fut englouti dans les flots en même tems, & il fut lui-même entraîné dans le détroit sur un des mâts de son vaisseau. Cette dispute, ainsi que toutes les autres qui occupent les érudits, est peu importante: je vous laisse pleine liberté de choisir celle des deux opinions qui vous plaira le mieux.

Nous pouvons observer d'ici avec avantage une portion de la Calabre qui faisoit autrefois le célèbre pays connu sous le nom de grande Grece, & qui étoit regardée comme une des plus fertiles de l'Italie. Ses collines & ses belles montagnes sont couvertes, jusqu'au sommet, d'arbres & d'arbrisseaux, & paroissent être à peu près dans le même état que quelques-uns des déserts de l'Amérique qu'on commence à défricher. Les petites clarières où les bois ont été coupés, font connoître la fertilité du sol, & ce que pourroit devenir ce pays, si l'industrie & la population y étoient encouragées; mais il est à peu près dans l'état où le laissèrent les nations barbares: en sorte qu'il est difficile de déterminer si leur tyrannie fut jamais plus oppressive que celle de l'Espagne. Après l'invasion de ces peuples, & pendant les siècles d'ignorance & de barbarie, ce pays, ainsi que plusieurs autres,

autres, qui étoit parvenu au dernier degré de culture & de civilisation, redevint un désert sauvage & stérile, rempli de buissons & de forêts; & même depuis la renaissance des arts & de l'agriculture, c'est peut-être le canton de l'Europe qui en a le moins profité. On voit par ses champs stériles & ses féroces habitans, qu'il conserve plus de restes de la barbarie gothique qu'aucun autre. Quelques-unes de ces forêts d'une vaste étendue & absolument impénétrables recellent sans doute plusieurs monumens précieux de l'ancienne magnificence de cette contrée. Nous avons une preuve très-récente de la vérité de cette conjecture, dans la découverte de Pestum, ville grecque, dont on n'avoit pas entendu parler depuis un grand nombre de siècles. On apperçut il n'y a pas long-tems, parmi les bois, les ruines de quelques-uns de ses temples. Ces débris sembloient reprocher aux hommes leur honteuse négligence, & appeller leur secours pour revoir la lumière. La curiosité, & l'appas du gain, motif beaucoup plus puissant, détentrèrent bientôt ces monumens, & exposèrent au jour ces restes précieux & respectables. Ce n'est pas ici le lieu de vous en faire la description; je la réserve pour le tems où je serai de retour auprès de vous.

Depuis que notre vaisseau fut entré dans le courant, nous fûmes entraînés avec une vitesse incroyable vers Messine, distante de douze

milles de l'entrée du détroit. Cependant, comme le passage s'élargit à mesure que l'on avance, le courant devient nécessairement moins rapide. A Messine il a quatre milles de large : il paroît en avoir à peine un à l'embouchure du détroit, entre les promontoires de Pélore en Sicile, & la *Coda-di-Volpe* (la Queue-de-Renard) en Calabre. La plupart des anciens croient que la Sicile étoit autrefois jointe au continent dans cet endroit, & que quelque convulsion très-violente de notre globe a produit cette séparation. Si cette supposition, qui n'est pas dénuée de probabilité, est vraie, il n'y a point d'histoire qui remonte à cette époque, & je n'ai vu aucun auteur qui donne des preuves convaincantes de son opinion. Claudien, si l'on peut ajouter foi aux poètes, dit positivement, il est vrai :

Trinacria quondam Italiae pars una fuit.

On lit la même chose dans Virgile, au livre III de l'Énéide :

Hæc loca vi quondam & vasta convulsa ruina.

Plinè, Strabon, Diodore, avec plusieurs autres historiens & philosophes, sont du même sentiment, & prétendent que les couches de terre des côtes opposées du détroit correspondent parfaitement; ainsi que les roches blanches près des Douvres & de Boulogne, qui ont

donné naissance à une opinion de la même espèce : cependant la ressemblance dans le dernier cas, est beaucoup plus frappante à l'œil que dans le premier.

Vous ne pouvez imaginer la beauté de l'abord de Messine ; il n'est pas aussi magnifique que celui de Naples, mais il est beaucoup plus beau, & le quai surpasse tout ce que j'ai vu, même en Hollande. Il est construit en forme de croissant, & on l'a entouré, dans l'espace d'un mille d'Italie, d'une rangée de superbes bâtimens à quatre étages, & exactement uniformes. La largeur de la rue, entre ces maisons & la mer, est d'environ cent pieds, ce qui forme une promenade délicieuse. La ville jouit de l'air le plus pur & de la plus belle vue possible ; elle n'est exposée au soleil que le matin, & le reste du jour ses somptueux édifices lui procurent de l'ombrage. Elle est d'ailleurs continuellement rafraîchie par la brise du détroit ; car le courant d'eau produit aussi un courant dans l'air : ce qui la rend un des lieux les plus frais de la Sicile.

Nous avons jeté l'ancre, à environ quatre heures de cette après-dinée, près du centre de ce demi-cercle enchanteur, dont la beauté nous a fait un plaisir infini ; mais ces agréables momens ont été bientôt interrompus, lorsqu'ayant découvert que le nom d'un de nos domestiques avoit été omis dans les certificats de santé, le capitaine nous a assuré que, si l'on s'en apper-

cevoit, nous serions sûrement obligés de faire une longue quarantaine. Pendant que nous délibérons sur cette affaire importante, nous avons découvert un bateau monté par les officiers du bureau de santé, qui s'approchoit de nous. Nous n'avons eu que le tems d'envelopper notre homme dans son hamac, & de le glisser sous les écouteilles, en lui ordonnant de ne pas remuer, en cas de perquisition, & de ne pas paroître sur le pont avant qu'on le rappellât. Le pauvre misérable a été obligé de se tenir dans son trou jusqu'à la nuit, parce que notre consul & quelques personnes du bureau de santé ont resté à bord plus long-tems que nous ne l'aurions désiré. Nous sommes obligés de le cacher encore; car si on le découvroit, nous nous trouverions dans une fâcheuse affaire. La police est très-sévère en particulier à cet égard; & véritablement elle en a de justes raisons, depuis que cette belle ville a été presqu'anéantie par la peste de 1743. On dit qu'il mourut alors plus de soixante-dix mille ames dans la ville & son district, dans l'espace de peu de mois.

Nous sommes enfin débarqués, & nous voilà logés dans la plus mauvaise auberge, quoiqu'on dise que c'est la meilleure de la Sicile: mais nous sommes contents; car sûrement, après les incommodités qu'on éprouve sur un vaisseau, & entr'autres le mal de mer, toute maison doit paroître un palais, & toute terre un paradis.

Je vous enverrai cette lettre par la poste qui

part demain pour Naples, & je continuerai de jour en jour à vous informer de ce que nous ferons. Quelque minucieufes que puiffent être nos opérations, il y aura probablement toujours quelque chose de nouveau; & ce fera un furoit de plaisir pour nous, de penfer que notre voyage a contribué à votre amufement. Adieu.



L E T T R E I I I.

Havre de Messine. Carybde. Galeres. Visite à un couvent. Fête de saint François. Avantages que procure Messine aux valétudinaires.

A Messine, le 20 mai 1770.

LE port de Messine est formé par un petit promontoire ou langue de terre, qui s'avance de l'extrémité orientale de la ville, & sépare ce beau bassin du reste du détroit. La forme de ce promontoire est exactement celle d'une faucille, dont la courbure fait le havre, & le met à l'abri de tous les vents. Les Grecs, qui dans tous leurs noms décrivoient les propriétés les plus remarquables des objets désignés, appellèrent cet endroit *Zancle*, ou faucille, à cause de cette ressemblance frappante. Ils imaginèrent

que la faux de Saturne y étoit tombée , & lui avoit donné cette forme. Les Latins , qui n'auroient pas si passionnément les fables , changèrent son nom en Messine , de *messis* , moisson , pour désigner la grande fertilité de ses champs. C'est sûrement un des havres les plus sûrs & les plus commodes de la terre pour les vaisseaux , après qu'ils y sont entrés ; mais en même tems l'accès en est très-difficile. Le célèbre gouffre ou tournant de Carybde est près de son entrée , & occasionne souvent dans l'eau un mouvement intérieur si irrégulier , que le gouvernail perd une grande partie de sa force , & que les vaisseaux , même avec le vent le plus favorable , ont beaucoup de peine à y entrer. C'est probablement le petit promontoire dont j'ai parlé , qui produit ce tournant. Comme il referme le détroit , il doit nécessairement augmenter la vitesse du courant ; mais il s'y joint sans doute d'autres causes , car celle-ci n'explique pas tous les phénomènes qu'on apperçoit. Le grand bruit qu'occasionne le mouvement tumultueux des eaux , a engagé les anciens à le comparer à un monstre de mer vorace , rugissant perpétuellement après sa proie ; & tous les auteurs le représentent comme le passage le plus effrayant du monde. Aristote en fait une longue & terrible description , au cent vingt-cinquième chapitre de *admirandis* , que je trouve traduit dans un vieux livre sicilien que je me suis procuré ici. Il commence ainsi : “ *Adco profun-*

dum horridumque spectaculum, &c. „ Ce passage est trop long pour le transcrire. Homere, au douzieme livre de l'Odyssée, Virgile au troisieme de l'Enéide, Lucrece, Ovide, Salluste, Sénèque, ainsi que plusieurs anciens poëtes d'Italie & de Sicile, en parlent également en des termes effrayans, & ils le représentent tous comme un objet qui inspiroit la terreur, même à ceux qui le regardoient de loin. Il n'est certainement pas si formidable aujourd'hui, & il est très-probable que la violence de ce mouvement continué pendant tant de siècles, a émouffé les pointes escarpées des rochers, & détruit les obstacles qui pouvoient intercepter & resserrer les flots dans des bornes étroites. Je ne doute pas que la largeur du détroit en cet endroit ne se soit aussi considérablement augmentée. Cela a dû arriver par la nature des choses : le frottement continuel, produit par le courant, ayant nécessairement usé les bords de chaque côté, a rendu plus large le lit des vagues.

Les vaisseaux qui se trouvent dans ce passage, sont obligés de ranger la côte de Calabre d'aussi près qu'il leur est possible, afin d'éviter l'attraction violente occasionnée par le tournoisement des eaux du gouffre ; & lorsqu'ils sont arrivés à la partie le plus étroite & la plus rapide du détroit, entre le cap Pélore & Scylla, ils sont en grand danger d'être jetés directement contre ce rocher. C'est de là qu'est venu le pro-

verbe qu'on applique à ceux qui, voulant éviter un malheur, tombent dans un autre :

Incidit in Scyllam, cupiens vitare Carybdim.

Il y a sur le port une belle fontaine de marbre blanc, qui représente Neptune tenant Scylla & Carybde enchainés, sous les figures emblématiques de deux monstres marins, tels qu'ils sont dépeints par les poètes.

La petite langue de terre qui forme le havre de Messine, est très-bien fortifiée. La citadelle, qui est une forteresse considérable, est construite sur cette partie qui la joint à la terre ferme. La pointe qui s'avance le plus dans la mer, est défendue par quatre petits forts qui commandent l'entrée du havre, & entre lesquels on trouve un lazaret & un fanal, pour avertir les marins qu'ils approchent de Carybde, comme celui du cap Péloire est destiné à leur faire remarquer Scylla.

C'est probablement de ces fanaux, appelés *pharoi* par les Grecs, que l'ensemble de ce fameux détroit a pris le nom de phare de Messine.

Il y a dans ce port un grand nombre de galères & de galiotes, ce qui ajoute encore à sa beauté. Trois de ces bâtimens ont mis à la voile ce matin, pour croiser autour de l'isle, & la protéger contre les invasions subites des barbares, qui sont très-incommodes sur la côte méridionale. Elles offroient un très-beau coup-

d'œil en fortant du port; leurs rames se remuoient ensemble avec toute l'exacritude & la régularité possibles. Je crois qu'il y avoit à chaque rame neuf ou dix hommes occupés d'un travail extraordinairement pénible. Ils se levent tous à chaque coup de rame; lorsqu'ils la tirent en arriere, ils se jettent presque sur le dos, & semblent faire les plus violens efforts. Ces malheureux sont enchainés à leurs rames, & ils passent toutes les nuits sur des bancs de bois, sans avoir rien qui leur serve de couverture. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, malgré la misere qu'ils souffrent, on m'a dit qu'il n'est jamais arrivé qu'aucun d'eux se soit donné la mort. Ils se rendent souvent ce service les uns aux autres, mais c'est dans leurs querelles, & jamais par amitié. Une troupe d'Anglois qui se trouveroient dans les mêmes ciconstances, se conduiroient bien différemment, pourvu qu'on leur laissât des cordes ou des couteaux.

Nous voulions ce matin rendre nos devoirs & remettre nos lettres au prince de Villa-Franca, gouverneur de Messine: mais il est allé à sa maison de campagne; & comme on ne peut point trouver de voitures, nous sommes obligés d'attendre son retour à la ville, où il reviendra probablement demain, ou le jour suivant.

Le domestique dont je vous ai parlé nous cause toujours beaucoup d'inquiétude, & nous sommes contraints de le cacher soigneusement aux officiers du bureau de santé, que nous

avons rencontrés ce matin dans toutes nos promenades , & qui semblent nous suivre à la piste. S'il étoit découvert, quelqu'un de notre compagnie pourroit bien avoir le plaisir de faire un voyage d'amusement sur les galeres. Le capitaine du vaisseau , qui répond de toutes les personnes qui sont à son bord , courroit le plus grand risque.

Après le diné, notre vice - consul , qui est un Sicilien , nous a conduits à plusieurs couvents, où nous avons été reçus avec beaucoup de politesse & d'affabilité par les religieuses. Nous avons causé long-tems avec elles à la grille , & nous en avons trouvé quelques-unes qui ne manquoient ni d'esprit ni de connoissances. Aucune d'elles n'a eu la sincérité de convenir que sa situation fût malheureuse, comme d'autres religieuses nous l'ont avoué plus d'une fois en Portugal. Elles prétendoient toutes être heureuses & contentes , & elles nous ont déclaré qu'elles ne changeroient pas leur prison contre l'état le plus brillant de la vie. Cependant quelques-unes avoient sur le visage une douce mélancolie qui démentoit leurs discours ; & je suis persuadé qu'elles nous auroient parlé d'une manière fort différente dans un tête-à-tête , si nous les avions connues plus particulièrement. Plusieurs sont fort belles : je crois , à la vérité, que la plupart des religieuses paroissent jolies ; & d'après une expérience fréquente, je suis sûr qu'il n'y a point d'orne-

ment artificiel ou de parure étudiée, qui puisse faire la moitié autant d'impression que l'habillement simple & modeste d'une jeune religieuse placée derrière une double grille de fer. On éprouve de la commiseration, lorsqu'on voit une personne aimable, sans affectation & sans parure, qui auroit pu être l'ornement de la société, faire le sacrifice de ses charmes, & abandonner le monde & tous ses plaisirs, pour passer ses jours dans la mortification.

Et l'amour, dans ce cas, fuit de près la pitié.

Ces sentimens deviennent encore plus pénibles en pensant que nous sommes absolument incapables de changer leur situation. Le plaisir de soulager un malheureux est la seule ressource que nous ayons contre la peine que nous cause sa vue; mais ici nous sommes entièrement privés de cette consolation, & nous sentons avec douleur que nous ne pouvons donner à ces infortunées que des soupirs.

Ces réflexions & d'autres semblables attristent ordinairement un homme qui vient de converser avec d'aimables nonnes. Il n'est presque pas possible de quitter, sans un accès de mélancolie, ces tristes grilles, barrière impénétrable, que la tendre pitié ne peut renverser. Nous primes congé d'elles, en leur témoignant combien nous étions heureux de les avoir connues, & déplorant en même tems notre mal-

heur de les laisser pour jamais loin de nous à une distance que rien ne peut franchir. Elles parurent charmées de notre visite, & nous engagèrent à la réitérer chaque jour pendant notre séjour à Messine; mais cela pourroit devenir dangereux.

En sortant du couvent, nous aperçûmes un concours de peuple sur le sommet d'une colline fort élevée, à quelque distance de la ville. Le consul nous dit qu'on y célébroit une grande fête en l'honneur de S. François, & qu'elle valoit la peine d'être vue. Nous nous mîmes en marche, & nous arrivâmes dans l'instant où le saint se montra. Il étoit porté en cérémonie à travers la foule; il fut ensuite replacé dans sa chapelle, où il fait tous les jours un grand nombre de miracles pour tous ceux qui ont beaucoup d'argent & beaucoup de foi. Cependant ses ministres sont de pauvres capucins, qui ne paroissent pas s'être enrichis à son service. S. François est en général un pauvre maître, si l'on en juge par les habits crasseux & déchirés de ses domestiques; & S. Benoît, qui n'est pas, à beaucoup près, un aussi grand saint, le surpasse de beaucoup en ce point. Le peuple dansa jusqu'au coucher du soleil des danses siciliennes, dont les airs sont très-agréables. La plupart des filles de la campagne sont fort belles, & dansent avec grace. Les jeunes garçons étoient tous en habits de dimanche, & avoient bonne mine. Ils étoient

rassemblés sur une plaine couverte de verdure au sommet de la colline; ils nous amusoient beaucoup, & ils nous rappelloient la description que Théocrite a donnée des plaisirs de la Sicile. Si ce poète revenoit au monde, il seroit probablement fort embarrassé, & ne sauroit que dire de la triste figure de S. François, marchant avec tant de pompe & de majesté. Une autre partie de la cérémonie lui auroit causé autant d'alarmes qu'à nous. Toute la cour, devant l'église, étoit entourée d'un triple rang de petits canons de fer d'environ six pouces de long; on les déchargea d'abord chacun en particulier: le bruit de l'explosion étoit très-fort; il y en avoit plus de mille qui furent ensuite placés près les uns des autres, & l'on y étendit une fusée de communication. On mit le feu à la fusée, & dans deux ou trois minutes ils partirent tous, en faisant un feu roulant. Les explosions se succédoient avec tant de promptitude, qu'il étoit impossible à l'oreille de les distinguer. Ces petites armes produisirent un très-grand effet; mais il auroit été beaucoup moindre, sans le bel écho des hautes montagnes de chaque côté du détroit, qui prolongerent le son long-tems après que le feu fut fini.

Il n'est pas possible de vous dépeindre la beauté du spectacle dont on jouit du haut de cette colline. Le détroit paroît être un grand fleuve, majestueux & fier, roulant lentement

ses eaux entre deux chaînes de montagnes, & s'élargissant peu à peu depuis la partie la plus étroite, jusqu'à ce qu'il se confonde avec la mer. Ses bords sont en même tems couverts de riches campagnes de bleds, de vignobles, de vergers, de villes, de villages & d'églises. La vue est bornée de part & d'autre par les sommets de hautes montagnes couvertes de bois.

Nous avons remarqué, en nous promenant, plusieurs des fleurs qui sont le plus estimées dans nos jardins, & d'autres que nous ne connoissons pas. Le pied-d'alouette, la fleur d'Adonis, la doucette, l'herbe à l'épervier & de très-beaux lupins, croissent sans culture sur toutes ces montagnes. Il y a encore plusieurs autres arbrisseaux : j'en remarquai un en particulier, qui y croit avec abondance, & que je ne me rappelle pas d'avoir vu ailleurs : il porte un joli fruit rond, d'un jaune très-vif : ils l'appellent *il pomo-d'oro*, pomme d'or. Tous les champs des environs de Messine sont couverts de très-bon treffle blanc, entre-mêlé de plantes aromatiques qui parfument l'air de l'odeur la plus agréable, & rendent les promenades délicieuses. Il est remarquable que nous sentions ces parfums, en nous promenant sur le port, qui est à une grande distance de ces champs. J'ai parlé de ce phénomène à un gentilhomme de Messine ; il m'a dit que le sel produit au même endroit par la chaleur du soleil, exhale

une odeur suave , approchant de celle de la violette , & que c'est là probablement ce qui parfume la côte de la mer. En consultant Fazzello, *de rebus Siculis*, je vois qu'il parle de la même singularité , & il observe en outre que l'eau du détroit a une qualité visqueuse & gluante , qui cimente le sable & le gravier , & leur donne enfin la dureté du roc.

Il y a dans tous les environs de Messine de belles promenades où l'on est à l'ombre ; quelques-unes au bord de la mer , sont continuellement rafraichies par la brise du détroit. Les maisons sont grandes & commodes , & la plupart des choses nécessaires à la vie sont à bon marché & en abondance : on y trouve en particulier du poisson qui passe pour le meilleur de la Méditerranée. Les logemens coûtent peu : la moitié de cette magnifique rangée de bâtimens , que j'ai décrits , est presque inhabitée depuis la peste terrible de 1743 ; de sorte que les propriétaires sont charmés d'avoir des locataires , à quelque prix que ce soit. Toutes ces raisons me portent à penser que , de tous les endroits que j'ai vus , il n'y en a point qui soit aussi propre que celui-ci pour la résidence de cette foule de valétudinaires qui chaque automne quittent notre pays , comme les hirondelles , pour chercher des climats chauds. Je me suis informé de la température de leur hiver , & ils conviennent tous qu'en général il est de beaucoup préférable à celui de Naples.

Ils avouent qu'ils sont quelquefois inondés de pluie pendant deux ou trois semaines, mais elle ne dure jamais plus long-tems; d'ailleurs il y a toujours dans la journée quelques heures de beau tems, où ils peuvent faire de l'exercice. Dès l'instant où la pluie cesse, les promenades sont seches, parce que le sol est un gravier fort léger.

Je crois qu'à d'autres égards, Messine a de très-grands avantages sur Naples. Il n'y a point de promenades dans cette dernière ville: il est vrai que les Napolitains n'en ont pas besoin, non plus que de jambes; car vous savez qu'il est plus infame de se servir de ses pieds pour se promener, que de ses mains pour voler. Quiconque fait usage de ses jambes, est regardé comme un homme vil, & méprisé par toute la bonne compagnie. Les endroits hors de la ville, où l'on peut se promener à cheval ou en carrosse, sont fort éloignés, & l'on est obligé de faire quelques milles dans les rues & sur le pavé, avant d'arriver à la campagne. Il faut, en outre, traverser la grotte de Paufilippe, où l'on court risque d'être aveuglé ou étouffé par la poussière. Il n'y a ici presqu'aucun divertissement public; au lieu qu'à Naples, les malades perdent très-souvent le fruit du climat, pour vouloir assister à ceux qu'on y donne à des heures incommodes. L'odieuse habitude du jeu ne regne pas non plus autant à Messine: l'anxiété d'esprit & la fatigue du corps qu'il occasionne,

caſionne, doivent être mortelles à tous les malades qui ſont attaqués de conſomption, ou qui ont la poitrine foible & les nerfs délicats. Je pourrois vous en dire davantage ſur ce ſujet; mais, comme je ne connois pluſieurs de ces faits que ſur le rapport des habitans, je m'en défie un peu plus que ſi l'expérience me les avoit appris. Notre banquier, M. M. . . eſt un homme d'eſprit & de probité, & nous avons paſſé aujourd'hui quelques heures avec lui dans une converſation très-agréable. Il nous a parlé de la police de ce pays, qui eſt peut-être la pluſ ſingulière du monde. Ce qu'il nous a dit eſt ſi extraordinaire, que je ne vous l'écrirai pas avant d'avoir raiſonné ſur la même matière avec d'autres perſonnes, pour voir ſi chacun eſt d'accord. Je dois pourtant avouer que, d'après la réputation dont il jouit ici & à Naples, ſon témoignage eſt auſſi irrécusable que celui de tout autre.

Le prince de Villa-Franca eſt arrivé, & nous aurons probablement audience demain matin. Adieu. Nous allons manger pour notre ſouper un poiſſon nommé *l'empereur* (*), qu'on prend en grande quantité dans ces mers. L'épée dont il eſt armé a plus de quatre pieds de long, & c'eſt une arme formidable. Ce poiſſon découpé reſſemble ſi parfaitement à la viande, que nous

(*) En italien, *peſce-ſpada*.
Part. I.

croyions tous qu'on nous apprêtoit des tranches de bœuf, & nous avons témoigné d'avance notre surprise de trouver ce mets en Sicile.



LETTRE IV.

Bandits de Sicile. Fameux plongeur. Carybde. Fête de la Vara. Phénomène singulier.

LE 21. Nous revenons de chez le prince, qui nous a reçus poliment, mais avec beaucoup d'appareil. Il nous a offert ses voitures, parce qu'on n'en trouve point à louer; & il nous a demandé, dans le style ordinaire, en quoi il pourroit nous être utile. Nous lui avons dit que nous étions obligés de partir demain, & que nous le priions de nous accorder sa protection pour le voyage. Il a répondu que sur-le-champ il donneroit des ordres pour que nous fussions accompagnés par des gardes qui répondroient de tout; que nous devions être sans inquiétude, & que le nombre de mules dont nous aurions besoin, seroit prêt à la porte de l'auberge à l'heure que nous voudrions fixer. Il a ajouté que nous pouvions compter sur ces gardes, qui sont des hommes d'un courage déter-

miné & d'une fidélité à l'épreuve, & qu'ils ne manqueroient pas de châtier sur-le-champ quiconque s'aviferoit de nous insulter.

De quel ordre de gens pensez-vous que soient tirés ces gardes estimés & gens de confiance? Des coquins les plus insolens & les plus endurcis qui soient peut-être sur la terre, & qui dans tout autre pays auroient été pendus ou rompus vifs; mais ils sont ici protégés publiquement, & chacun les craint & les respecte. C'est un des articles de la police de Sicile, dont je n'osois vous entretenir; mais j'ai conversé sur ce sujet avec les officiers du prince, qui m'ont confirmé tout ce que m'a dit M. M. . .

Il m'a appris qu'on n'a jamais pu venir à bout d'extirper les bandits dans la partie orientale de l'isle, appelée Val-Demoni, des diables, qu'on suppose habiter le mont Etna; qu'il y a autour de cette montagne un nombre infini de cavernes & de passages souterrains, où il n'est pas possible aux troupes de les poursuivre; que d'ailleurs le prince de Villa-Franca s'en sert dans l'occasion, parce qu'il connoît leur intrépidité, qu'ils ne manquent jamais de se venger d'une manière terrible de ceux qui les ont offensés, & que c'est le plan de politique le plus sage de devenir leur protecteur & leur patron déclaré. Tous ceux qui jugent à propos de quitter leurs montagnes & leurs forêts, quand ce ne seroit que pour un tems, sont assurés de trouver des encouragemens & de la

protection à son service ; il leur accorde une confiance sans bornes , & il ne leur est point encore arrivé d'en faire un mauvais usage. Ils portent la livrée du prince , & en outre une marque de leur ordre honorable : ce qui inspire au peuple de la crainte & du respect.

Je viens d'être interrompu par un des officiers du prince , qui par son air & son langage , semble être de cette digne confrérie : il nous avertit qu'il a ordonné à nos muletiers d'être prêts à la pointe du jour ; mais que nous ne partirions que lorsque nous le jugerions à propos , & que leur devoir est d'attendre *nostra Eccellenze*. Il a ajouté qu'il avoit commandé à deux des plus résolus champions de toute l'isle , de nous accompagner. Il nous a dit à l'oreille , que nous n'avions rien à craindre , & que si quelqu'un s'avoit de nous offenser le moins du monde , il seroit massacré sur-le-champ. Je lui ai donné une *ounce* (*), sur quoi il a réitéré ses révérences & ses *Eccellenzas*, en déclarant que nous étions les plus *honorabili signori* qu'il eût jamais rencontrés , & que si nous voulions , il auroit l'honneur de se mettre en marche avec nous , pour châtier tous ceux qui entreprendroient de nous faire la moindre peine. Nous l'avons remercié de son zèle , en lui montrant que nous avions des armes , & il s'est retiré.

(*) Environ 12 liv. tournois.

Je puis maintenant vous donner avec plus d'assurance un détail de la conversation que j'ai eue avec M. M. . . homme fort intelligent, & qui réside ici depuis un grand nombre d'années.

Ces bandits sont, à quelques égards, les personnes les plus respectables de l'isle; & sur ce qu'ils appellent leur point d'honneur, ils ont les idées le plus singulieres & les plus romanesques. Quelque criminels qu'ils puissent être par rapport à la société en général, ils sont entr'eux d'une fidélité inviolable, ainsi qu'envers toutes les personnes auxquelles ils se sont une fois attachés. Les magistrats ont souvent été obligés de les protéger & de leur faire la cour. En effet, ces gens-là sont si vindicatifs, que tout homme qui leur auroit donné, même depuis long-tems, quelque sujet de plainte, seroit sûr d'être assassiné. D'un autre côté, il n'est jamais arrivé que ceux qui se sont mis sous leur protection, ou qui leur ont montré quelque méfiance, aient eu lieu de s'en plaindre en aucune maniere. Ils les défendent, au contraire, contre les vexations de toute espece; ils refusent d'être de moitié avec les maîtres des hôtelleries, ainsi que font la plus grande partie des conducteurs & des compagnons de voyage; & dans le besoin ils exposent leur vie pour défendre celle de leurs hôtes. Ceux d'entr'eux qui se sont mis au service de la société, sont connus & estimés des autres bandits de

toute l'isle, qui regardent comme sacrées les personnes de ceux qu'ils accompagnent. Aussi plusieurs voyageurs en louent deux de ville en ville; moyen sûr de traverser le pays en toute sûreté. Pour me faire mieux connoître le caractère de ces brigands, M. M. . . m'a raconté deux histoires arrivées depuis peu de jours, & qui sont encore dans la bouche de tout le monde.

On trouva dernièrement un certain nombre d'habitans qui creusoient dans un endroit où l'on supposoit que quelque trésor avoit été caché du tems de la peste. Comme ces fouilles avoient été défendues sous les peines les plus sévères, on les mit sur-le-champ en prison, & l'on s'attendoit à les voir traités sans miséricorde. Heureusement pour les autres, un de ces héros étoit du nombre. Il écrivit sur-le-champ au prince de Villa-Franca, lequel employa en leur faveur des raisons si puissantes, qu'ils furent sur-le-champ mis en liberté.

Ce fait servira à vous montrer l'influence qu'ont ces brigands sur l'autorité civile; le second vous donnera une idée de leur férocité & de cet horrible mélange d'honneur & de crime qui semble diriger leurs actions. J'aurois dû vous dire qu'ils ont coutume d'emprunter de l'argent des gens de la campagne, qui n'osent jamais leur en refuser; & lorsqu'ils promettent de le rendre, on les a toujours trouvés ponctuels & exacts sur le tems & la somme.

Ils iroient plutôt voler & assassiner, que de manquer à leurs promesses. Ils ont souvent été obligés de prendre ce dernier parti, seulement, à ce qu'ils disent, pour remplir leurs engagements & sauver leur honneur.

Il est arrivé, il y a quinze jours, que le frere d'un de ces héroïques bandits ayant besoin d'argent & ne sachant où en trouver, résolut de se servir du nom & de l'autorité de son frere; expédient qu'il croyoit ne pouvoir pas être découvert. Il alla chez un prêtre de la campagne, & lui dit que son frere avoit besoin de vingt ducats; qu'il le chargeoit de les lui prêter sur-le-champ. Le prêtre l'assura qu'il n'avoit pas une si grosse somme, mais que s'il vouloit revenir dans quelques jours, il la trouveroit toute prête. Le voleur repliqua qu'il craignoit de retourner auprès de son frere avec cette réponse, & conseilla au pauvre ecclésiastique d'avoir soin d'éviter la rencontre de ce frere redoutable; qu'autrement il ne répondoit pas de ce qui pourroit en arriver. Le lendemain de cette supercherie, le prêtre & le bandit se rencontrèrent dans un chemin étroit. Le premier se courba respectueusement, en tremblant à mesure que le second approchoit, & enfin il se jeta à ses genoux pour lui demander pardon. Le bandit étonné de ce procédé, lui en demanda la cause: le prêtre demi-mort lui répondit, *il denaro, il denaro*: l'argent, l'argent; mais envoyez votre frere demain, &

je le lui donnerai. Le généreux bandit l'assura qu'il rougiroit de prendre l'argent d'un pauvre prêtre, & que si quelqu'un de ses freres avoit été assez vil pour faire une pareille demande, il pensoit, lui, bien différemment; qu'il étoit prêt au contraire à lui avancer cette somme. Le prêtre l'instruisit alors de la visite qu'il avoit reçue la veille, protestant que, s'il avoit eu cet argent, il l'auroit donné sur-le-champ. Fort bien, dit le bandit, mais je vous ferai connoître qui des deux il faut croire, de mon frere ou de moi; suivez-moi jusqu'à sa maison, qui n'est éloignée que de quelques milles. En arrivant à la porte, le bandit appella son frere, qui se présenta d'abord, ne soupçonnant pas qu'il fût découvert; mais dès qu'il aperçut le prêtre, il se mit à faire des excuses sur sa conduite. Le bandit lui dit qu'il ne recevoit point d'excuses, & qu'il vouloit seulement savoir s'il étoit allé effectivement emprunter, en son nom, de l'argent de ce prêtre. Lorsque le frere eut confessé qu'oui, le voleur le coucha en joue avec tout le sang-froid possible, & prétendit roide mort. Ensuite se tournant vers le prêtre étonné, il lui dit: croyez-vous maintenant que j'eusse la moindre intention de vous voler?

Vous pouvez juger de la sûreté dont nous jouissons sous les auspices de nos gardes. Il se pourroit bien que le héros dont je viens de vous parler nous accompagnât; on nous a as-

furé que nous avions les deux champions les plus intrépides & les plus déterminés de l'isle. Je ne fermerai pas cette lettre avant de vous donner quelque description de notre route. Nous allons examiner les églises & les édifices publics, mais je vous écrirai très-peu de choses sur cet article.

Le 21 au soir. Ce que nous avons vu ou entendu nous a fort amusés. Nous admirions à Naples la dextérité des plongeurs, qui alloient à 48 ou 50 pieds au-dessous de l'eau; & nous ne concevions pas comment un homme pouvoit rester trois minutes la tête dans la mer sans respirer. Mais tout cela n'est rien, en comparaison des exploits d'un certain Colas, natif de cette ville, qu'on dit avoir vécu plusieurs jours dans l'eau, & auquel on donne pour cela le surnom de *Pesce*, le Poisson. Quelques auteurs Siciliens assurent que par sa seule agilité il attrapoit des poissons; & le crédule Kircher dit qu'il traversoit le détroit en plongeant au fond de la mer. Quoi qu'il en soit, il étoit si habile plongeur, que Frédéric, roi de Sicile, vint à dessein dans cette ville pour le voir. Cette visite fut fatale au pauvre *Pesce*; car Sa Majesté, après avoir admiré sa force & son adresse surprenantes, eut la cruauté de lui proposer de plonger près du gouffre de Carybde; & afin de le tenter davantage, il fit jeter une grosse coupe d'or, qui devoit être le prix de sa hardiesse, s'il pouvoit la rapporter. *Pesce* fit deux tenta-

tives, & étonna les spectateurs par le tems qu'il resta sous l'eau; mais à la troisieme, on croit qu'il fut entraîné par le tournant, & on ne l'a jamais revu. On dit que son corps fut trouvé quelque tems ensuite, près de Taurominum, à environ trente milles de là. L'on a toujours observé que ce qui est englouti par Carybde, est porté au sud par le courant, & rejeté sur cette côte. Au contraire, de tout ce qui fait naufrage ici, rien n'a jamais été porté à travers le détroit, ou jeté au nord de la Sicile, à moins que nous n'ajoutions foi à ce que dit Homere du vaisseau d'Ulyffe. Nous sommes allés examiner une seconde fois le détroit à ce fameux tournant, & nous sommes de plus en plus convaincus qu'il a dû diminuer de siecle en siecle. En effet, ce n'est presque plus rien, en comparaison de ce qu'il étoit anciennement. La mer ne nous a pas paru y avoir un mouvement extraordinaire; & il semble que les vaisseaux & les bateaux y passent aisément. Quand nous comparons son état présent avec la description effrayante qu'en donnent tous les anciens auteurs, poètes, historiens & philosophes, il me paroît probable que cette isle a été détachée du continent par quelque violente commotion, & que ce bouleversement a pu produire, près de cet endroit, des cavernes énormes, qui recevant les eaux dans un bras du courant, les rejettent ensuite dans l'autre: ce qui expliqueroit peut-être en quelque ma-

niere le phénomène de Carybde. Homere & Virgile disent qu'il engloutissoit & revomissoit alternativement tout ce qui en approchoit (*). N'est-il pas vraisemblable que, dans la suite des tems, ces cavernes se sont remplies en grande partie par l'immense quantité de rochers, de sable & de gravier, qu'y charrie continuellement la force du courant? J'avoue que cette solution ne me satisfait pas entièrement; mais je ne peux pas aujourd'hui en chercher une meilleure. Il est sûr cependant que, même au tems de Virgile, Carybde offroit un phénomène terrible: autrement, le poëte n'auroit pas dit qu'Enée & sa flotte apperçurent ses effets de fort loin, & que sur-le-champ ils gagnèrent le large pour l'éviter. Hélénius n'auroit pas pris tant de peines pour le précautionner contre ce golfe dangereux; enfin il ne l'auroit pas averti de faire plutôt tout le tour de la Sicile que d'y passer. Les voyages d'Enée & d'Ulyse en font si souvent mention, & toujours en des termes si effrayans, qu'on ne peut pas douter qu'il ne fût très-périlleux. Sénèque dit, dans une lettre à Luccillus: *Scyllam saxum esse, &*

(*) *Dextrum Scylla latus, lævum implacata Carybdis
Obsidet, neque imo barathri ter gurgite vastos
Sorbet in abruptum fluctus, cursusque sub auras
Erigit alternos, & sidera verberat unda.*

quidem terribile navigantibus , optime scio ; Carybdis an respondeat fabulis perscribi mihi desidero . Fac nos certiores , utrum uno tantum vento agatur in vortices , an omnis tempestas , ac mare illud contorqueat , & an verum sit quidquid illo freti turbine arreptum est , &c.

Je fais que Scylla est un écueil redoutable aux navigateurs ; je voudrois savoir si Carybde répond à ce qu'en disent les fables. Apprenez-moi je vous prie , s'il n'y a qu'un seul vent qui pousse les vaisseaux dans le tournant , ou si cet effet arrive en tout tems , quelle que soit la surface de la mer. Mandez-moi aussi s'il est vrai que tout ce qui est englouti par le tourbillon est perdu pour jamais.

On trouve dans Strabon le passage suivant , lib. VI :

Ante urbem paululum in trajectu Carybdis ostenditur , profundum quidem immensum , quo inundationes freti mirum in modum navigia detrahunt , magnas per circumductiones & vortices precipitata , quibus absorptis , ac dissolutis , naufragiorum fragmenta ad Tauromitanum littus attrahuntur , &c.

Vis-à-vis de la ville , à quelque distance dans la mer , on montre Carybde , gouffre profond , dans lequel les courans du détroit entraînent les vaisseaux , & après les avoir brisés , leurs débris sont jetés sur le rivage de Taurominum.

Salluste dit : *Est igitur Charybdis , mare peri-*

culosum nautis , quod contrariis fluctuum cursibus collisionem facit , & rapta quoque absorbet.

Carybde est un écueil dangereux pour les matelots , parce que les flots se heurtant en sens contraire , engloutissent tout ce qu'ils entraînent.

Mais tout cela n'est rien , en comparaison des descriptions qu'en font les poètes.

Après avoir vu le havre de Messine , nous n'avons rien trouvé dans la ville , qui fût digne de remarque. Quelques-unes des églises sont très-belles , & il y a d'assez bons morceaux de peinture. Ce qu'on nous a dit de la Vara¹, me donne grande envie de la voir. Il paroît que c'est un spectacle très-singulier ; & je suis réellement fâché qu'elle n'arrive pas dans cette saison. Pour faire paroître , en cette occasion , la vierge Marie avec plus de dignité , ils ont inventé une machine très-curieuse , qui , dit-on , représente le ciel , ou du moins quelques-unes de ses parties. Elle est d'une grandeur énorme , & on la traîne dans la ville avec beaucoup de pompe & de solennité. La principale figure , qui est celle de la Vierge , se trouve au centre ; & un peu plus haut , il y en a trois autres qui désignent les trois personnes de la sainte Trinité. Autour de celles-ci , on a placé un grand nombre de roues qu'on assure être d'une construction très-remarquable. Chaque roue contient une légion d'anges , suivant les différens degrés de la hiérarchie des séraphins ,

des chérubins & des puissances. Ils sont représentés par un grand nombre de jolis petits enfans vêtus de gaze d'or & d'argent, avec de grandes ailes de plumes peintes, attachées à leurs épaules. Lorsque la machine est mise en mouvement, toutes ces roues tournent, & pendant toute la procession, les différens chœurs d'anges forment un concert perpétuel, & chantent des alléluias au pied de la Trinité & de la Vierge; ce qui produit un très-beau coup-d'œil. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre de cette bizarre institution : on ne nous a pas permis de voir la machine. Je crois qu'ils sentent tout le ridicule dont elle est susceptible; & ils n'ont pas voulu dévoiler à des yeux hérétiques un objet si sacré. Cette isle; dans les tems anciens ainsi que dans les modernes, a toujours été fameuse par la magnificence de ses fêtes. Les habitans n'y épargent aucune dépense; & comme ils ont beaucoup d'imagination & beaucoup de superstition, ils ne manquent jamais de produire quelque chose d'extrêmement beau, ou d'extrêmement ridicule. La fête de sainte Rosalie à Palerme, passe pour le plus beau spectacle de l'Europe, & coûte chaque année à cette ville une somme considérable. On nous a assuré qu'on y déploie plus de goût & de véritable grandeur que dans toutes les autres cérémonies qui se font en Italie: l'on nous conseille de ne pas manquer de la voir, puisqu'elle arrive au milieu de l'été, tems où nous serons probable-

ment à cette extrémité de l'isle. Je ne dois pas finir de vous parler de Messine, sans vous rappeler la profonde vénération qu'a pour cette ville le reste de la Sicile, parce qu'elle aida autrefois le comte Roger à délivrer l'isle du joug des Sarrafins. En considération de ce service, les rois successeurs de Roger, accorderent aux Messinois de grands privileges, dont quelques-uns subsistent encore. C'est ici que les Normands débarquerent, & c'est la premiere ville dont ils s'emparerent par le secours de plusieurs de ses habitans. De là leurs armes victorieuses s'étendirent bientôt sur toute l'isle, & mirent fin pour jamais à la tyrannie des Sarrafins. Le comte Roger fixa le siege de son empire à Palerme, & établit le systéme politique sur une base solide; il n'en reste plus aujourd'hui que la forme. Il divisa la Sicile en trois parties; il en donna une à ses officiers, une autre au clergé, & il réserva la troisieme pour lui. Ces deux corps formerent avec lui un parlement, dont le fantôme existe encore. Il a depuis long-tems perdu toute sa puissance, & il est réduit à rien. La tyrannie superstitieuse du gouvernement espagnol (*) a non-seulement étouffé l'esprit national de ce pays, mais encore celui de tous ceux qui sont tombés en leur puissance. Je dois prendre garde cependant de ne pas entrer dans de grands

(*) Il n'y a guere de gouvernement étranger qui, aux yeux d'un Anglois, n'ait quelque vice essentiel.

détails sur ces fortes de sujets ; autrement ma correspondance pourroit devenir trop étendue. Adieu.

P. S. A propos , j'oubliois de vous parler d'un fait très - intéressant. Savez - vous qu'on observe près de cette ville , le phénomène le plus extraordinaire ? J'en ai ri d'abord lorsqu'on me l'a raconté , ainsi que vous le ferez vous-même ; mais je suis à présent convaincu de sa réalité , & persuadé que si jamais il avoit été examiné profondément par un philosophe , on en auroit depuis long-tems trouvé la cause naturelle.

Les anciens & les modernes ont remarqué souvent que dans les chaleurs de l'été , après que la mer & l'air ont été fort agités par les vents , & qu'un calme parfait succede , il paroît à la pointe du jour , dans cette partie du ciel qui est sur le détroit , un grand nombre de formes singulieres , dont quelques-unes sont en repos , & d'autres se meuvent avec beaucoup de vitesse. A mesure que la lumiere augmente , ces formes semblent devenir plus subtiles , jusqu'à ce qu'enfin elles disparaissent entièrement un peu avant le lever du soleil.

Quelques-uns des auteurs Siciliens représentent ce phénomène comme le plus beau spectacle de la nature. Léanti , un de leurs derniers & de leurs meilleurs écrivains , vint ici exprès pour le voir. Il dit que les cieux paroissoient remplis d'un grand nombre d'objets magnifiques ,

ques, de palais, de bois, de jardins, &c; que des figures d'hommes & d'animaux sembloient être en mouvement au milieu de cette scène. Sans doute l'imagination l'a un peu aidé à former cette création aérienne: mais, comme la plupart de leurs auteurs anciens & modernes conviennent du fait, & que plusieurs en donnent une description d'après leurs propres observations, cette histoire doit certainement avoir quelque fondement. Giardina, jésuite, a fait dernièrement un traité sur cet objet; mais je n'ai pas pu le trouver. Le célèbre Gallo de Messine a aussi publié un ouvrage sur la même matière. Si je puis découvrir ces deux livres dans l'isle, je vous mettrai à même de satisfaire pleinement votre curiosité. Les gens du commun disent, suivant la coutume, que ce phénomène est produit par le diable; & c'est à la vérité la manière la plus courte & la plus facile d'expliquer quelque chose. Ceux qui refusent cet honneur au démon, & qui se piquent d'être philosophes, sont fort embarrassés d'en rendre raison. Ils croient qu'il provient de quelque réfraction extraordinaire, ou d'une réflexion de rayons de lumière, causée par l'eau du détroit. Ils disent que, comme cette eau forme plusieurs tournans & tourbillons, elle doit, par conséquent, produire différentes figures à l'endroit où elles sont réfléchies. Cette explication ne me paroît guère sensée; & jusqu'à ce qu'ils inventent quelque chose de plus raison-

nable, ils auroient aussi bien fait d'adopter les sentimens du peuple. Je soupçonne que c'est quelque chose d'approchant de l'aurore boréale, qui, ainsi que plusieurs autres grands phénomènes naturels, peut être rapportée à des causes électriques; car l'électricité aura probablement autant de célébrité dans les siècles futurs, comme agent qui règle l'univers, que la gravitation en a dans ce siècle, & que la matière subtile en a eu dans le siècle passé.

Ce pays de volcans produit certainement une plus grande quantité de fluide électrique qu'aucun autre. Ne peut-on pas supposer que l'air, fortement imprégné de cette matière, resserré entre deux chaînes de montagnes & extrêmement agité au-dessous par la violence du courant & les tournans impétueux des flots, donne naissance à ces phénomènes? L'imagination active des Siciliens, échauffée par la croyance des démons, n'a-t-elle pas pu supposer une grande variété de formes aux apparences qui subsistent réellement? Souvenez-vous que je ne dis pas que cela soit ainsi, mais j'espère pouvoir un jour vous donner sur ce sujet de meilleures raisons. Si, après avoir lu cette histoire, ou quelque autre pareille, vous pensez que j'incline vers le fabuleux, rappelez-vous que je suis dans le pays des fables, & qu'excepté la Grèce, cette île en a enfanté plus que tout le reste du monde. Imaginez que ces régions sont contagieuses, & que le mont Etna

fut, dans le monde ancien & moderne, la source des monstres & des chimères. Je me garantirai cependant de la contagion, s'il est possible, & je ne vous amuserai que des objets que j'aurai observés par moi-même. L'exposé le plus simple de tout ce que j'ai appris de cette montagne merveilleuse, paroîtroit absolument fabuleux à tous ceux à qui les phénomènes de ce genre sont étrangers. Adieu. Nous pensons à partir demain à la pointe du jour. Je suis fâché de ce que nous n'avons pas eu une tempête; nous aurions eu le bonheur de voir le Pandemonium (*) élevé sur nos têtes, & tous les diables travailler autour de nous. Cette lettre partira par la poste de Naples ce soir. Je vous écrirai de Catane, si nous échappons sains & saufs aux dangers de l'Etna.



L E T T R E V.

Voyage à Taurominum. Côte de Sicile. Nébrodes. Théâtre de Taurominum. Naumachie. Réservoirs, &c.

A Giardini, près de Taurominum,
le 22 mai 1770.

NO T R E voyage nous a procuré beaucoup de

(*) *Pandemonium*, nom que Milton donne au palais du diable.

plaisir ; & si toute la Sicile est aussi agréable , nous ne nous repentirons pas de l'avoir entrepris. Nous sommes partis de Messine de grand matin , avec six mules pour nous & nos domestiques , & deux pour notre bagage. Ce train fait une figure respectable , sur-tout en y comprenant l'avant & l'arrière-garde , qui en font la partie la plus imposante. Les deux bandits qui nous servent de guides , sont armés de pied en cap ; ils ont un sabre fort large , deux pistolets énormes & une longue arquebuse ; ils tiennent ces dernières armes bandées & prêtes à tirer dans tous les lieux suspects. Ils nous racontent un grand nombre d'histoires merveilleuses de vols & d'assassinats ; ils en décrivent quelques-unes avec des circonstances si détaillées , que je suis persuadé qu'ils en étoient les principaux acteurs. Cependant je crois que nous sommes fort en sûreté : ils ont pour nous beaucoup de respect , & ils se donnent toutes les peines possibles pour que personne ne nous fasse aucun tort. J'imagine néanmoins qu'ils vexent tout autre que nous ; car ils taxent suivant leur plaisir , les mémoires des aubergistes ; ils les réduisent à un prix si bas que nous en avons honte , & nous sommes obligés de dédommager ces pauvres gens , qui n'osent pas s'en plaindre. Il ne nous a pas coûté aujourd'hui une demi-guinée pour le dîner de onze hommes , nos trois muletiers compris , & la nourriture de dix mules ou chevaux. Nous

leur donnons une *ounce* par jour ; mais en revanche , ils nous en épargnent au moins la moitié dans les hôtelleries. Ils nous ont raconté quelques-uns de leurs exploits , & ils avouent sans scrupule qu'ils ont tué plusieurs hommes ; mais ils ajoutent , *ma tutti, tutti honorabilmente* ; c'est-à-dire , qu'ils ne les ont pas assassinés lâchement & sans quelque motif de vengeance.

La côte de Sicile est très-fertile : les montagnes sont cultivées jusqu'au sommet , & présentent le coup-d'œil le plus agréable qu'on puisse imaginer ; on y apperçoit une très-grande abondance de bled , de vin , d'huile & de soie. Cependant la partie mise en culture est bien petite en comparaison de celle qui est en friche , & sert seulement à montrer quelle seroit l'immense fécondité de cette isle , si elle étoit peuplée , & cultivée par des mains industrieuses. Les grands chemins sont bordés d'une infinité d'arbrisseaux fleuris , & de fleurs d'une beauté admirable. Les enclos sont pour la plupart des haies de figuiers-d'inde ou pommiers de raquette , comme en Espagne & en Portugal ; & nos guides nous assurent que plusieurs des terres brûlées qui environnent l'Etna , produisent du cinnamome & du poivre. Ils disent qu'ils ne sont pas aussi bons que ceux des Moluques , mais qu'une troupe de bandits qui s'habillent comme des hermites , les vendent à bas prix aux marchands. Ces épiceries se mêlent avec le poivre & le cinnamome véritables de

l'Inde, & se répandent dans toute l'Europe.

La route de Messine ici est très-pittoresque. Elle est construite le long de la côte, & elle commande sur la Calabre & la partie méridionale du détroit, qui est couverte de chebecs, de galeres, de galiotes, & d'un grand nombre de bateaux de pêcheurs. La vue est bornée à droite par de hautes montagnes, sur le sommet desquelles on a bâti plusieurs bourgs & villages, qui forment un très-beau coup-d'œil. Je crois qu'ils ont choisi cette situation élevée pour deux raisons, pour se mettre à l'abri de leurs ennemis, & pour se garantir de la chaleur violente du climat. Elle a été excessive ce matin; mais nous nous sommes baignés avant dîner: ce qui nous a tenus frais tout le reste du jour. D'ailleurs nous nous sommes pourvus de parasols; sans quoi il seroit absolument impossible de voyager ici dans cette saison.

Entre cette place & Messine, un peu sur la droite, on trouve les monts appellés autrefois Nébrodes, & la montagne de Neptune, qui passe pour la plus haute de cette chaîne. Elle est célèbre par un grand gouffre ou bouche qui est au sommet, & d'où, dans certains tems, il sort un vent si excessivement froid & si violent, qu'il est difficile d'en approcher. J'ai été fâché de ne pas examiner cette montagne singuliere; mais nous aurions perdu un jour ou deux, & nous sommes impatiens d'arriver à l'Etna. La montagne de Neptune est nommée à présent *il*

monte Scuderio. On dit qu'elle est si élevée, qu'on peut de son sommet découvrir la mer Adriatique. D'après la description qu'on nous en a donnée, il paroît évident que c'est un ancien volcan. Le Nisso y prend sa source; cette riviere étoit célèbre autrefois par l'or qu'on trouvoit dans son lit; & les Grecs l'appelloient pour cela *Chrysothoas*. On dit qu'on voit encore près de sa source, les restes d'anciennes mines; mais les souverains modernes de la Sicile n'ont jamais eu assez d'activité pour les exploiter. C'est sur cette belle côte que Phaëtuse & Lampétie, filles d'Apollon, gardoient les troupeaux de leur pere: les compagnons d'Ulysse les ayant enlevées, cet attentat fut cause de leur mort & de tous les malheurs qui accablèrent leur chef dans la fuite. La montagne de Tauromine est haute & escarpée, & le chemin par lequel on y monte est fort mauvais.

Cette ville jadis illustre, n'est plus à présent qu'un petit bourg; cependant ce qui en reste donne une haute idée de son ancienne magnificence. Le théâtre est, je crois, regardé comme le plus grand du monde; il me paroît fort supérieur à celui de la maison de campagne d'Adrien, près de Rome. Il est assez bien conservé pour donner une idée des théâtres romains; il étonne par son étendue, & je ne conçois pas comment la voix d'un homme pouvoit se faire entendre à la foule prodigieuse de spectateurs qu'il devoit contenir. J'en ai parcouru environ

le quart sur les loges destinées aux femmes ; le reste tombe tellement en ruine, qu'il m'a été impossible d'aller plus loin. J'ai mesuré cette partie, qui a cent vingt pas ordinaires ; de sorte qu'il vous est facile d'imaginer l'immenfité du tout. Les sieges sont exactement vis-à-vis de l'Etna, qui, vu de cet endroit, forme un très-beau coup-d'œil. Sans doute la vue de cette montagne détournoit souvent l'attention des spectateurs. Elle s'éleve sur une base extrêmement vaste, & elle monte également de tous côtés jusqu'à son sommet. Elle vomit à présent des nuages d'une fumée blanche qui ne s'éleve pas dans l'air, mais qui semble rouler le long des flancs de la montagne comme un torrent impétueux. On compte que l'élévation de l'Etna est d'environ trente milles de chaque côté, & la circonférence de sa base a été calculée à cent cinquante. La hauteur & le contour ne paroissent pas d'abord aussi considérables ; mais probablement je vous en donnerai dans la suite une description plus détaillée.

Après avoir admiré le grand théâtre de Taurominum, nous sommes allés examiner la naumachie & les réservoirs qui lui fournissoient de l'eau. Il subsiste encore environ cent cinquante pas d'un des pans de la muraille de cet édifice ; mais comme cette partie n'est pas entière, on ne peut pas juger au vrai de ses dimensions. On suppose que c'étoit autrefois un large bassin environné de fortes murailles, qu'on pou-

voit remplir d'eau dans l'occasion, & qui étoit destiné à la représentation d'un combat naval & de tous les exercices de la marine. Il y a quatre réservoirs qui y portoient de l'eau. Ils sont tous de la même grandeur : l'un d'eux est presque entier ; il est soutenu par un grand nombre de grosses colonnes, à la manière des bains de Titus à Rome, & de plusieurs autres que vous avez vus en Italie. Je voudrois m'arrêter plus long-tems sur les objets de cette espèce ; mais je suis persuadé que les descriptions n'en donnent qu'une idée très-imparfaite. C'est sûrement un ouvrage aride pour l'écrivain & pour le lecteur, de déterminer avec une précision mathématique les dimensions d'un bâtiment où il n'y a plus rien de remarquable. Je tâcherai seulement de vous communiquer toute l'impression que feront sur moi les objets, sans descendre dans trop de détails. Je ne vous fatiguerai pas à mesurer des murs antiques, précisément parce qu'ils ne sont pas modernes, à moins qu'il n'y ait des choses très-frappantes, & différentes de ce qui a déjà été décrit sur l'Italie.

J'avoue que je désespère du succès de ce projet : rien n'est si difficile que de s'emparer de l'imagination du lecteur, de la transformer, pour ainsi dire, dans la nôtre ; de l'entraîner avec nous sur toutes les scènes que nous parcourons, & de lui montrer les objets sous le même point de vue, avec les mêmes couleurs, & au même instant que nous les voyons. Cependant,

lorsque les descriptions ne produisent pas cet effet, la lecture ne doit pas faire beaucoup de plaisir. Peut-être que le style du journal est le plus propre qu'on puisse employer pour cela; c'est du moins le plus commode pour l'écrivain, qui n'est jamais obligé de chercher son sujet, & qui n'a qu'à se ressouvenir de ce qui lui est arrivé depuis qu'il a quitté la plume la dernière fois. S'il voyage d'une manière agréable, le lecteur, qui est de l'expédition, doit partager ses plaisirs, sans en supporter les fatigues.

Je prévois que, de toutes les difficultés que j'aurai à essuyer, la plus grande sera de trouver des endroits propres pour écrire; car les hôtelleries sont très-mauvaises, & l'on ne peut pas s'y procurer une chambre particulière. Je vous écris cette lettre sur un tonneau que j'ai préféré à la table, parce que je suis plus éloigné du bruit. Je vous prie donc, une fois pour toutes, d'excuser mes incorrections & mon défaut d'ordre. Comment pourroit-on être méthodique, en écrivant sur un tonneau? Il fut toujours l'ennemi le plus déclaré de l'arrangement. Vous voudrez bien prendre les choses comme elles se présenteront. Si j'étois contraint d'être strictement méthodique, je n'aurois point de plaisir à vous écrire ces lettres, & probablement vous en auriez très-peu à les lire.

Nos gardes nous ont procuré des lits: il est vrai que ce n'est pas à Tauromine, mais à Giardini, village au pied de la montagne sur laquelle

la ville est située. Les gens y ont beaucoup d'attention pour nous, & ils nous ont procuré un excellent souper & de bon vin. Adieu. Nous projetons de monter demain l'Etna par le côté oriental, si nous pouvons en venir à bout.



L E T T R E V I.

Voyage à Jaci. Mont Etna. Piémont. Petits volcans. Torrent d'eau bouillante. Châtaigniers énormes. Ancienneté de la lave. Riviere d'Acis.

A Catane, le 24 mai 1771.

J E suis déjà de près de deux jours en arrière. Les abominables chemins du mont Etna nous fatiguerent hier si fort, que je n'étois pas en état de prendre la plume, & je vous assure qu'aujourd'hui nous ne nous sommes pas reposés : cependant je ne dois pas laisser passer ce jour sans vous écrire ; autrement je ne pourrois pas rattraper le courant de notre correspondance. Je crains que vous ne souffriez plus des fatigues du voyage, que je ne l'avois d'abord appréhendé.

Nous partimes de Giardini à cinq heures. La première région du mont Etna commence environ un mille plus loin. Les habitans y ont

érigé la statue d'un saint qui a empêché la lave de grimper sur la montagne de Tauromine & de détruire le pays adjacent. Ils sont persuadés que, sans son intercession, ce malheur étoit inévitable ; mais le saint homme, aussi prudent que plein d'humanité, conduisit la lave jusqu'à la mer, le long d'une vallée basse.

Nous laissâmes sur la gauche le chemin de Catane, & nous commençâmes à gravir la montagne, pour examiner l'arbre célèbre, connu sous le nom de *il castagno de cento cavalli*, le maronnier de cent chevaux, qui, depuis plusieurs siècles, est regardé comme une des curiosités de l'Etna. Nous avons aussi résolu de gagner le sommet de ce côté, & de descendre par celui de Catane ; mais nous reconnûmes bientôt que cela étoit impossible, & nous avons été obligés, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, de renoncer à cette partie de notre plan.

En avançant dans la première région de l'Etna, nous avons remarqué qu'il y avoit eu des éruptions violentes sur tout ce pays, à une très-grande distance du sommet ou principale bouche de la montagne. J'apperçus sur notre route, au village de Piémont, plusieurs bouches très-considérables, & tout autour, des pierres d'une grosseur énorme, qui en sont sorties. Les pierres sont exactement semblables à celles que lance la bouche du Vésuve ; & je pense que la lave doit être précisément la même, quoiqu'un peu plus poreuse.

Giardini n'est éloigné de Piémont que de dix milles ; mais comme le chemin est très-mauvais, il nous a fallu près de quatre heures pour le faire. Le barometre, qui à Giardini, sur le bord de la mer, étoit à vingt-neuf pouces dix lignes, avoit descendu alors à vingt-sept pouces trois lignes. Le thermometre de Farenheit, de la construction d'Adams à Londres, étoit à soixante-treize degrés. Les habitans sont extrêmement curieux, ils ont fait beaucoup de questions sur l'objet de notre voyage ; & lorsque nous le leur avons appris, plusieurs d'entr'eux se sont offerts pour nous accompagner. Nous en avons choisi deux ; & après avoir pris notre thé, qui leur a fourni d'amples matieres de spéculation, parce qu'ils n'ont jamais vu de déjeuner de cette espece, nous avons commencé à grimper la montagne.

Nous avons été guidés pendant cinq ou six milles par un aqueduc que le prince de Palagonia a fait construire à grands frais pour amener de l'eau à Piémont. En quittant l'aqueduc, la montée est devenue un peu plus rapide, jusqu'à ce que nous soyons arrivés au commencement de la seconde région, appelée par les naturels du pays, *la regione silvosa*, ou la région des bois, parce qu'elle est composée d'une vaste forêt qui s'étend tout autour de la montagne. Une partie de cette région fut détruite en 1755, par un phénomène très-singulier. Pendant une éruption du volcan, un immense

torrent d'eau bouillante fortit, à ce qu'on imagine, de la grande bouche de la montagne, & se répandit en un instant sur sa base, en renversant & détruisant tout ce qu'il rencontra dans sa course. Nos conducteurs nous ont montré les traces de ce torrent, qui sont encore visibles. Le terrain commence à recouvrer sa verdure; & la végétation, qui paroît avoir été anéantie pendant quelque tems, commence à se ranimer. Le sillon qu'il a laissé peut avoir environ un mille & demi de large, & davantage en quelques endroits.

Les gens ici croient que le volcan a quelque communication avec la mer, & qu'il éleva cette eau par une force de succion; mais l'absurdité de cette opinion est trop évidente pour avoir besoin d'être réfutée. La force de succion seule, même en supposant un vuide parfait, ne pourroit jamais élever l'eau à plus de trente-trois ou trente-quatre pieds, ce qui est égal au poids d'une colonne d'air dans toute la hauteur de l'atmosphère. Je pense qu'on pourroit expliquer très-facilement ce phénomène, par un courant de lave qui tomba tout-à-coup sur une des vallées de neiges qui occupent les régions les plus élevées de la montagne, & la fondit. Il est peut-être encore plus probable que la neige fondue a trouvé dans la montagne, des cavernes & des réservoirs, où elle a resté pendant quelque tems, jusqu'à ce que la chaleur excessive de la lave faisant crever ces grottes

fouterreines, a produit le phénomène qui a donné lieu à beaucoup de spéculations, & qui a exercé la plume de plusieurs philosophes Siciliens. La même chose est arrivée lors d'une éruption du Vésuve, dans le siècle dernier; & cette inondation extraordinaire engloutit dans un instant environ cinq cents personnes qui alloient en procession au pied de la montagne, pour implorer S. Janvier.

Nous passâmes ensuite au milieu de quelques jolis bois de liege & de chênes toujours verts, qui croissent sur un terrain couvert de lave. A peine la terre végétale a-t-elle rempli les crevasses de cette substance poreuse; & assez près de là, je remarquai plusieurs collines qui sembloient avoir été formées par une éruption arrivée depuis peu. Je descendis de ma mule, & je montai sur le sommet de toutes l'une après l'autre. Elles sont au nombre de sept. Au haut de chacune on voit une petite coupe ou bouche régulière; & dans quelques-unes, le grand gouffre, ou, comme ils l'appellent, *il voragine*, qui a vomi la matière brûlée dont ces petites montagnes sont formées, est encore ouvert. Je jetai de grosses pierres dans ces gouffres, & j'en entendis le bruit long-tems après que je les eus lâchées. Tous les champs des environs, à une distance considérable, sont couverts d'énormes rochers brûlés, sortis de ces petits volcans.

De cet endroit jusqu'au grand maronnier.

on fait cinq ou six milles de chemin à travers des forêts qui ont crû sur la lave, & qui en plusieurs endroits sont impénétrables. Quelques-uns des arbres sont d'une grosseur énorme; mais le *castagno de cento cavalli* est le plus fameux de tous. Je l'ai trouvé marqué dans une vieille carte de la Sicile, publiée il y a près de cent ans; & il fait une très-belle figure dans toutes celles de l'Etna & des environs. J'avoue que je n'ai pas été frappé de son apparence, parce qu'il ne semble pas être un seul arbre, mais un assemblage de cinq. Nous dîmes à nos guides qu'on en imposoit sur cet article; mais ils nous assurèrent unanimement que la tradition universelle & même le témoignage de tout le pays attestent que ces tiges étoient autrefois réunies en une seule; que leurs ancêtres s'en souviennent; que cet arbre étoit regardé alors comme l'ornement de la forêt, & qu'on venoit le visiter de tous côtés; mais que depuis plusieurs années il étoit réduit à cet état respectable de caducité, où nous le contemplions. Nous commençâmes à l'examiner avec plus d'attention, & nous reconnûmes qu'il paroïsoit effectivement que ces cinq tiges n'en avoient fait qu'une autrefois. L'ouverture du milieu est à présent prodigieuse; & il faut avoir de la foi, pour croire qu'un aussi grand espace ait été rempli jadis en entier par du bois. Il n'y a point d'écorce sur le dedans des troncs, ni sur les côtés qui sont opposés l'un

à l'autre. Nous l'avons mesuré féparément, M. Glover & moi, & nous nous sommes rencontrés dans le réfultat, qui est de deux cents quatre pieds de tour. Si réellement il a été réuni en une seule tige, on doit le regarder comme un phénomène prodigieux dans le regne végétal, & il est appellé à juste titre *l'ornement de la forêt*.

Le chanoine Recupero, homme d'esprit, m'a dit depuis, qu'il y a conduit des payfans avec des instrumens, & qu'il a fait creuser autour du *castagno di cento cavalli*. Il m'a assuré que sous terre, toutes ces tiges sont réunies en une seule racine. Je lui ai représenté qu'un objet si extraordinaire auroit dû être célébré par quelques-uns de leurs écrivains. Il m'a répondu que plusieurs en avoient parlé, & il m'en a cité quelques-uns, Philoteo, Carrera, & d'autres. Carrera s'excuse de ce qu'il ne décrit pas ses dimensions; mais il proteste qu'il y avoit sûrement assez de bois dans ce seul arbre pour bâtir un grand palais. Leur poète Bagolini a chanté aussi un arbre de la même espece, & peut-être le même (*); & Massa, un

(*) *Supremos inter montes monstrosior omni*

Monstrosi fatum stipitis Etna dedit.

Castaneam genuit, cujus modo concava cortex

Turmam equitum haud parvam continet atque

Greges, &c.

Part. I.

F

de leurs auteurs les plus estimés, dit qu'il a vu des chênes folides de plus de quarante pieds de circonférence; mais il ajoute que la grosseur des châtaigniers étoit au-delà de toute croyance; que le creux de l'un d'eux contenoit trois cents moutons, & que trente hommes à cheval y avoient souvent été tous ensemble. Je ne prétends pas déterminer s'il parle de notre arbre, ou si même il en a jamais existé un pareil. Il y en a plusieurs autres qui méritent bien la curiosité des voyageurs. L'un de ceux-ci, qui est à environ un mille & demi plus haut sur la montagne, est appelé *il castagno del galea*. Une seule tige folide s'éleve à une hauteur considérable; ensuite il se partage en branches, & il est beaucoup plus beau que l'autre. Je l'ai mesuré à environ deux pieds de terre: il avoit soixante-seize pieds de tour. On en trouve un troisième, nommé *il castagno del nave*, qui est à peu près de la même grosseur. Tous ces arbres croissent sur un sol fertile & épais, composé originairement, à ce que je crois, des cendres qu'a vomis la montagne.

Le climat est ici beaucoup plus tempéré que dans la première région de l'Étna, où les chaleurs excessives doivent toujours empêcher une végétation abondante. Le barometre est à présent tombé à vingt-six pouces cinq lignes & demie, ce qui annonce une élévation de près de quatre mille pieds. Cette hauteur, suivant l'opinion de quelques académiciens françois,

équivalent à dix-huit ou vingt degrés de distance en latitude pour la température du climat.

La grande quantité de nitre contenue dans les cendres de l'Étna, contribue probablement beaucoup à accroître la force de cette végétation; & l'air étant d'abord fort imprégné de la fumée du volcan, doit fournir continuellement de ce sel, qui est appelé avec raison, par quelques auteurs, *la nourriture des végétaux*.

On a construit dans l'intérieur du grand maronnier, une cabane pour recueillir le fruit qu'il porte, & qui est toujours abondant. Nous y dinâmes de bon appétit. Comme nous étions parfaitement convaincus que nous essaierions en vain de gravir sur la montagne de ce côté-ci, nous nous mîmes à descendre; & après une route très-fatigante sur de la vieille lave, qui est à présent devenue un champ fertile & un riche vignoble, nous arrivâmes, vers le coucher du soleil, à *Jaci-Reale*, où nous nous sommes enfin logés dans un couvent de jacobins, après avoir eu toutes les peines du monde à trouver un gîte.

La dernière lave que nous avons traversée avant d'arriver ici, est d'une vaste étendue: je croyois qu'elle ne finiroit jamais. Elle n'a certainement pas moins de six ou sept milles de large, & paroît être en plusieurs endroits d'une profondeur énorme.

Lorsque nous nous sommes approchés de la mer, j'ai voulu voir quelle forme avoit pris la

lave en rencontrant l'eau. En l'examinant, j'ai trouvé qu'elle avoit chassé les vagues en arriere l'espace de plus d'un mille, & qu'elle avoit formé un large promontoire, fort élevé & noir, où autrefois la mer étoit très-profonde. Comme cette lave est stérile & qu'elle n'est encore couverte que de très-peu de terreau, je croyois qu'il n'y avoit pas beaucoup d'années qu'elle étoit sortie de la montagne; mais j'ai été surpris d'apprendre du signor Recupero, historiographe de l'Etna, que Diodore de Sicile dit que cette même lave fut vomie par l'Etna, au tems de la seconde guerre punique, lorsque Syracuse étoit assiégée par les Romains. Taurominum envoya un détachement au secours des assiégés. Les soldats furent arrêtés dans leur marche par ce courant de lave, qui avoit gagné la mer avant leur arrivée au pied de la montagne. Elle leur coupa entièrement le passage, & les obligea de retourner par la croupe de l'Etna, l'espace de plus de cent milles. Il ajoute que ce qu'il avoit, étoit appuyé sur des inscriptions tirées de quelques montumens romains trouvés sur cette lave, & que d'ailleurs il étoit confirmé par plusieurs des anciens auteurs Siciliens. Or, comme le fait a dû arriver il y a environ deux milles ans, si les laves deviennent régulièrement, par le progrès des années, des champs fertiles, on imagine que celle-ci devoit au moins être labourable depuis long-tems. Cependant il n'en est pas ainsi; elle est à peine

couverte de quelques végétaux clair-semés, & elle est absolument incapable de produire du bled ou du vin. Il y a, à la vérité, d'assez gros arbres croissant dans les crevasses, qui sont remplies d'un très-bon terreau; mais il s'écoulera probablement encore quelques siècles, avant qu'il y en ait assez pour que les propriétaires puissent en faire usage.

Il est singulier que la surface de cette matière noire & aride devienne, après un long tems, le sol le plus fertile de la terre. Mais combien faut-il de siècles pour qu'elle acquière toute la perfection dont elle est susceptible, puisqu'après deux mille ans elle n'est encore, dans la plupart des endroits, qu'un rocher stérile? Voici peut-être comment s'opère cette transformation. La lave étant une substance très-poreuse, la poussière qui y est répandue par le vent, s'incorpore aisément avec elle. J'ai observé que cette poussière forme d'abord une espèce de mousse; le sol s'accroissant peu à peu, produit quelques petits végétaux foibles, qui pourrissent, & se convertissent en terreau. Mais je crois que les pluies de cendres qui tombent de la montagne, accélèrent beaucoup ces progrès. J'ai observé que le sol le plus riche a en quelques endroits cinq ou six pieds de profondeur, & davantage; & au-dessous, je n'ai jamais rien trouvé que des rochers de lave. C'est là que les arbres prennent une grosseur si énorme; leurs racines poussent dans les cre-

vasses de la lave, & elles s'y attachent si bien, qu'on n'a jamais vu de vent les en arracher, quoiqu'il soit arrivé quelquefois que des ouragans en ont rompu de très-grosses branches. Nous avons vu hier une branche d'un des plus gros châtaigniers, qui est tombée exactement sur un ravin profond, où coule un ruisseau assez large, & elle a formé un pont très-commode. Le peuple dit que cela a été fait par sainte Agathe, gardienne de la montagne, & qui a la surintendance de tout ce qui s'y passe.

La récolte est presque finie dans la partie inférieure de la première région de l'Etna; mais elle ne commencera que d'ici à quelques semaines dans la partie supérieure de la même région, sur les confins de la *regione silvosa*.

Par-tout où nous allions, les moissonneurs nous accabloient d'injures de toutes parts: à la vérité, nos guides étoient bien à même de leur tenir tête. Ils commençoient leur jeu dès que nous pouvions les entendre, & ne finissoient que lorsque nous étions hors de la portée de leur voix, qu'ils pouffoient autant qu'il leur étoit possible. Comme ils parloient sicilien, nous comprenions peu ce qu'ils disoient, si ce n'est par l'interprétation de nos guides. Cependant nous ne pouvions nous empêcher d'admirer l'extrême volubilité & l'éloquence naturelle avec lesquelles ils s'exprimoient. Cette coutume remonte au tems des Romains, & probablement elle est beaucoup plus ancienne,

puisqu'Horace & quelques-uns de leurs auteurs en font mention. Elle est en vogue ici autant que jamais ; les maîtres l'encouragent ; ils croient qu'elle donne de l'activité aux ouvriers, & qu'ils en font leur besogne plus gaiement. Je crois qu'ils ont raison ; car j'étois très-surpris de voir combien ils paroissoient y prendre de plaisir, & quels éclats de rire cela occasionnoit parmi eux.

J'ai oublié de vous dire que nous avons passé la source de la fameuse riviere froide (*il fiume freddo*) ; c'est celle qui a été si célébrée par les poètes dans la fable d'Acis & de Galatée. On suppose qu'Acis fut tué dans ce lieu par Polyphème, & que les dieux, par commisération, le métamorphoserent en cette riviere. On ajoute que, conservant encore la frayeur que lui inspira la terrible voix de Polyphème, elle court avec beaucoup de vitesse se jeter dans la mer à environ un mille de sa source. Elle forme déjà un large courant à l'endroit où elle sort de terre. Ses eaux sont d'une limpidité remarquable, & si excessivement froides, qu'on croit qu'il est dangereux d'en boire. On m'a dit qu'étant fortement imprégnée de vitriol, elle a en outre une qualité si venimeuse, qu'elle a souvent fait périr du bétail. Elle ne gele jamais ; mais ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle contracte souvent un degré de froid supérieur à celui de la glace.

J'ai appris ces particularités des prêtres d'Acis.

Cette place, anciennement appelée *Aci-Aquila*, & plusieurs autres dans les environs, *Aci-Castello*, *Aci-Terra*, &c. prennent leur nom du malheureux berger Acis.

Un peu à l'est de l'Acis, on trouve l'embouchure de la rivière d'Alcantara, qui est une des plus considérables de l'isle. Elle prend sa source sur le côté septentrional de l'Etna, & elle sert de borne à la montagne dans l'espace d'environ soixante milles. Les éruptions du volcan ont interrompu son cours en plusieurs endroits; de sorte que, à proprement parler, les bornes de l'Etna s'étendent beaucoup au-delà, quoiqu'elle ait été regardée généralement comme sa limite. En allant à Piémont, nous passâmes sur un large pont, construit entièrement de lave. Près de là, le lit de la rivière se prolonge à travers une autre lave qui est très-remarquable, & probablement une des plus anciennes qui soient sorties de l'Etna. Le courant, qui est extrêmement rapide, l'a rongé en plusieurs endroits jusqu'à la profondeur de cinquante à soixante pieds. Recupero, dont j'ai déjà parlé, & qui travaille à l'histoire naturelle de l'Etna, m'a dit qu'après avoir examiné cette lave avec attention, il pense qu'y compris les tours & les détours, elle occupe une longueur qui n'est pas moins de quarante milles. Elle est sortie d'une éminence très-considérable sur le côté septentrional de l'Etna; & comme elle a trouvé quelques vallées à l'est, elle a pris son

cours de ce côté-là. Elle interrompt l'Alcantara à diverses reprises, & enfin elle arrive à la mer près de l'embouchure de cette riviere.

La ville de Jaci, ou Aci, ainsi que toutes celles de cette côte, est fondée sur d'immenses rochers de lave, entassés les uns sur les autres, & qui sont, dans quelques endroits, d'une hauteur surprenante; car il paroît que ces torrens enflammés se durcissent en rochers, dès qu'ils sont parvenus à la mer, & qu'alors ils ne cedent plus à la pression du feu liquide qui vient ensuite; une autre lave bouillante forme un second torrent de feu sur les vagues, se consolide sur-le-champ, & est bientôt suivie d'une troisième, à laquelle il arrive la même chose. Par une répétition de cette scene, des promontoires de roc dur sont poussés plusieurs milles dans l'Océan. C'est ainsi que Vulcain & Neptune ont toujours disputé le terrain sur cette côte; & quoique dans les autres pays le dieu des mers ait été ordinairement le plus fort, il faut avouer qu'ici il fait très-petite figure; il est obligé de renoncer à une partie de son domaine, chaque fois que son adverfaire le demande.

Plusieurs endroits de cette côte conservent encore le nom qu'ils avoient autrefois; mais ils n'ont plus les propriétés que leur attribuoient les anciens. La riviere Acis (*), qui est aujourd'hui

(*) *Quique per Ætneos Acis petit æquora fines,
Et dulce gratum Nereide perluit unda*

venimeuse, étoit célèbre par la douceur & la salubrité de ses eaux. Théocrite nous dit que les bergers de Sicile les ont toujours regardées comme sacrées.

Nous sommes surpris de trouver que tant d'endroits portent le nom de ce berger, que je croyois n'avoir existé que dans l'imagination des poètes; mais on lit dans les auteurs Siciliens, qu'Acis fut un roi qui régna sur cette partie de l'isle, dans l'antiquité la plus reculée. Massa, pour confirmer ce sentiment, donne la traduction d'une inscription trouvée près d'Acicastro (*). On croit que Polyphème, un des géans de l'Etna, le tua dans un accès de jalousie; ce qui donna naissance à la fable. Anguillare, poète Italien, nous donne, en rapportant cette histoire, une idée effrayante de la voix de Polyphème. Le passage est fort admiré:

(*)

Dia

*Ognia, Saturnia, Ætnaæ
Deorum*

*Matri, filia, uxori,
in Portu*

*Sepulchrum, templum & arcem:
Acis*

*Fauni filius, Pici nepos,
Saturni pronepos,
Latini Frater.*

*Tremò per troppo horrore Etna ; e Tifeo
 Face maggior la fiamma uscir del monte ;
 E Pacchino , e Peloro , e Lilibeo
 Quasi attuffar nel mar l'altera fronte ;
 Cadde il martel di man nel monte Etneo ,
 All' re di Lenno , a Sterope e a Bronte ;
 Fugir fiere E' augei di lor ricetto
 Et si strinse ogni madre il figlio al petto.*

Vous remarquerez aisément que l'auteur dont on vient de parler , ne peut pas s'approprier le mérite de ces vers , puisqu'ils sont pris évidemment de la description qu'a faite Virgile au livre V de l'Enéide , du son du cornet de la furie Alecto. Le dernier vers , qui est peut-être le plus beau de tous , en est presque tiré mot à mot :

Et trepida matres pressere ad pectora natos.

Quelques critiques observent que cette description n'appartient pas même à Virgile , qui l'a copiée exactement de ce que dit Apollonius de Rhodes , des hurlemens du dragon qui gardoit la toison d'or. De sorte que vous voyez qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Le dernier auteur que je viens de citer , l'avoit probablement pillée de quelqu'autre , & ainsi de suite. Les poètes ont toujours été les plus grands de tous les voleurs. Il est heureux que le larcin

poétique ne soit pas puni de mort, autrement le Parnasse n'auroit jamais été fort peuplé.

Nous allons remettre nos lettres de créance, & faire quelques visites de cérémonie. Je desire qu'elles soient finies ; car de toutes les occupations de la vie, c'est sûrement la plus ennuyeuse & la plus incommode, lorsqu'on n'a pas le bonheur de rencontrer des personnes de bon sens. Nous avons remarqué que les personnes dont l'accès est le plus difficile, sont ordinairement les moins dignes d'être connues. Les fots d'un rang distingué se couvrent ordinairement de leur dignité, pour cacher leur bêtise. Nous avons vu des exemples frappans de cette vérité dans le cours de nos voyages. Ceux, au contraire, qui ont réellement du mérite & de la noblesse dans les sentimens, rougissent de faire usage de ces avantages spécieux & imposans que leur donne la naissance ; ils ne pensent jamais à se cacher derrière leur titre ; ils regarderoient cela comme une espèce de lâcheté qui déshonore un galant homme. Je me rappelle un grand baron Allemand, commandant d'une ville frontiere, qui étoit le mortel le plus fot & le plus orgueilleux de la terre. Lorsque la compagnie se livroit à la bonne humeur, il le trouvoit mauvais, pensant qu'on manquoit à sa dignité ; & il arrêtoit bientôt la gaité de l'assemblée, en faisant entendre qu'il étoit baron de . . . ou commandant de la ville. Quelquefois il envoyoit chercher l'officier de garde, il

le faisoit rester une heure devant lui, & il en exigeoit les marques de respect les plus humiliantes. D'autres fois son intendant, chargé de registres, venoit lui parler de ses terres, de ses châteaux, de ses maisons : pendant ce tems-là, la meilleure partie de la compagnie s'échappoit, maudissant l'orgueil & la stupidité de leur hôte, & souhaitant de le voir enterré sous les débris de ses domaines. Si le commandant de Catane est de cette trempe, notre visite ne sera pas longue. Adieu. Demain je tâcherai de vous conduire au point où nous sommes ; car vous voudrez bien observer que vous n'êtes encore qu'à la ville de Jaci, & que vous avez à passer plusieurs volcans éteints, avant d'arriver ici.



L E T T R E V I I.

Route de Jaci à Catane. Côte formée de lave. Combat entre le feu & l'eau. Havre de lave. Voile de sainte Agathe ; sa puissance sur le mont Etna. Grande antiquité des éruptions de cette montagne.

A Catane, le 25 mai 1770.

LA route de Jaci à cette ville, est entièrement sur la lave, & par conséquent très-fatigante & très-ennuyeuse. A peu de milles de cette place,

nous avons compté huit montagnes formées par des éruptions, & dont chacune a une bouche qui vomissoit de la matière brûlée. Quelques-unes sont très-élevées, & d'une grande circonférence. Il paroît évident que toute cette côte a été formée par les éruptions de l'Etna, & qu'en beaucoup d'endroits elles ont repoussé la mer à plusieurs milles de ses anciennes limites. La description que font les auteurs Siciliens du conflit entre ces deux élémens contraires, est vraiment effrayante ; ils semblent avoir frissonné d'horreur en la composant. Imaginez un torrent de feu de dix milles de largeur, élevé à une hauteur énorme, roulant sur les flancs de la montagne & versant tout d'un coup ses flammes dans l'Océan. Ils nous assurent que le bruit est infiniment plus terrible que celui du tonnerre le plus fort, & qu'on l'entend dans tout le pays à une distance prodigieuse. L'eau semble se retirer, décroître devant le feu, & reconnoître la supériorité de ce redoutable élément. Elle abandonne ses possessions, elle se resserre dans son lit pour faire place à ce maître impérieux qui semble lui dire, *tu viendras jusqu'ici, & tu n'iras pas plus loin*. Des nuages de vapeurs salines obscurcissant le soleil, couvrent cette scène d'un voile de ténèbres & d'horreur, & ravagent tous les champs & les vignobles du canton. Tout le poisson périt dans les environs ; la mer change de couleur, & elle perd pour quelques mois la transparence de ses eaux.

On trouve, à quelque distance du rivage, trois rochers de lave, dont Pline parle souvent, & qu'il appelle *les trois Cyclopes*. Il est assez singulier qu'on les distingue encore aujourd'hui par le même nom.

Catane a éprouvé un sort très-surprenant, qu'on regardera toujours comme fabuleux. Cette ville est située immédiatement au pied de l'Etna, & elle a été détruite plusieurs fois par ses éruptions. Cela n'est pas extraordinaire; on auroit même lieu de s'étonner du contraire: mais on m'a rapporté une singularité qui probablement n'est jamais arrivée qu'ici. Catane avoit toujours eu besoin d'un port; lorsque, par une éruption qui se fit dans le seizième siècle, elle reçut de la générosité de la montagne, & sans doute par l'intercession de sainte Agathe, ce que lui avoit refusé la nature. Un courant de lave se précipitant dans la mer, y forma un môle que jamais on n'auroit pu construire, quelques frais qu'on y eût employés. Ce havre, qui étoit sûr & commode, subsista pendant quelque tems, & fut enfin comblé & démoli par une éruption suivante. Le voile miraculeux de sainte Agathe, regardé comme le plus grand trésor de Catane, & qui passoit pour un remède infallible contre les tremblemens de terre & les volcans, semble avoir perdu sa vertu à cette époque. Le torrent inonda les murailles, engloutit les images de tous les saints, qu'on y avoit exposées pour s'opposer

à sa force; & après avoir ruiné de fond en comble une grande partie de cette belle ville, il se répandit dans la mer. Le peuple dit qu'alors ils avoient donné à leurs saints de justes sujets de plaintes, mais qu'ils se sont réconciliés depuis long-tems, & que leur protectrice a promis de les défendre à l'avenir d'un semblable malheur. La plupart des habitans sont si fortement convaincus de ce que je viens de dire, que si la lave étoit au pied de leurs murs, ils ne se mettroient pas en peine d'en éviter les effets. Le voile de sainte Agathe n'est pas le seul qui ait ce merveilleux empire sur la montagne; ils supposent encore que tout ce qui l'a touché est doué des mêmes propriétés miraculeuses. De petits morceaux de coton & de toile, bénis par l'évêque, & qu'on a fait toucher au voile, passent dans leur esprit pour avoir la vertu de sauver la maison ou le jardin de celui qui les possède; & par-tout où cet expédient n'a pas réussi, ils ne manquent jamais de dire que le voile a son efficacité, mais que la personne manque de foi. Cependant ils vous racontent plusieurs histoires de ces reliques, qui, placées sur les murailles des maisons & des vignes, les ont préservées de l'embrasement.

En arrivant à Catane, nous fûmes surpris de trouver que dans une si belle ville, il n'y avoit aucune espece d'hôtellerie. Il est vrai que nos guides nous conduisirent à une maison à laquelle ils donnoient ce nom; mais elle étoit

si misérable & si sale, que nous résolûmes sur-le-champ d'en chercher une autre ; & à l'aide du chanoine Recupero, pour qui nous avions des lettres, nous fûmes bientôt assez bien logés dans un couvent. Le prince de Bisgaris, gouverneur de cette place, homme de beaucoup de mérite & d'une très-grande distinction, nous a rendu ce matin la visite que nous lui avons faite, & il nous a offert ses services de la manière la plus obligeante.

Le signor Recupero, qui s'engage à être notre Cicérone, nous a montré quelques restes curieux d'antiquités ; mais ils ont été si fortement ébranlés & si fracassés par la montagne ; qu'à peine trouve-t-on quelques morceaux entiers.

Près d'une voûte qui est à présent à trente pieds au-dessous de terre, & qui a probablement servi de cimetièrre, on voit un puits profond, où l'on distingue plusieurs couches de lave avec une terre très-épaisse sur la surface de chacune. Le signor Recupero s'est servi de ce fait pour nous prouver la grande antiquité des éruptions de la montagne ; car s'il faut mille ans & plus pour former sur la lave une légère couche de terre, il a dû s'écouler un espace de tems plus considérable entre chacune des éruptions qui ont donné naissance à ces couches. Dans un souterrain près de Jaci, l'on a percé à travers sept laves bien distinctes, placées les unes sur les autres, & dont la plu-

part font couvertes d'un lit épais d'un très-bon terreau. Or, continua le chanoine, s'il étoit toujours permis de raisonner par analogie, l'éruption qui y a porté la plus basse de ces laves, auroit dû arriver il y a au moins quatorze mille ans.

Il nous a assuré que ces découvertes l'embarraissent fort pour écrire l'histoire de la montagne; que Moysé le chagrine, & ralentit toute son ardeur: car, en conscience, il ne peut pas supposer que sa montagne soit aussi récente que la création du monde, suivant ce prophète. Que pensez-vous de ces sentimens dans un prêtre catholique? L'évêque, qui est très-orthodoxe (car c'est un riche évêché), l'a déjà averti de se tenir sur ses gardes, de ne point prétendre être meilleur naturaliste que Moysé, & de ne pas s'aviser de rien avancer qui puisse contredire en aucune manière cette autorité sacrée.



L E T T R E V I I I .

Le prince de Biscaris. Son museum. Couvent de jacobins. Lave qui a inondé les murs de Catane. Antiquité de cette ville. Revenu que procure à l'évêque la vente de la neige de l'Etna. Tremblement de terre de 1693. Antiquités. Eléphant de lave. Temple païen converti en église. Ressemblance des cérémonies catholiques avec celles du paganisme. Saints disgraciés. Dévotion des catholiques. Préparatifs pour monter sur l'Etna.

A Catane , le 26 mai 1770.

NOUS sommes allés examiner ce matin l'hôtel & le museum du prince de Biscaris , & nous y avons trouvé autant d'antiques que j'en aie jamais vu ailleurs , excepté dans le palais du roi de Naples à Portici. Le prince a eu la satisfaction de les voir sortir presque toutes des entrailles de la terre , ce qui ajoute encore à leur prix. Il a dépensé des sommes considérables pour faire fouiller dans les ruines de l'ancien théâtre de Catane. Heureusement ses peines ont été bien récompensées par le grand nombre & la variété des objets curieux qu'il a découverts. Je ne finirois pas , si je voulois en

faire l'énumération (*). Pendant le peu de tems que nous y sommes restés, nous avons eu le plaisir de voir une portion d'une superbe corniche corinthienne, & plusieurs morceaux de statues produites de nouveau au grand jour, après avoir été ensevelies, pendant tant de siècles, dans les ténèbres & l'oubli. La collection de médailles, de camaïeux & de bas-reliefs, ainsi que son cabinet d'histoire naturelle, sont magnifiques; mais nous avons été plus charmés des honnêtetés & de la politesse du propriétaire, que de ses richesses. Il ne nous a pas dit avec ostentation, comme le prince de Villa-Franca, que sa maison & ses voitures étoient à notre service; mais, sans nous en dire un mot, nous avons trouvé son carrosse à la porte, & nous ferons probablement obligés de nous en servir pendant notre séjour.

(*) Le prince de Biscaris doit publier un bel ouvrage, très-bien fait & très-complet, qui contiendra la description de toutes les antiquités de Catane. Une grande partie des planches qui l'accompagneront, sont déjà prêtes; & tous les monumens y sont dessinés & mesurés avec tout le soin & l'exactitude possibles. Comme il préside lui-même à l'exécution, qu'il fait prendre toutes les mesures sous ses yeux, & qu'il s'est chargé de la description, ce sera sûrement l'ouvrage le plus vrai qui ait jamais été publié sur les monumens encore subsistans de l'antiquité.

Voyez le baron de Riedesel.

Sa famille est composée de la princesse son épouse, d'un fils & d'une fille, qui ont toutes les bonnes qualités possibles. Elle me rappelle quelques familles heureuses que j'ai vues dans notre patrie ; mais je n'en ai encore rencontré aucune de pareille sur le continent. Le prince bâtit à présent une maison de campagne sur un promontoire formé par la lave de 1669 : il y avoit autrefois au moins cinquante pieds d'eau à l'endroit où l'on en a jeté les fondemens, & la lave est élevée de cinquante pieds au-dessus du niveau actuel de la mer.

J'ai voulu me promener seul cette après-dinée, pour examiner les formes bizarres & singulieres qu'a prises cette lave destructrice, en ravageant le pays. Je ne suis pas allé fort loin avant d'appercevoir un bâtiment magnifique qu'on a construit sur la partie la plus haute de la lave. Comme je n'avois entendu parler d'aucun palais de ce côté-là, la curiosité m'y a conduit. Après avoir passé la grande porte, ma surprise s'est accrue, lorsque j'ai aperçu une façade qui est presque égale à celle de Versailles, une rampe d'escalier de marbre blanc, & tout ce qui annonce une magnificence royale. Je n'avois jamais ouï dire que les rois de Sicile eussent un palais à Catane, & il étoit impossible de supposer qu'il appartint à des particuliers. Je crus que le vaste frontispice qui se présentoit devant moi, formoit tout le palais ; mais imaginez mon étonnement, lors-

qu'en tournant un des angles, j'ai trouvé un autre frontispice aussi grand, & quand j'ai découvert que ce que j'avois vu n'étoit que le côté d'un immense quarré.

Je ne fus plus alors dans l'incertitude, sachant bien que tant de magnificence ne pouvoit appartenir qu'à l'église. Comme je m'empressois de communiquer à mes amis ce que je venois de découvrir, je trouvai auprès d'eux le chanoine Recupero, qui me fit des reproches de ce que j'avois osé sortir sans notre interprete, & dit que jamais il n'avoit été si mortifié, parce qu'il avoit dessein de nous conduire à cet endroit le jour même, afin de jouir de notre surprise & de notre étonnement. Il nous apprit que c'étoit un couvent de bénédictins qui étoient déterminés à faire leur paradis dans ce monde, s'ils ne le faisoient pas dans l'autre. Il ajouta qu'ils avoient 15000 livres sterling de revenu (*), ce qui est une somme prodigieuse pour ce pays.

Nous sommes allés avec le signor Recupero présenter nos respects à ces enfans de l'humilité, de la tempérance & de la mortification; & il faut convenir qu'ils nous ont reçus & régales avec beaucoup de civilité & de politesse, même sans ostentation. Leur museum est presqu'aussi beau que celui du prince de Biscaris, & les appartemens en sont infiniment plus riches; mais

(*) Environ 345000 livres tournois,

leur jardin est ce qu'il y a de plus curieux. Quoiqu'il soit formé sur la surface raboteuse & stérile de la lave, nous y avons apperçu une variété, une propreté, qu'on trouve rarement ailleurs. Les allées sont larges & pavées de petits cailloux; les arbres & les haies, qui à la vérité sont de mauvais goût & taillés ridiculement, y croissent très-bien. Cette lave n'ayant que 150 ans, sa surface est aussi dure & aussi stérile qu'un morceau de fer; par conséquent, tout le sol a dû être apporté de fort loin. L'église de ce couvent seroit une des plus belles de l'Europe, si elle étoit finie; mais comme elle est entièrement fondée sur de la lave poreuse & cassante, une partie des fondemens s'est affaîsée sous le poids d'un bâtiment si énorme; & plusieurs des grandes voûtes, où l'on devoit faire différentes chapelles, sont déjà tombées. Elle est en forme de croix; & quoiqu'il n'y ait encore que la branche occidentale achevée, cela seul suffit pour en faire une église pleine de noblesse & de grandeur. Ils ont le plus bel orgue que j'aie jamais entendu, & je crois qu'il est supérieur à celui d'Harlem, qui a acquis tant de célébrité.

Nous sommes allés ensuite examiner les endroits où la lave a escaladé les murs de Catane. Ce phénomène a dû produire un effet étonnant. Les murailles ont soixante-quatre palmes de haut (près de soixante pieds), & elles sont très-fortes; car autrement elles auroient dû être renversées par le poids de ce tor-

rent enflammé , qui s'éleva à cette hauteur , & même au-dessus du fommet du mur , avant d'entrer dans la ville. Enfin il y parvint : il entraîna devant lui, comme je vous l'ai déjà dit, tous les saints du calendrier, qui étoient rangés en ordre de bataille pour tâcher de l'arrêter ; & marchant, pour ainsi dire , en triomphe , il anéantit en quelque sorte tout ce qui s'opposa à son passage. Entr'autres choses , il couvrit de décombres quelques belles fontaines , dont l'une étoit si estimée , que les habitans ont fait creuser à grands frais à travers la lave , & ont enfin recouvré leur source. Cette excavation est un ouvrage très-curieux , & digne de l'attention des voyageurs.

Catane est regardée comme une des plus anciennes villes de l'isle , & même de la terre. Leurs légendes disent qu'elle fut fondée par les Cyclopes , ou les géans de l'Étna , qu'on suppose avoir été les premiers habitans de la Sicile après le déluge ; & quelques-uns des écrivains du pays prétendent qu'elle fut bâtie par Deucalion & Pyrrha , après que les eaux se furent retirées & qu'elles eurent descendu au pied de la montagne. Son ancien nom étoit *Catetna* , ou ville de l'Étna.

Elle passe à présent pour la troisième ville du royaume , quoiqu'elle soit la seconde , depuis que Messine a été dévastée par la peste. Elle contient plus de trente mille habitans. Elle a une université , la seule de l'isle , & un siége

épiscopal. Les revenus de l'évêque sont très-considérables, & proviennent en grande partie de la vente de la neige du mont Etna. On dit qu'une petite portion de cette siguliere marchandise qui se trouve au nord de la montagne, lui rapporte plus mille livres sterling par an; car l'Etna fournit de la neige & de la glace, non-seulement à toute la Sicile, mais encore à Malthe & à une partie de l'Italie: ce qui fait une branche de commerce très-considérable. Les payfans même, dans ces pays chauds, se régalent pendant l'été avec des glaces; & la noblesse ne donne point de repas dont elles ne fassent partie. Les habitans disent qu'une disette de neige seroit presqu'aussi redoutable qu'une famine de bled ou de vin. C'est parmi eux une observation commune, que j'ai entendu répéter souvent, que, sans les neiges de l'Etna, leur isle seroit inhabitable: tant cet article de luxe leur est devenu essentiel. L'Etna, qui les rafraîchit en été, les réchauffe en hiver; l'immense & inépuisable forêt qui couvre la montagne, fournit du bois à brûler pour la plus grande partie de l'isle. Mais cette montagne étonnante m'écarte toujours de mon sujet. Je vous parlois de la ville. Le peu qu'épargna l'éruption de 1669, fut entièrement ruiné par le fatal tremblement de terre de 1692. La plus grande partie des habitans furent alors ensevelis sous les murs de leurs maisons & de leurs églises. Cependant leur aveuglement est si fort,

qu'après des défastres si répétés & si terribles, on n'a jamais pu les engager à changer sa situation. Toute la ville fut bientôt rebâtie sur un nouveau plan fort élégant, & elle est à présent plus belle que jamais. Il est hors de doute qu'elle fera derechef réduite en cendres par quelque nouvelle commotion de la montagne. Ils croient pourtant être dans une parfaite sûreté; ils disent que la Vierge & sainte Agathe se sont engagées à les protéger, & ils défient l'Etna & tous ses diables de leur faire du mal.

Cette ville renferme plusieurs restes d'antiquité, dont la plupart sont dans un très-mauvais état. Un des plus remarquables est un éléphant de lave, portant sur son dos un obélisque de granite égyptien. Il y a en outre, des ruines considérables d'un grand théâtre, différent de celui qui appartient au prince de Biscaris; un vaste bain presque entier; les restes d'un grand aqueduc, qui ont dix-huit milles de long; les débris de plusieurs temples, l'un de Cérès, & un autre de Vulcain. L'église appelée *Bocca di fuoco*, étoit aussi jadis un temple. Le plus entier de tous ces morceaux d'antiquité est une rotonde qui, ainsi que le panthéon à Rome, & quelques autres qu'on rencontre en Italie, démontre que cette forme dure davantage que les autres. Il est à présent purifié de toute l'infection que lui avoient communiqué les cérémonies païennes, & il est devenu une église chrétienne, dédiée à la sainte

Vierge, qui est depuis long-tems en droit d'hériter de toutes les anciennes déesses. Les catholiques n'y font pas attention; mais c'est une chose fort plaisante de considérer combien peu les cérémonies modernes different des anciennes. J'ai vu quelque part une observation qui me paroît juste. Pendant le long regne du paganisme, la superstition avoit tellement raffiné l'art d'inventer les cérémonies, que lorsque les chrétiens devinrent à leur tour superstitieux, ils furent réduits à emprunter de leurs prédécesseurs, & à imiter une partie de leur culte. C'est ici précisément le cas. J'en parlai au signor Recupero, qui n'est pas le plus zélé catholique du monde. Il avoua franchement que l'observation étoit vraie.

Dans quelques temples, les mêmes images sont restées depuis le paganisme: on s'est contenté de changer leurs noms; & telle qui étoit Vénus ou Proserpine, est à présent Marie-Magdeleine, ou la Vierge. On pratique chaque jour devant ces images les mêmes cérémonies, dans la même langue, & à peu près de la même manière.

Les saints apparoissent aussi souvent & font autant de miracles qu'en faisoient jadis les dieux d'Homère; les murailles des temples sont couvertes d'*ex-voto* & d'offrandes, comme elles l'étoient anciennement. L'eau lustrale, que les premiers chrétiens détestoient si fort, est de nouveau révéérée: on la répand avec la

même dévotion. Le même encens est brûlé par des prêtres vêtus de la même manière, avec les mêmes génuflexions devant les mêmes images, & dans les mêmes temples. En un mot, les deux rites ont entre eux une telle ressemblance, que si le grand-prêtre de quelque temple païen revenoit au monde & reprenoit ses fonctions, il n'auroit qu'à se familiariser avec quelques nouveaux noms, & apprendre par cœur la messe, les *pater* & les *ave*. Cela lui seroit bien plus aisé qu'à plusieurs de ses successeurs, qui n'entendent rien à cette langue qui lui seroit familière.

Une chose cependant pourroit l'embarrasser : il trouveroit peut-être que tous les mystères d'Eleusis n'étoient rien en comparaison de l'étonnant mystère de la transubstantiation, le seul par lequel on ait tenté de mettre en défaut tout à la fois, & l'entendement, & les sens. Il seroit aussi bien empêché d'expliquer l'étrange métamorphose de ses anciens patrons. Celle-ci, diroit-il ; je m'en rappelle bien, étoit la statue de *Venus-Meretricis*, qui n'étoit adorée que par les enfans de la mollesse & de la volupté. Elle me paroît étonnament changée en bien, depuis que vous l'avez fait chrétienne : je vois qu'elle est devenue la grande protectrice de la chasteté & de la vertu. Et Junon, cette déesse si implacable dans sa vengeance, vous en avez fait une déité pleine de modération & de douceur, à qui vous adressez des vœux avec aussi peu de crainte qu'à aucune autre. Que n'en avez-vous fait autant

aux furies? Elles en vaudroient sûrement beaucoup mieux.

Puis observant la figure de S. Antoine, que vois-je, s'écrieroit-il avec étonnement? Jupiter, le roi des dieux & des hommes, couvert d'un manteau tout rapiécé? Quel humiliant spectacle! Je me rappelle avec quel profond respect nous nous prosternions jadis devant cette image vénérable. Mais qu'est devenue la foudre qu'il tenoit dans ses mains, pour châtier les mortels? Et que tient-il à la place? Ce n'est, lui répondroit-on, qu'un bout de corde pleine de nœuds, avec quoi il se châtie lui-même, comme pour faire pénitence de sa longue usurpation. Quant à la foudre, il y a longtemps qu'elle est en de meilleures mains. Cependant il pourroit conclure que, puisque les saints changent quelquefois de nom, suivant le caprice enthousiaste du peuple, cette même inconstance lui permet d'espérer que dans la suite son patron Jupiter pourra recouvrer son tonnerre & sa dignité.

Vous souvient-il du vieux Huet, original, s'il en fut jamais? Passant un jour devant la statue de Jupiter au Capitole, il ôta son chapeau, & lui fit une profonde révérence. Un jacobite qui l'accompagnoit, lui demanda pourquoi cette marque de respect à cet ancien seigneur. Pour la même raison, repliqua Huet, que vous avez tant d'égards pour le prétendant. Je crois même, ajouta-t-il, qu'il y a plus de pro-

babilité que celui-ci recouvrera sa dignité, qu'il n'y en a en faveur de votre héros. Voilà pourquoi je lui fais ma cour d'avance, espérant qu'il se souviendra un jour de ce que j'ai fait pour lui dans son adversité.

J'ai observé, dans le cours de mes voyages, plusieurs des grands saints du calendrier, qui ont été dans la disgrâce du peuple, au point qu'il a changé le nom de leurs statues. Dans la dernière guerre, j'ai vu en Portugal le peuple de *Castel-Branco* si furieux contre saint Antoine, qui permettoit aux Espagnols de prendre leur ville, malgré l'engagement exprès qu'il avoit pris, suivant eux, de les protéger, que plusieurs de ses images furent mises en pièces. Il y en avoit une plus révérée que les autres, dont on abattit la tête, pour lui substituer celle de saint François; & la statue porte aujourd'hui son nom. Lors de la dernière famine qui affligea Naples, le grand saint Janvier lui-même se trouva dans un danger éminent. Un gentilhomme Suisse m'a dit qu'il l'avoit entendu charger d'invectives, & lui déclarer positivement que, s'il ne leur fournissoit pas du bled dans un tel tems, il ne seroit plus leur patron. Ces exemples sont rares; & en général les pauvres catholiques sont garantis de ces accès de mauvaise humeur, par l'entière persuasion qu'ils ont de la présence continuelle & de la protection immédiate de leur patron révéré.

Je remarquois avec plaisir sur le visage de

plusieurs de ces insulaires, l'expression de l'amour & de la reconnoissance pour leurs saints; & je suis persuadé que l'ardeur de la dévotion qu'ils ressentent devant eux, sur-tout devant les saintes, doit être extrêmement agréable. Cela ressemble aux sensations pures & délicates de l'amour respectueux. J'avoue que j'ai envié leur état pour quelques instans, & je maudissois au fond du cœur l'orgueil de la raison & de la philosophie, qui, avec toute sa froideur & ses fades triomphes, nous laisse dans une espece d'apathie stoïque, & anéantit les plus douces émotions de l'ame. Qui voudroit n'être pas trompé, lorsque l'illusion excite en nous ces passions délicieuses qui sont dignes du cœur humain, & pour lesquelles il semble être fait plutôt que pour toutes les autres? Si jamais la dure & impénétrable trempe de la philosophie vient à toucher notre ame, ces fibres délicates de foiblesse & d'affection, qui étoient si flexibles, se roidissent tout-à-coup; elles ne peuvent plus être mises en mouvement par les objets qui nous environnent.

Je me souviens que le docteur Tissot m'a dit avoir eu un malade qui se mouroit d'amour pour Jesus-Christ. Lorsqu'il fut à l'extrémité, il parut jouir du plus haut degré de bonheur; il appelloit son bien-aimé avec tous les transports de la passion la plus enthousiaste. D'après ce que j'ai vu devant les images de la Vierge & de sainte Agathe, je suis persuadé qu'elles ont plusieurs

inamorati qui donneroient de bon cœur leur vie pour ces objets de leur tendresse.

Ne pensez-vous pas avec moi, que cette sorte de culte personnel est beaucoup mieux adapté à l'intelligence du vulgaire ? Un culte plus sublime & plus pur ne feroit qu'égarer & confondre leur esprit, qui n'étant pas accoutumé aux spéculations, a sûrement besoin de quelque chose de sensible pour fixer son attention. Cette opinion paroît même avoir été adoptée par quelques-uns des écrivains sacrés, qui représentent souvent Dieu sous une forme matérielle.

Si vous vous efforcez de donner à un paysan une idée de Dieu ; si vous lui dites que c'est un être immatériel, dont cependant l'essence pénètre toute la matière ; qu'il existe de toute éternité, & que son immensité n'a pas plus de bornes que sa durée ; qu'il remplit des millions de mondes, & qu'il anime tous les objets qu'ils contiennent : que croyez-vous qu'il pense d'un tel être ? Je crains que son intelligence, accablée par tant de qualités si difficiles à concevoir, ne s'occupe pas du tout de l'objet que vous tâchez de lui décrire. (*) Mais placez devant lui la figure d'une belle femme tenant un bel enfant dans ses bras, & dites-lui qu'elle peut lui procurer tout ce dont il a besoin : il vous

(*) M. Brydone ne peut s'empêcher de sentir que la pompe des cérémonies de l'église catholique est entend

entend alors parfaitement, il se sent animé par cet objet visible, le plus intéressant qui soit dans la nature, & il le prie de toutes ses forces.

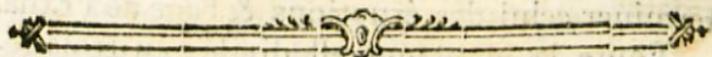
Adieu. Nous sommes très-occupés; nous nous préparons à aller examiner le mont Etna; ce qui est le principal but de notre expédition. Jusqu'à présent rien ne nous a encouragés à cette tentative, & nous commençons à douter de la possibilité du succès. Recupero nous dit que la saison n'est pas encore assez avancée, qu'il faudroit attendre quelques mois, & qu'il lui paroît impossible d'arriver au sommet de la montagne. Il ajoute que l'hiver dernier fut si extraordinairement rigoureux, que le cercle de neige descendit beaucoup plus bas qu'à l'ordinaire; que, quoiqu'il se soit resserré depuis, cependant il s'étend toujours au moins à la distance de neuf ou dix milles autour de la bouche. Il nous conseille de revenir au mois d'août, & de laisser l'Etna pour la dernière partie de notre voyage. Si nous ne réussissons pas demain, nous suivrons probablement son avis; mais nous sommes résolus d'y employer tous nos efforts. Le tems est le plus agréable qu'on

beaucoup plus propre à nourrir la piété du peuple, que la triste simplicité du culte protestant. Il est vrai qu'il semble donner ensuite dans un autre excès, en se faisant de cet avantage du culte catholique, des idées qui ne paroissent pas assez épurées.

Note du traducteur Parisien:

puisse imaginer : les soirées sont délicieuses ; & à l'aide des étoiles , nous appercevons la fumée se précipitant comme un torrent sur les flancs de la montagne. Recupero nous assure que c'est une indication certaine de la violence du froid qui regne dans ces régions élevées , qui condense les vapeurs & les fait retomber au moment où elles sortent de la bouche. Il nous avertit de nous pourvoir d'une grande quantité de liqueurs , de bonnes fourrures , & de haches pour couper du bois , parce que nous serons vraisemblablement obligés de passer la nuit en plein air , dans un climat qu'il nous dit être aussi froid que celui du Groënland. Si le fait est vrai , il est très-singulier ; car ici , avec de légers habits de taffetas , nous souffrons de la chaleur. Je vous informerai plus en détail de toutes ces particularités , si nous ne subissons pas le sort d'Empedocles.





L E T T R E I X.

Voyage au mont Etna. Trois régions de la montagne. Ordre que suit communément une éruption. Montagnes formées sur l'Etna & le Vésuve. Révolutions qu'a essuyées le pays près d'Hybla. Montpelieri. Célèbres statues couvertes par la lave. Eruption de 1669. Terribles effets de la lave. Sort singulier d'un vignoble. Bouche du volcan par où s'est fait cette éruption. Caverne. Férocité & vie sauvage des habitans de l'Etna. Conversation avec eux. La région des bois. La caverne des chevres. Vue du coucher du soleil. Nuit passée dans la caverne. Eruption de 1766. La lave n'est pas encore refroidie. Sa grande profondeur.

A Catane , le 29 mai 1770.

LE 27, à la pointe du jour, nous nous mîmes en marche pour visiter le mont Etna, la plus ancienne & la plus respectable des montagnes. Sa base & ses flancs immenses sont couverts d'un nombre infini de petites montagnes qu'il a créées; car chaque éruption en produit une nouvelle, & peut-être que leur nombre seroit mieux que toute autre méthode, à dé-

Hij

terminer celui des éruptions & l'âge de l'Étna.

Toute la montagne est divisée en trois régions distinctes, appelées *la regione culta* ou *Piemontese*, la région fertile; *la regione silvosa*, ou *nemorosa*, la région des bois; & *la regione deserta* ou *scoperta*, la région stérile.

Elles sont toutes trois aussi différentes par le climat & les productions, que les trois zones de la terre. On pourroit, avec autant de justice, les nommer *la zone torride*, *la tempérée*, & *la glaciale*. La première région environne le pied de la montagne, & forme de tous côtés le pays le plus fertile du monde jusqu'à la hauteur d'environ quatorze ou quinze milles, où commence la région des bois; elle est presque entièrement composée de lave qui, après un grand nombre de siècles, s'est enfin convertie en un sol très-fertile. Nous trouvâmes le barometre à vingt-sept pouces une ligne & demie à Nicolosi, qui est à douze milles du pied de la montagne; & à Catane, il étoit à vingt-neuf pouces huit lignes & demie. Quoique le premier endroit ne soit pas fort élevé, & que probablement il n'y eût pas plus de 3000 pieds de différence entre l'un & l'autre, cependant le climat étoit totalement changé. La récolte étoit finie à Catane, & les chaleurs y étoient insupportables. A Nicolosi, elles sont très-modérées, & dans plusieurs champs le bled est encore verd. Ces douze milles de chemin sont les plus mauvais que j'aie jamais faits. On marche par-

tout sur de vieilles laves & des bouches de volcans éteints, qui font à présent des terrains couverts de bled, de vignobles & de vergers.

Les fruits de cette région passent pour les plus beaux de la Sicile; & les figues en particulier, dont il y a une grande variété d'espèces. On prétend qu'on ne trouve que sur l'Etna une espèce particulière de figues très-grosses, & qu'on regarde comme ayant une saveur supérieure à toutes les autres.

Les laves qui forment cette région, comme je l'ai déjà dit, proviennent d'un nombre infini de petits monticules dont l'aspect est très-agréable, & qui sont répandus par-tout sur les flancs de l'Etna. Ces élévations sont toutes d'une figure régulière, hémisphérique, ou conique; & à l'exception d'un très-petit nombre, elles sont couvertes par-tout de très-beaux arbres & de la plus riche verdure. Chaque éruption crée ordinairement une de ces montagnes. Comme la grande bouche de l'Etna est élevée à une hauteur prodigieuse au-dessus des régions inférieures, il n'est pas possible que le feu intérieur, cherchant avec fureur une issue autour de la base, & même fort au-dessous, s'élève à douze ou treize mille pieds; car il est probable que telle est l'élévation de l'Etna. Il est donc arrivé communément qu'après avoir ébranlé pendant quelque tems la grande montagne & tout ce qui l'environne, il a enfin éclaté sur les côtés; & c'est ce qu'on appelle *une éruption*. La

matiere enflammée ne jette d'abord qu'une fumée épaisse & des pluies de cendres qui ravagent le pays adjacent ; elle lance ensuite à une hauteur immense, des pierres enflammées & des rochers d'une grosseur énorme. Ces pierres retombant avec les cendres sorties du volcan, forment enfin les montagnes sphériques & coniques dont j'ai parlé. Cette progression s'achève quelquefois en très-peu de jours ; d'autre fois, comme la grande éruption de 1669, elle dure plusieurs mois. Dans ce cas, la montagne qui se forme, est très-considérable. Quelques-unes de celles-ci n'ont pas moins de sept ou huit milles de tour, & plus de mille pieds d'élévation perpendiculaire ; d'autres n'ont que deux ou trois milles de circonférence, & trois ou quatre cents pieds de hauteur.

Après que la montagne est formée, la lave paroît & se fait jour au pied de cette montagne, entraînant tout ce qu'elle rencontre : elle n'est le plus souvent arrêtée que par la mer, où elle va se précipiter. Telle est la marche commune d'une éruption ; cependant il arrive, rarement à la vérité, que la lave sort tout-à-coup du côté de la grande montagne, sans toutes les circonstances dont je viens de parler. C'est ce qu'on remarque dans les éruptions du Vésuve. Comme il est beaucoup moins élevé, la matiere fondue est portée dans la bouche de la montagne, qui présente alors le phénomène que j'ai décrit. La bouche du volcan vomit des pluies

de pierres & de cendres , fans former aucune nouvelle élévation ; l'ancienne ne fait que s'accroître considérablement , jufqu'à ce qu'enfin la lave s'élevant près du fommet de la montagne , elle fe fait une iffue dans le côté de la bouche ; alors l'éruption eft déclarée. Voilà précifément ce que j'ai obfervé dans les éruptions de ce volcan , que j'ai examiné avec attention ; mais l'Etna étant beaucoup plus confidérable , une feule bouche ne fuffit pas pour donner paffage à un torrent fi prodigieux de feu liquide. (*)

(*) La lave de cette redoutable montagne n'est ni auffi belle ni auffi variée que celle du Véfuve , dont M. Hamilton a recueilli jufqu'à quarante efpeces différentes , tandis que le prince de Bifcaris n'a pu raffembler à force de foins & de recherches , qu'une douzaine de variétés des laves de l'Etna ; encore ne différent-elles que de peu de chofe l'une de l'autre. Cela vient de ce que ce dernier volcan ne renferme que du fer & du fel ammoniac , avec très-peu de foufre , de matieres vitrifiables & de marbre ; tandis que c'est précifément à ces dernieres matieres & à leurs divers mélanges qu'il faut attribuer les belles & nombreuses variétés du Véfuve. Les pierres que vomit l'Etna , font la pierre-ponce , la pierre de fable , & une pierre ferrugineufe. On ne trouve ni au bord de l'entonnoir , ni à l'embouchure des différentes éruptions , ces belles efflorefcences de foufre que fournit le Véfuve. On voit feulement de tems à autre de petits points jaunes dans quelques pierres. Pour le fel ammoniac , il eft très-abondant ; on peut même le recueillir à l'embouchure de quelques éruptions , abfolument pur , & féparé de toute matiere hétérogene ; auffi le

Recupero m'assure que lors d'une éruption de cette montagne, il a vu de grands rochers enflammés, lancés à la hauteur de plusieurs mille pieds, avec un bruit infiniment plus terrible que celui du tonnerre. Il a mesuré le tems qu'ils employoient pour arriver à terre depuis le moment de leur plus grande élévation, & il a trouvé qu'il leur falloit vingt-une secondes pour descendre. Les espaces étant comme les quarrés des tems, ils avoient donc parcouru, je crois, plus de sept mille pieds. Cette hauteur est sûrement étonnante, & exige une force de projection fort supérieure à ce que nous pouvons

prince de Biscaris en possède-t-il une grande quantité. Il s'en faut aussi de beaucoup que le coup-d'œil des campagnes cultivées soit aussi attrayant au pied de l'Etna, qu'il l'est au pied du Vésuve : elles n'ont pas cette charmante verdure ni ces belles vignes que l'habitant de la dernière de ces contrées *altis maritat populis*. Ici, elles sont basses, & ne se marient point avec les arbres ; cependant la diversité des fruits y est bien plus grande qu'à Portici. Toutes les especes de fruits, jusqu'aux dattes de palmier, y réussissent & y parviennent à maturité : les dattes croissent en forme de grappes, dix à douze ensemble : elles fleurissent en février, & mûrissent en août ou septembre. Le palmier qui les porte, de même que le pistachier, ne produit point de fruits, à moins que le mâle, qui est un arbre de la même espèce, mais qui ne porte point, n'en soit assez près pour être à portée de le seconder ; & plus ces arbres sont rapprochés les uns des autres, plus ils sont féconds. *Voyage du baron de Riedesel.*

concevoir. J'ai mesuré par la même regle jusqu'ou les explosions du Vésuve lançoient leurs corps, & je n'ai jamais observé qu'aucune des pierres forties du volcan prit davantage de neuf secondes pour descendre; ce qui suppose une élévation d'un peu plus de 1200 pieds.

Notre hôte à Nicolosi, nous a raconté les révolutions singulieres qu'a éprouvées le beau pays près d'Hybla, qui n'est pas fort éloigné de celui-ci. Il étoit autrefois si célèbre par sa fertilité, & sur-tout par son miel, qu'on l'appella *Mel-passi*, jusqu'à ce qu'il fut bouleversé par la lave; & comme il devint alors entièrement stérile, les habitans, par une sorte de jeu de mots, changerent son nom en *Mal-passi*. Une pluie de cendres jetées par la montagne dans une éruption suivante, lui fit bientôt reprendre son ancienne beauté & sa premiere fécondité; & on l'appella durant plusieurs années *Bel-passi*. Enfin, à la malheureuse époque de 1669, il fut submergé de nouveau par une mer de feu, & réduit à la plus déplorable stérilité. Dès-lors il reprit sa seconde dénomination de *Mal-passi*. Cependant la lave, dans son cours sur ce beau canton, a laissé plusieurs petites isles ou montdrains qui montrent encore ce qu'il étoit autrefois. Ces petits districts couverts d'une végétation abondante, environnés & rendus presque inaccessibles, par de vastes champs d'une lave noire & escarpée, présentent une singuliere apparence. La montagne où se fit la pre-

miere éruption qui enterra le *Mel-passi*, est connu sous le nom de *Montpelieri*. Je fus frappé du bel aspect qu'elle offre quand on la voit de loin, & je ne pus résister à l'envie que j'avois de l'examiner en détail, & d'observer les effets des deux éruptions qui ont inondé ce célèbre pays.

Montpelieri est d'une forme plutôt sphérique que conique, & sa hauteur perpendiculaire n'est pas de plus de trois cents pieds; mais il est si parfaitement régulier de tous les côtés, & si richement revêtu de fruits & de fleurs, que je quittai avec un regret infini ce canton délicieux. Sa coupe ou sa bouche, d'une grandeur proportionnée à la montagne, est creusée exactement comme une tasse. Je fis le tour de son bord extérieur, & je crois qu'il a un peu plus d'un mille.

Cette montagne, qui est très-ancienne, a été formée par la première éruption qui détruisit le pays de *Mel-passi*; elle enterra un grand nombre de villages, de maisons de campagne, & en particulier, deux fort belles églises qui sont plus regrettées que tout le reste, parce qu'elles contenoient trois statues qui passaient pour les plus parfaites de l'isle. On a entrepris de les retrouver, mais en vain, parce qu'on ne fait pas précisément l'endroit où ces églises étoient situées. Il est même impossible qu'on puisse jamais le savoir; car ces édifices étoient construits de lave, qui se fond à l'instant même

où elle touche un torrent de matiere nouvellement fortie du volcan ; & Massa dit que dans quelques éruptions de l'Etna , la lave s'est répandue avec une impétuosité si subite , que dans l'espace de quelques heures , elle fondit entièrement les églises , les palais & les villages , & que tous ces corps coulerent en fusion , sans laisser la moindre trace de leur premiere existence. Lorsque la lave a un tems considérable pour se refroidir , ce singulier effet n'arrive jamais.

La grande éruption de 1669 , après avoir ébranlé tout le pays des environs pendant quatre mois , & formé une très-grosse montagne de pierres & de cendres , fit éclater la lave à peu près à un mille au-dessus de Montpelieri ; & descendant comme un torrent , elle vint frapper contre le milieu de cette montagne. On prétend qu'elle la perça de part en part : cependant je doute fort de ce dernier fait , parce que cela auroit altéré la forme réguliere qu'elle conserve encore. Il est cependant certain qu'elle la perça à une très-grande profondeur ; elle se partagea ensuite en deux branches qui environnerent la montagne & se rejoignirent du côté du sud. Elle ravagea tout le pays qui est entre Montpelieri & Catane , escada les murs de cette ville , & alla verser son torrent enflammé dans la mer. On dit qu'elle détruisit , en passant , les possessions de près de trente mille personnes , qui par-là furent

réduites à la mendicité. Elle forma plusieurs collines où il y avoit auparavant des vallées, & combla un lac étendu & profond, dont on n'apperçoit pas aujourd'hui le moindre vestige.

Comme les effets produits par cette éruption sont mieux connus que les autres, on m'en a raconté plusieurs histoires singulieres. En voici une qui est incontestable, quelque incroyable qu'elle paroisse. Un vignoble appartenant à un couvent de jésuites, se trouva exactement sur le chemin du torrent. Il étoit formé d'une ancienne lave probablement peu épaisse, & qui avoit au-dessous un grand nombre de cavernes & de crevasses. La lave liquide entrant dans ces cavernes, les remplit bientôt, & souleva par degrés le vignoble; enforte que les jésuites, qui s'attendoient à tout moment à le voir englouti, virent avec le plus grand étonnement, que tout le champ commençoit à se mouvoir. Il fut porté sur la surface de la lave jusqu'à une distance considérable; & quoique la plus grande partie en ait été détruite, cependant il en subsiste encore aujourd'hui quelques restes.

Nous sommes allés examiner la bouche d'où sortit ce terrible torrent, & nous avons été surpris de n'y trouver qu'une petite ouverture d'environ trois ou quatre verges de diametre. Je crois que la montagne d'où il s'est fait jour n'est guere moindre que la partie conique du Vésuve.

Sur le côté opposé, on voit une grande caverne, où les payfans vont tuer des pigeons sauvages qui y sont en grand nombre. L'intérieur de cette caverne est si sombre & si affreux, que notre hôte nous a dit que quelques personnes y avoient perdu la tête, parce que s'étant trop avancées, elles s'imaginoient voir des diables & les esprits des damnés; car on croit toujours ici que l'Etna est la bouche de l'enfer.

Nous avons trouvé, parmi les habitans de cette montagne, un degré de férocité & de vie sauvage, que je n'ai remarqué nulle part ailleurs (*). Cela m'a rappelé une observation

(*) M. le baron de Riedesel ne pense pas comme M. Brydone. Il est probable qu'ils ont jugé l'un & l'autre du caractère des habitans de l'Etna, par les particuliers qu'ils ont vus.

Les habitans de l'Etna ne sont point, comme Facelli les dépeint, grossiers & sauvages, *horridi aspectu*. J'ai trouvé ici, comme dans tous les lieux peu fréquentés par les étrangers & où les hommes n'ont pas pu être corrompus par d'autres hommes, l'espece humaine dans son état naturel, & ce qu'on appelle de bonnes gens, des gens vrais, affables & officieux. Ils sont de belle figure; l'air pur & ferein de la montagne les rend dispos, gais & joyeux. Les femmes sont très-jolies, elles ont la peau très-blanche, & les yeux fort vifs; les hommes sont brûlés par le soleil, mais grands, sains, très-prévenans, francs, serviables; en un mot, on se trouve dans ces villages, qui sont bien peuplés, au milieu d'une excellente espece de gens. *Voyage du baron de Riedesel*, page 138.

que le pere *della Torre*, historiographe du Vésuve, me disoit avoir faite souvent dans le royaume de Naples : que par-tout où l'air est fortement imprégné de soufre & d'exhalaisons enflammées, les hommes y sont toujours extrêmement méchans & vicieux. Quoi qu'il en soit de la justesse de cette remarque, les habitans des environs de Nicolosi semblent la confirmer. Tout le village se rassembloit autour de nous, & les femmes en particulier nous disoient de grosses injures. Nous reconnûmes enfin que c'étoit parce qu'en voyant le teint fleuri & la peau blanche de F. . . elles le prenoient pour une personne de leur sexe. Leurs clameurs étoient très-fortes, & nous eûmes toutes les peines du monde de les appaiser. Recupero nous avoit donné pour guide l'homme de l'isle qui connoissoit le mieux le mont Etna, & qui s'appelloit *le Cyclope*. Ils lui ordonnerent absolument de ne nous pas suivre, & il n'auroit pas osé les désobliger, si nous n'avions obtenu leur consentement par des caresses & par des flatteries, la seule méthode qu'on puisse employer avec des femmes. Nous fûmes d'abord contraints de fermer la porte de la cour, tant elles faisoient de carillon & de tumulte ; mais lorsque notre hôte (un prêtre) pour qui nous avions des lettres, les eut assurées que nous étions chrétiens & que nous ne venions pas dans leur pays à mauvaise intention, elles se calmerent, & nous nous ha-

gardâmes à aller parmi elles. Cette confiance de notre part nous regagna la leur ; dans peu de tems, nous fûmes bons amis, & nous eûmes ensemble une très-longue conversation.

J'eus beaucoup de peine à les persuader que nous ne venions pas chercher des trésors cachés, dont ils croient qu'il y a un grand nombre à Montpelieri ; & lorsque j'allai à cette montagne, ils étoient convaincus que ce seul motif m'y conduisoit. Deux d'entr'eux me suivirent & examinèrent attentivement toutes mes démarches. Lorsqu'ils me voyoient ramasser quelque morceau de lave ou de pierre-ponce, ils s'approchoient en courant, dans l'idée que c'étoit quelque chose de précieux ; & quand ils reconnoissoient que ce n'étoient que des débris de pierres & que je les mettois dans ma poche, ils pouffoient de grands éclats de rire, en se parlant les uns aux autres dans leur jargon, qui est inintelligible même aux Italiens. Cependant, comme la plupart parlent italien assez bien pour être entendus, ils me demanderent ce que j'en voulois faire. Je leur dis que ces pierres étoient d'un grand prix dans notre pays, parce qu'on y connoissoit une méthode de les convertir en or. Cette nouvelle parut les surprendre extrêmement, & ils se reparlerent de nouveau dans leur patois. Je remarquai à la fin qu'ils ne me croyoient pas ; & l'un d'eux me dit que, si cela étoit vrai, je n'aurois pas été si empressé à le leur révéler. Mais, ajouta-

t-il, s'il en est ainsi, nous vous ferons éternellement obligés, si vous voulez nous apprendre ce secret; car nous ferons alors le peuple le plus riche de la terre. Je l'assurai que je ne le favois pas, & qu'il n'étoit encore connu que de très-peu de personnes. Ils furent aussi fort étonnés quand je sortis de ma poche une aiguille aimantée, & un petit électrometre que j'avois préparé à Catane pour examiner le degré d'électricité de l'air; & je craignis d'abord de passer auprès d'eux pour un magicien: ce qui m'étoit déjà arrivé, comme vous savez, sur l'Apennin; mais heureusement ils n'eurent pas cette idée.

En retournant à Nicolosi, trois ou quatre habitans vinrent nous joindre avec leurs femmes. Je commençai à craindre un peu plus pour moi; j'avois peur qu'ils ne persistassent à vouloir que je leur apprissé mon grand secret. Je pris mes morceaux de lave, & je leur dis qu'ils étoient à leur service, s'ils en avoient quelque besoin; mais ils les refuserent, en répondant que j'étois le maître de l'emporter toute, puisqu'elle avoit ruiné le plus beau pays de la Sicile.

L'un d'entr'eux, prenant un ton magistral & un air de supériorité, les fit placer en cercle autour de lui, & se mit à m'interroger avec beaucoup de sang-froid & de gravité. J'avois peine à m'empêcher de rire; mais comme j'étois seul au milieu de ces hommes à moitié sauvages

sauvages & à quelque distance du village, je craignis de les offenser. Il voulut que je lui déclarasse d'une manière vraie & précise, quelles étoient réellement les raisons qui nous avoient engagés à faire un voyage si fatigant & si désagréable. Je lui jurai sur mon honneur, que nous n'en avions point d'autre que la curiosité d'examiner le mont Etna; sur quoi ils se dirent les uns aux autres en riant, *un bel ragione questo! non e vero*: voilà vraiment une belle raison! Mon interrogateur me demanda alors de quel pays nous étions: je lui dis que nous étions anglois. *E dove è loro paese?* ajouta-t-il: où est ce pays? Je lui dis qu'il étoit fort loin d'ici, de l'autre côté du monde. *E credono in Christo quelli Inglese?* continua-t-il. Je répondis en riant qu'oui. Ah! dit-il en branlant la tête, *mi pare che non credono troppo*. L'un de la compagnie remarqua alors qu'il avoit entendu parler de quelques Anglois qui étoient venus en différens tems visiter le mont Etna, sans que jamais on pût en deviner les motifs; mais qu'il se rappelloit très-bien d'avoir oui dire à quelques-uns de leurs vieillards, que les Anglois avoient une reine qui brûloit dans la montagne depuis un grand nombre d'années, & qu'on supposoit que par dévotion, ou par respect pour sa mémoire, ils venoient lui rendre ces visites. Je l'affurai que les Anglois n'avoient pas beaucoup d'égards pour leurs reines pendant la vie, mais qu'après leur mort, ils ne s'en embarrassoient

en aucune maniere. Cependant, comme tous les autres confirmoient son témoignage, je crus qu'il ne falloit pas les contredire; mais j'étois très-curieux de favoir qui pouvoit être cette reine. Ils dirent que je la connoiffois mieux qu'eux, en ajoutant pourtant qu'elle s'appelloit *Anne*.

Je ne pouvois pas concevoir pourquoi il étoit ici question de la reine Anne, & j'étois embarrassé de trouver de quoi il s'agiffoit, lorsque l'un d'eux m'éclaira sur cette matiere. Il me dit qu'elle étoit femme d'un roi qui avoit été chrétien, qu'elle le rendit hérétique, & que pour cela elle fut condamnée à brûler éternellement dans l'Etna. En un mot, je reconnus que c'étoit la pauvre Anne de Boulen, femme de Henri VIII, qui fut la cause de la réformation en Angleterre. Dès que j'eus prononcé ce nom: *Si signor*, s'écria-t-il, *l'istessa, l'istessa, la connosce meglio che noi*. Je lui demandai si son mari y étoit aussi, puisqu'il méritoit ce supplice bien mieux qu'elle. *Sicuro*, dit-il, ainsi que tous ses sujets hérétiques; & si vous êtes de ce nombre, vous n'avez pas besoin d'être en peine d'y aller; vous êtes sûr de les y trouver un jour. Je le remerciai, & j'allai rejoindre notre compagnie, après m'être fort amusé de la conversation que je viens de vous rapporter.

Nous partîmes bientôt de Nicolosi; & après une heure & demie de marche sur des cendres & de la lave stérile, nous arrivâmes aux confins

de la *regione silvosa*, ou de la zone tempérée. Dès que nous fûmes entrés dans ces forêts délicieuses, nous nous crûmes transportés dans un autre monde. L'air, auparavant brûlant, étoit alors frais & rafraîchissant, & toutes les routes étoient embaumées de mille parfums qu'exhaloient les riches plantes aromatiques dont le terrain est couvert. La plus grande partie de cette région offre réellement les lieux les plus enchanteurs de la terre; & si l'intérieur de l'Etna ressemble à l'enfer, on peut dire avec autant de vérité, que le dehors ressemble au paradis.

Il est curieux d'observer que cette montagne réunit à la fois toutes les beautés & toutes les horreurs, en un mot, les objets les plus opposés & les plus disparates de la nature. Ici, vous appercevez un gouffre vomissant autrefois des torrens de feu & de fumée, qui est à présent couvert de la végétation la plus abondante; là, vous cueillez le fruit le plus délicieux sur un terrain qui n'étoit jadis qu'un rocher noir & stérile. En cet endroit, le sol est revêtu de fleurs de toute espèce; & nous contemplions ce spectacle enchanteur, sans penser que l'enfer étoit immédiatement sous nos pieds, & qu'entre nous & des mers de feu, il n'y avoit que quelques toises d'intervalle.

Mais notre étonnement augmenta encore, en jetant les yeux sur la région la plus élevée de la montagne. Nous y voyions dans une

union perpétuelle deux élémens qui sont continuellement en guerre; un gouffre immense de feu, qui existe constamment au milieu des neiges qu'il ne peut venir à bout de fondre, & des champs immenses de neiges & de glaces qui environnent sans cesse cet océan de feu qu'elles n'ont pas la force d'éteindre.

La région des bois occupe un espace d'environ huit ou neuf milles de hauteur, & forme tout autour de la montagne une zone ou ceinture du plus beau verd. Nous en avons traversé ce soir un peu plus de la moitié, & nous sommes arrivés, quelque tems avant le coucher du soleil, à notre gîte qui n'est autre qu'une grande caverne formée par une des laves les plus anciennes. Elle est appelée la *speleuca del capriole*, la caverne des chevres, & c'est où elle est fréquentée par ces animaux qui viennent s'y réfugier dans les mauvais tems. Nous jouissons ici du ravissant spectacle d'une multitude d'objets pleins de grandeur & de majesté. La vue est immense de tous côtés: nous croyons déjà nous être élevés au-dessus de la terre, & être arrivés sur un nouveau globe.

Notre caverne est entourée de chênes antiques & vénérables, dont les feuilles seches nous servent de lits. Avec les haches que nous avons apportées à dessein, nous avons coupé de grosses branches, & dans peu de momens nous avons eu un très-grand feu. Mon thermometre, qui étoit à soixante-onze degrés à Nicolosi, est

à présent descendu à soixante. Le barometre est à vingt-quatre pouces deux lignes. Nous trouvons à une extrémité de la caverne, une prodigieuse quantité de neige qui semble y avoir été mise exprès pour nous; en effet, nous n'avons pas d'autre eau: nous en avons donc rempli notre chauderon à thé; car nous ne nous sommes procuré pour notre souper que du thé, du pain & du beurre; & c'est probablement le meilleur repas que nous puissions faire, pour ne pas succomber sous le poids du sommeil & de la fatigue.

Allez près de cette caverne, on voit deux des plus belles montagnes qu'ait enfanté l'Étna. J'ai monté une de nos meilleures mules, & c'est avec beaucoup de peine que je suis arrivé au sommet de la plus élevée de ces deux montagnes, précisément à l'instant du coucher du soleil. L'aspect de la mer de Sicile & des isles adjacentes, formoit un coup-d'œil merveilleux. Pour achever de rendre la scène plus délicieuse, j'appercevois tout le cours du Sémetus, les ruines d'Hybla, & plusieurs autres villes anciennes, les riches champs de bled & les vignobles de la région inférieure de la montagne, & la quantité étonnante de belles collines qui sont au-dessous. Chacune des bouches de ces deux montagnes est beaucoup plus large que celle du Vésuve. Elles sont à présent remplies par des forêts de chênes, & revêtues jusqu'à une grande profondeur d'un sol très-fer-

tile. J'ai remarqué que cette région de l'Étna est composée de lave, comme la première; mais elle est à présent couverte de tant de terreau, qu'on ne la voit que dans les lits des torrens. L'eau l'a rongée dans quelques-uns de ceux-ci jusqu'à cinquante ou soixante pieds, & même bien davantage dans un endroit. Quelle idée ce fait ne doit-il pas nous donner de l'antiquité étonnante des éruptions de cette montagne!

Dès qu'il fut nuit, nous nous retirâmes dans notre caverne, & nous prîmes possession de notre lit de feuilles. Cependant notre repos fut interrompu par le bruit d'une montagne assez éloignée sur notre droite. Elle vomissoit des nuages immenses de fumée, & nous entendions plusieurs explosions aussi fortes que celles d'un canon du plus gros calibre; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que nous n'avons pu découvrir aucune apparence de feu. Cette montagne fut formée, il y a plus de quatre ans, par l'éruption de 1766; & cependant le feu n'est point encore éteint, la lave n'est pas refroidie. Cette lave déchargea sa fureur sur une belle forêt qu'elle ravagea dans l'espace de quelques milles; elle creusa en plusieurs endroits, des ravins profonds; & on nous dit qu'elle les a comblés jusqu'à la hauteur de deux cents pieds: c'est là où elle conserve sa plus grande chaleur. Aujourd'hui nous avons grimpé sur cette lave, & nous sommes allés fort loin sur sa surface, qui paroissoit entièrement

froide ; mais il est sûr qu'en plusieurs endroits , elle exhale toujours beaucoup de fumée , surtout après une pluie. Ses habitans assurent qu'où la lave est la plus épaisse , il en arrive toujours de même pendant quelques années ; ce que je suis fort disposé à croire. Un corps solide enflammé , si épais & si étendu , doit conserver sa chaleur un grand nombre d'années : la surface se noircit & se durcit bientôt , & renferme intérieurement le feu liquide dans une espece d'enveloppe qui écarte toutes les impressions de l'air extérieur. C'est ainsi que j'ai vu , plusieurs mois après les éruptions du Vésuve , une couche légère de lave de quelques pieds d'épaisseur , dont le centre étoit encore brûlant longtemps après que la surface fut refroidie ; & en enfonçant un bâton dans ses crevasses , il prenoit feu à l'instant , quoiqu'il n'y eût au-dehors aucune apparence de chaleur.

Massà , auteur Sicilien digne de foi , dit qu'étant à Catane huit ans après la grande éruption de 1669 , il trouva qu'en plusieurs endroits la lave n'étoit pas encore refroidie. Il y a une méthode aisée de calculer le tems qu'emploient les corps pour se refroidir. Newton , si je ne me trompe , dans sa description de la comete de 1680 , suppose que les tems doivent être comme les quarrés des diametres ; & après avoir reconnu ce qu'il falloit de tems à une balle solide de métal de deux pouces , chauffée rouge , pour devenir entièrement froide , il fit ensuite

le calcul pour un corps de la grosseur de notre terre, & il trouva qu'il lui faudroit plus de vingt mille ans. Si cette regle est juste, vous pouvez facilement compter le tems qui s'écoulera avant que la lave soit parfaitement refroidie; & afin que vous ayez le loisir de faire cette opération, je finis ici ma lettre, que je suis obligé d'écrire au lit dans une posture très-incommode & très-désagréable. Je vous en expliquerai la cause demain. Adieu.



LETTRE X.

Suite du voyage au mont Etna. Difficultés que nous essayâmes. Torre del philosopho. Étendue de la vue. Montagne conique. Sommet de l'Etna. Coup-d'œil dont on y jouit. Régions de la montagne. Bouche du volcan. Réflexions. Descente de l'Etna.

A Catane, le 29 mai au soir.

APRÈS avoir assez bien dormi sur notre lit de feuilles dans la *spelunca del capriole*, nous nous éveillâmes sur les onze heures. Avec de la neige fondue, nous fîmes du thé, & nous prîmes un bon repas, pour nous préparer au reste de notre expédition. Nous étions au nombre de neuf; car nous avons trois domestiques, le Cyclope

notre conducteur, & deux hommes chargés de prendre soin de nos mules. Le Cyclope commençoit à développer les grandes connoissances qu'il a de la montagne, & nous le suivions aveuglément; il nous menoit à travers des antres & des déserts sauvages, où jamais aucun mortel n'avoit pénétré. Quelquefois nous traversions de sombres forêts, agréables au voyageur pendant le jour, mais qui alors nous inspiroient une espece d'horreur qui augmentoit encore par le bruit des arbres, par les mugissemens sourds & profonds de l'Etna, & par la vaste étendue de l'Océan, qui se prolongeoit à une distance immense au-dessous de nous. Nous grimpons souvent sur de grands rochers de lave, d'où nous aurions été jetés dans des précipices, si nos mules avoient fait le moindre faux pas. Cependant, à l'aide du Cyclope, nous surmontâmes toutes ces difficultés; & il nous guida si bien, que dans l'espace de deux heures nous nous trouvâmes au-dessus de la région où croissent les végétaux, laissant fort loin derrière nous les forêts de l'Etna. Elles ressembloient alors à un gouffre obscur & sombre, ouvert sous nos pieds tout autour de la montagne.

L'aspect qui se présenteoit devant nous, étoit très-différent. Nous voyions une étendue énorme de neige & de glace, qui nous alarroit fort, & faisoit chanceler notre résolution. Nous apercevions au centre, & toujours fort loin, le sommet de la montagne, qui élevoit sa tête

effrayante, en vomissant des torrens de fumée noire qui rouloit comme un corps solide sur la neige, & sembloit nous défendre de l'approcher. Cette vaste étendue de neige & de glace le faisoit paroître comme entièrement inaccessible. Nos craintes augmentèrent encore, lorsque le Cyclope nous dit qu'il arrivoit souvent que la surface de l'Etna étant chaude au-dessous, fondoit la neige à certains endroits, & formoit des étangs dont il étoit impossible de prévoir le danger; que d'ailleurs la surface de l'eau & de la neige étant souvent couverte de cendres noires, on pouvoit se trouver au milieu sans s'en apercevoir; que cependant, si nous le jugions à propos, il nous conduiroit avec toute la précaution possible. Nous tinmes conseil, ainsi qu'on le fait toutes les fois qu'on est fort effrayé. Nous renvoyâmes nos mules en-bas dans la forêt, & nous nous disposâmes à grimper sur les neiges. Le Cyclope, après avoir bu beaucoup d'eau-de-vie, nous souhaita du courage & de la gaité, en ajoutant que nous avions assez de tems, & que nous pouvions nous reposer toutes les fois que nous en aurions besoin; que la neige occupoit encore un espace d'un peu plus de sept milles, & que sûrement nous viendrions à bout de les faire avant le lever du soleil. Nous primes chacun un verre de liqueur, & nous nous trouvâmes de l'avis du Cyclope.

La montée, pendant quelque tems, ne fut pas rapide; & comme la surface de la neige

étoit un peu durcie, le pied s'y posoit assez bien; mais dès qu'elle devint plus roide, la route fut plus pénible. Cependant nous résolûmes de persévérer dans notre tentative, en nous rappelant, au milieu de nos fatigues, que l'empereur Adrien & le philosophe Platon les avoient essuyées, pour avoir voulu, comme nous, voir du sommet de l'Etna le lever du soleil. Après avoir enduré des peines incroyables, qui pourtant étoient mêlées de beaucoup de plaisir, nous arrivâmes, avant le crépuscule, près des ruines d'un ancien bâtiment appelé *il torre del philosopho*, que quelques auteurs supposent avoir été bâti par Empedocles, qui y fixa sa demeure, pour étudier mieux la nature du mont Etna. D'autres pensent que ce sont les ruines d'un temple de Vulcain, qui, comme chacun fait, avoit dans cette montagne son atelier, où il fabriquoit des foudres, des armures éclatantes, & des filets pour attraper sa femme lorsqu'elle commettoit quelque infidélité. Nous nous reposâmes pendant quelque tems, & nous bûmes un coup; ce qu'Empedocles & Vulcain auroient sûrement approuvé, après une pareille marche, s'ils en avoient été témoins.

Je trouvai que le mercure étoit tombé à vingt pouces six lignes; nous eûmes alors le tems de contempler en silence les sublimes objets de la nature, & de payer à leur Auteur le tribut de notre admiration. Le ciel étoit parfai-

tement ferein, & la voûte immense du firmament paroiffoit dans toute fa majesté & toute fa splendeur. Nous reconnûmes qu'elle faisoit beaucoup plus d'impression sur nous que quand nous étions moins élevés; & nous fûmes d'abord en peine d'en expliquer la cause, jusqu'à ce que nous vîmes avec étonnement, que le nombre des étoiles paroiffoit être infiniment plus grand, & que la lumière de chacune d'elles étoit plus brillante qu'à l'ordinaire. La blancheur de la voie lactée ressembloit à une flamme pure qui traversoit les cieux; & nous pouvions découvrir à l'œil, des groupes d'étoiles qui étoient entièrement invisibles dans les régions plus basses. Nous n'en apperçûmes pas d'abord la raison, & nous ne fîmes pas attention que nous avions passé à travers dix ou douze mille pieds de vapeurs grossières qui émouffent & rendent confus tous les rayons de lumière avant qu'ils arrivent à terre. Nous fûmes étonnés de la vue claire & distincte dont nous jouifions, & nous nous écriâmes tous ensemble, quelle merveilleuse situation pour un observatoire ! Si Empedocles avoit eu les yeux de Galilée, quelles découvertes n'auroit-il pas faites ! Nous regrettâmes que Jupiter ne fût pas visible; car je crois réellement que nous aurions pu voir quelques-uns de ses satellites à l'œil simple, ou du moins à l'aide d'une petite lunette que j'avois dans ma poche. Nous observâmes sur la montagne, à une grande dis-

tance au-deffous de nous, une lumiere qui sembloit se mouvoir parmi les arbres; mais je ne peux pas dire si c'étoit un feu follet, ou quelque'autre chose. Nous remarquâmes aussi plusieurs de ces météores qu'on appelle *étoiles tombantes*, qui paroissoient aussi élevés au-dessus de nous, que quand on les regarde de la plaine; de sorte que probablement ces corps se meuvent dans des régions beaucoup plus éloignées que les bornes que quelques philosophes ont déterminées pour notre atmosphère.

Après avoir contemplé quelque tems ces objets ravissans, nous nous remîmes en marche, & nous arrivâmes bientôt après au pied de la grande bouche. Elle est exactement d'une figure conique, s'élevant également de tous les côtés. Elle n'est composée que de cendres & d'autres matieres brûlées, sorties de la bouche du volcan qui est au centre. Cette montagne conique est très-considérable, & sa circonférence n'a pas moins de dix milles. Nous fîmes ici une seconde halte, parce que la route qui nous restoit à faire étoit la plus fatigante. Le barometre avoit descendu à vingt pouces quatre lignes & demie. Cette montagne est extrêmement escarpée; & quoiqu'elle nous eût paru noire, elle étoit cependant couverte de neige, dont la surface, heureusement pour nous, étoit couverte d'une couche assez épaisse de cendres. Sans cela, nous n'aurions jamais pu gagner

le sommet, parce que le froid perçant de l'atmosphère avoit par-tout glacé la neige, devenue luisante comme un miroir.

Quand nous eûmes grimpé l'espace d'une heure, nous nous trouvâmes à un endroit où il n'y avoit point de neige; & il sortit fort à propos de la montagne une vapeur chaude, qui nous engagea de nouveau à faire halte. Le mercure étoit à dix-neuf pouces six lignes & demie. Le thermometre, à mon étonnement, étoit tombé trois degrés au-dessous du point de congelation; & avant que nous eussions quitté le sommet de l'Etna, il descendit encore de deux degrés, c'est-à-dire à vingt-sept pouces. Depuis cette station, il n'y avoit plus qu'environ trois cents verges jusqu'au sommet le plus élevé de la montagne, où nous parvinmes assez à tems pour jouir du coup-d'œil le plus merveilleux de la nature.

La description que je vous en ferai, ne vous en donnera qu'une idée très-imparfaite; l'imagination de l'homme n'a jamais pu se représenter une scène si brillante & si magnifique. Il n'y a pas, sur la surface de ce globe, de lieu d'où l'on puisse contempler à la fois tant d'objets ravissans. Nous étions placés sur un théâtre prodigieusement élevé, & toute la surface de notre hémisphère sembloit se réunir en un seul point, sans qu'il y eût aux environs aucune montagne sur laquelle les sens & l'imagination puissent se reposer. Nous revînmes avec

peine de notre extase, & crûmes long-tems ne plus être sur la terre. Nous étions placés sur les bords d'un gouffre sans fond, aussi ancien que le monde, qui vomit souvent des torrens de feu, & lance des rochers enflammés avec un bruit dont toute l'isle retentit. L'immense étendue de la vue comprenoit les objets de la nature les plus variés & les plus enchanteurs; enfin le soleil levant s'avançoit pour éclairer & embellir ce magique tableau.

Imaginez l'athmosphère s'enflammant peu à peu, & ne laissant entrevoir que par degrés le firmament & notre globe. La mer & la terre sont dans un état de confusion & d'obscurité, comme si elles sortoient du chaos primitif; la lumière & les ténèbres semblent être encore confondues, jusqu'à ce que le jour s'approchant insensiblement, opere enfin leur séparation; alors les étoiles s'éteignent, & les ombres disparaissent. Les forêts, qui tout à l'heure ressembloient à des abîmes noirs & sans fond, ne réfléchissant aucun rayon de lumière qui fit appercevoir leur forme & leur couleur, semblent sortir du néant pour la première fois; chaque rayon de lumière y répand la vie & la beauté. La scène s'étend, l'horizon s'élargit & se prolonge de tous côtés; & le soleil, comme le grand créateur, paroît vers l'orient, & achève de former ce merveilleux spectacle. Tout paroît enchantement, & nous sommes, pour ainsi dire, transportés aux régions éthérées. Les sens,

qui ne font point accoutumés à de pareils objets, se trouvent confondus & troublés, & il leur faut quelque tems pour pouvoir les discerner. On voit le corps du soleil se lever du fond de l'Océan, & traîner à sa suite une immense étendue de terres & de mers. Les isles de Lipari, de Panari, d'Alicudi, de Stromboio & de Volcano, dont les sommets sont couverts de fumée, semblent être sous nos pieds; & nous contemplons toute la Sicile comme sur une carte. Nous pouvons tracer le cours de chaque riviere à travers tous ses détours, depuis sa source jusqu'à son embouchure. La vue est sans bornes de tous les côtés, & il n'y a rien qui l'interrompe; de sorte qu'elle se perd par-tout dans l'immensité. Je suis très-convaincu que, si nous ne découvrons pas les côtes d'Afrique, & même celles de la Grece, cela vient uniquement de l'imperfection de nos organes, puisqu'elles sont certainement au-dessus de l'horison. La circonférence de l'horison visible au sommet de l'Étna ne peut pas être de moins de deux milles. Les habitans de Malthe, qui en sont éloignés de près de deux cents milles, apperçoivent toutes les éruptions de la seconde région, & il n'est pas rare qu'on découvre cette isle depuis le milieu de la montagne. Au sommet de l'Étna, l'horison doit donc s'étendre à une distance à peu près double, c'est-à-dire, à quatre cents milles: ce qui donne huit cents pour le diametre du cercle,

&

& environ deux mille quatre cents pour la conférence. Mais ce champ est trop vaste pour nos sens qui ne sont pas destinés à saisir un si grand espace. Je lis cependant dans plusieurs auteurs Siciliens, & sur-tout dans Massa, qu'on a souvent découvert du sommet de l'Etna la côte d'Afrique, ainsi que celle de Naples, & quelques-unes des isles qui en dépendent. Ce fait est très-croyable, quoique nous ne puissions pas nous vanter de l'avoir confirmé par notre expérience. Si nous connoissions exactement la hauteur de la montagne, il seroit facile de calculer l'étendue de son horison visible; & réciproquement, si son horison visible étoit déterminé d'une manière précise, il seroit aisé de dire quelle est l'élévation de l'Etna. La montagne elle-même, la Sicile & le grand nombre d'isles qui l'entourent, sont, sans contredit, la partie la plus brillante du tableau. Tous ces objets, par une espèce de magie d'optique que j'ai peine à expliquer, semblent être rapprochés & placés autour de la base de l'Etna: la distance qui est entr'eux paroît réduite à rien. Cet effet singulier vient peut-être de ce que les rayons de lumière passent d'un milieu plus rare dans un plus dense; car, par une loi très-con nue en physique, les objets qui sont au fond du milieu dense, paroissent à un observateur placé dans le milieu rare, au-dessus de leur véritable position, ainsi qu'on le remarque

à l'égard d'une piece d'argent mise dans un vase qu'on remplit ensuite d'eau.

La région déserte, ou la zone glaciale de l'Etna, est le premier objet qui attire l'attention. Elle est marquée par un cercle de neige & de glace qui s'étend de tous côtés à la distance d'environ huit milles. Au centre de ce cercle, la grande bouche de la montagne éleve sa tête enflammée; & des régions où le froid & le chaud sont excessifs, semblent pour jamais réunies dans le même point. On nous assure que, sur le côté septentrional de la région de neige, il y a plusieurs petits lacs qui ne dégelent jamais, & qu'en plusieurs endroits, la neige mêlée avec les cendres & les fels de la montagne, est entassée jusqu'à une hauteur prodigieuse. Je suis persuadé que la quantité de sel contenue dans cette montagne, est une des grandes causes de la conservation de ces neiges. La région boisée suit immédiatement la zone déserte; elle forme un cercle ou une ceinture du plus beau verd, laquelle environne la montagne; & c'est sûrement un des cantons les plus délicieux de la terre: ce qui fait un contraste remarquable avec la région déserte. Elle n'est ni unie ni égale, comme la plus grande partie de la dernière; mais elle est agréablement diversifiée par un nombre infini de ces jolies collines qui ont été créées par les diverses éruptions de l'Etna: elles ont toutes acquis une fertilité étonnante, excepté quelques-

unes qui font nouvelles, c'est-à-dire, qui ont pris naissance depuis cinq ou six siècles; car il en faut des centaines pour les amener à leur plus haut degré de fécondité. Nous examinâmes les bouches de celles-ci, & nous entreprîmes, mais en vain, de les compter.

La circonférence de cette zone, ou du grand cercle, est de soixante & dix ou quatre-vingt milles; elle avoisine les vignobles, les vergers & les champs qui composent la région fertile. Cette troisième zone est beaucoup plus large que les autres, & elle s'étend de tous côtés jusqu'au pied de la montagne. Son contour, suivant Recupero, est de cent quatre-vingt-trois milles; elle est aussi couverte de plusieurs petites montagnes coniques & sphériques; elle présente une variété surprenante de formes & de couleurs, & fait un contraste délicieux avec les deux autres régions. Elle est bornée au sud & au sud-est par la mer, & des autres côtés par le Semete & l'Alcantara, qui l'environnent presque en entier. On apperçoit d'un coup-d'œil tout le cours de ces rivières, & leurs agréables détours à travers ces vallées fertiles, qu'on regarde comme les possessions de Cérés, & le lieu où fut enlevée Proserpine.

En jetant les yeux un peu plus avant, vous embrassez l'isle entière, & vous voyez toutes ses villes, rivières & montagnes tracées sur la grande carte de la nature, les isles adjacentes, toute la côte d'Italie, aussi loin que peut s'é-

tendre la vue. Au premier moment du lever du soleil, l'ombre de l'Etna s'étend à travers toute l'isle, & forme une large traînée qu'on apperçoit sur la mer & dans les airs. Cette traînée se raccourcit par degrés, & dans peu elle se termine au voisinage de la montagne.

Nous eûmes alors le tems d'examiner une quatrième région de l'Etna, très-différente des autres, & qui produit des impressions moins douces, mais qui sans doute a donné naissance aux trois premières : je veux parler de la région de feu.

La bouche actuelle de cet immense volcan est un cercle d'environ trois milles & demi de circonférence; elle va en pente de chaque côté, & forme une excavation qui ressemble à un vaste amphithéâtre. Il sort de plusieurs endroits, des nuages d'une fumée sulfureuse, qui étant beaucoup plus pesante que l'air environnant, au lieu de s'élever, comme fait ordinairement la fumée, à l'instant où elle est portée hors de la bouche, roule comme un torrent vers le bas de la montagne, jusqu'à ce qu'elle arrive à la partie de l'atmosphère, qui est de la même gravité spécifique. Alors elle s'échappe horizontalement, & forme dans l'air une large traînée suivant la direction du vent, qui, heureusement pour nous, la portoit du côté opposé à celui où nous étions. La bouche est si chaude, qu'il est très-dangereux, si même il n'est pas impossible, d'y descendre.

D'ailleurs la fumée est très-incommode , & en plusieurs endroits la surface est si molle , qu'on a vu des hommes s'enfoncer & payer de la vie leur témérité. La grande bouche du volcan est près du centre du sommet. Ce gouffre effrayant, si célèbre dans tous les âges , a fait trembler toutes les nations de tous les siècles, & a été regardé comme l'enfer par les anciens & par les modernes. L'inspiration des poètes & des prêtres a également contribué d'en faire l'objet de notre terreur & de notre superstition. Nous l'examinâmes avec une espèce de respect mêlé d'horreur , & nous ne fîmes par surpris qu'on l'eût regardé comme le séjour des damnés. Quand on pense à l'immenfité de sa profondeur , à l'étendue des antres & des cavernes d'où sont forties tant de laves ; à la force que doit avoir le feu intérieur pour élever ces laves à une si énorme hauteur , les soutenir en l'air , & les porter jusqu'au sommet de la bouche , avec toutes les circonstances terribles qui accompagnent ces explosions ; au bouillonnement de la matière , aux secouffes de la montagne & aux rochers enflammés qu'elle vomit , &c. il faut convenir que l'imagination , dans ses plus grandes terreurs , a peine à se former l'idée d'un enfer plus redoutable.

Cet fut avec un mélange de plaisir & de peine que nous quittâmes cette scène magnifique & horrible ; mais le vent étoit devenu très-violent , les nuages commençoient à se rassembler

autour de la montagne. Bientôt ils formerent , pour ainsi dire , un autre ciel au-dessous de nous , & nous espérons entendre le tonnerre & voir la foudre s'allumer sous nos pieds. Ce spectacle n'est pas rare dans ces régions élevées, & j'en ai été témoin sur le sommet des Alpes ; mais la force du vent ayant dissipé les nuages , nous fûmes trompés dans notre attente.

On m'avoit souvent parlé du grand bruit que produit un coup de fusil tiré sur la cime des hautes montagnes. J'en fis l'expérience , & nous avons reconnu avec surprise que le bruit , au lieu d'être plus fort , étoit presque réduit à rien. Il n'étoit pas égal à celui d'un petit pistolet de poche. Nous dîmes qu'il ressembloit au bruit que fait un bâton avec lequel on frappe sur une porte. Effectivement, l'air étant plus léger , son action doit être moindre sur l'oreille ; car dans le vuide , où il ne peut y avoir de communication , il n'y a point de bruit ; & plus on approche du vuide , plus l'impression doit diminuer. Si l'on a remarqué que le son se renforçoit sur les hautes montagnes , on a sans doute fait l'expérience près de quelques rochers qui le répercutoient.

Lorsque nous arrivâmes au pied du cône , nous apperçûmes quelques rochers d'une grandeur incroyable , qui ont été lancés hors de la bouche. Le plus gros qu'ait vomé le Vésuve , est de forme sphérique , & a environ douze pieds de diametre : ceux - ci sont bien plus considé-

tables, & proportionnés à la différence qui se trouve entre les deux volcans.

En examinant la *tour du philosophe*, nous vîmes avec surprise que les ruines de cet édifice étoient restées pendant tant de siècles découvertes presqu'au sommet de l'Etna, tandis que des milliers d'endroits qui en sont fort éloignés, ont été en beaucoup moins de tems enterrés à plusieurs reprises sous ses laves; ce qui prouve que peu d'éruptions se sont élevées à cette hauteur.

Empedocles naquit à Agrigente, & l'on croit qu'il mourut quatre cents ans avant l'ere chrétienne. Ce fut peut-etre par vanité plutôt que par philosophie, qu'il voulut habiter dans cette tour: on dit même que cette vanité le porta à des choses bien extraordinaires. Afin de passer pour un dieu, & de persuader aux hommes qu'il avoit été enlevé au ciel, quelques auteurs assurent qu'il se jeta dans le grand gouffre de l'Etna, n'imaginant pas que sa mort pût jamais être découverte; mais la perfide montagne revomit ses sandales qui étoient de cuivre, & annonça au genre humain le sort du philosophe, qui par sa mort ainsi que par sa vie ne vouloit qu'en imposer, & faire croire à ses égaux qu'il étoit plus grand qu'eux.

Cependant, si la philosophie existe sur la terre, elle devrait fixer ici sa demeure. La vue n'y est guere inférieure à celle dont on jouit au sommet de l'Etna, & l'ame y prend un degré de

férénité dont peu de sages pourroient se vanter. La nature, parée de ses ornemens les plus magnifiques, se développe à vos pieds ; & vous contemplez toutes les saisons de l'année, tous les climats de la terre & toute la variété de leurs productions, rassemblés dans un même lieu. La pensée s'éleve en proportion de la grandeur & de la sublimité des objets qui nous environnent ; & lorsque la nature entière excite l'admiration, quel esprit peut rester dans l'inaction ?

On a déjà observé, & d'après mon expérience j'affure que c'est avec vérité, que l'esprit agit avec plus de liberté, que toutes les fonctions du corps & de l'ame se font beaucoup mieux sur le sommet des hautes montagnes, où l'air est pur & léger, & où le corps n'est pas comprimé par un poids immense de vapeurs grossières. Il semble que nous quittons les sentimens bas & vulgaires, à mesure que nous nous élevons au-dessus des habitations des hommes ; & que l'ame, en approchant des régions éthérées, se dépouille de ses affections terrestres, & contracte d'avance quelque chose de leur inaltérable pureté. Placés ici sous un ciel serein, & contemplant avec une tranquillité continue l'orage & la tempête se formant sous nos pieds, l'éclair jaillissant de nuage en nuage, & la foudre roulant sur la montagne en menaçant d'exterminer les misérables mortels ; l'esprit considère avec mépris le choc & le désordre

des passions humaines, qu'il doit maîtriser. Cette situation suffit seule pour inspirer la philosophie; Empedocles avoit eu raison de la choisir.

Mais hélas, combien sont vains tous nos raisonnemens! Au milieu de toutes ces réflexions, ma philosophie s'est éclipcée, & je viens de retomber en un instant dans l'état des foibles humains. J'ai été obligé d'avouer que la douleur étoit le plus grand des maux, & j'aurois donné le monde entier pour être de retour à ces humbles demeures que je regardois un moment auparavant avec tant de mépris. En courant sur la glace, mon pied a glissé, & je me suis fait une entorse si violente, qu'en peu de minutes l'enflure & la douleur m'ont mis dans l'impossibilité de marcher. Les muscles de ma jambe étoient alors resserrés & engourdis; le thermometre étoit toujours au-dessous du point de congélation; & c'est pour cela, je pense, que la douleur a été si vive; car je suis resté long-tems étendu sur la place, avec une souffrance incroyable. Cependant il étoit impossible, dans ces régions élevées, d'avoir ni un cheval ni aucune espece de voiture; & votre pauvre philosophe a été obligé de sauter sur une jambe, & de faire ainsi plusieurs milles sur la neige, appuyé sur deux hommes. Les plaisans disent qu'il a laissé derrière lui la plus grande partie de sa philosophie à l'usage des successeurs d'Empedocles. Quand j'eus enfin trouvé ma mule, je fus très-

content ; mais lorsqu'ensuite j'arrivai sur notre lit de feuilles dans la caverne des chevres , je me crus en paradis : tant il est vrai que la diminution de la peine est un plaisir réel. Les douleurs que j'avois souffertes , m'avoient causé une sueur abondante & de la fièvre : cependant je m'endormis dans un instant , & une heure & demie après je m'éveillai en parfaite santé. Mes compagnons firent fondre de la neige pour faire du thé, que nous bûmes avec beaucoup de plaisir ; & nous en rendîmes grace à Dieu. Nous remarquâmes avec un plaisir mêlé de peine , le changement du climat , à mesure que nous descendions. Des régions de l'hiver le plus rigoureux , nous parvinmes à celles du printemps le plus agréable. En entrant dans la forêt , nous trouvâmes d'abord que les arbres étoient aussi nus qu'armois de décembre , car on n'y voyoit pas une feuille ; mais après avoir descendu quelques milles , nous jouîmes du climat le plus tempéré & le plus sain ; les arbres étoient en pleine verdure , & les champs couverts de toutes les fleurs de l'été. Lorsqu'après être sortis des bois , nous entrâmes dans la zone torride , les chaleurs devinrent absolument insupportables ; & nous en souffrîmes cruellement avant d'atteindre Catane. Chemin faisant , je vis plusieurs montagnes que j'avois envie d'examiner ; mais mon entorse ne me le permit pas. L'une des plus remarquables est appelée *mont Pelluse* , dont la lave a détruit une longcur

de dix-huit milles du grand aqueduc de Catane. Elle a encore laissé par-ci par-là quelques arcades, mais aucun morceau important.

Le *mont Victoria*, une des plus belles collines de toutes celles qu'a produites l'Etna, est tout près de cette montagne. Elle est assez considérable, parfaitement régulière, & elle paroît couverte d'une verdure plus brillante que les autres: plusieurs de ses arbres, que nous primes de loin pour des orangiers & des citronniers, sembloient être en fleurs. On dit que c'est la lave de cette montagne qui couvrit le port d'Ulysse, à présent éloigné de trois ou quatre milles de la mer; mais je serois fort porté à croire qu'elle est beaucoup plus ancienne qu'Ulysse & que Troye. Nous arrivâmes à Catane à huit heures du soir; & comme les fatigues excessives de notre expédition, & plus encore la chaleur violente de la journée, nous avoient accablés, nous nous mîmes au lit sur-le-champ. Je crois n'avoir jamais éprouvé dans un jour autant de plaisir & de peine.

Comme ma jambe est encore fort enflée, je suis retenu dans ma chambre, & le plus souvent réduit au lit, d'où je vous ai écrit ces deux monstrueuses lettres, qui effraient par leur longueur: cependant, comme j'ai omis plusieurs articles dont j'avois dessein de vous parler, j'en ajouterai demain une troisième, par laquelle je finirai ma description de l'Etna. Sans cette entorse qui m'enchaîne par le pied, je ne vous

aurois pas quitté si-tôt ; mais je suis obligé de renoncer à tous les nouveaux projets de gravir sur les montagnes, quoiqu'il y ait plusieurs choses que je voudrois bien examiner. Adieu.



LETTRE XI.

Mesure de la hauteur de l'Etna par le barometre. Elle n'est pas absolument sûre. Élévation supposée de l'Etna. Aiguille aimantée, agitée sur la montagne. Électricité de l'air près des volcans. Eclairs qui jaillissent de la fumée de l'Etna. Diversité des eaux sur la montagne. Rivières souterraines. Sources intermittentes & empoisonnées. Cavernes, plantes & fleurs de l'Etna. Bêtes sauvages, chevaux, bétail. La bouche s'affaïse à chaque siècle. Anfinomus & Anapias. Leur piété filiale. Tremblement de terre de 1169. Eruption de 1669. Descriptions poétiques de l'Etna.

A Catane, le 30 mai 1770.

Nous eûmes soin de régler deux barometres au pied de la montagne ; nous en laissâmes un à Recupero, & nous emportâmes l'autre. Le chanoine nous a assuré que le sien n'éprouva aucune variation sensible pendant notre ab-

fence. Il étoit à vingt-neuf pouces huit lignes & demie, mesure d'Angleterre; & nous le retrouvâmes à la même hauteur. En arrivant à Catane, le nôtre étoit exactement au même point.

J'ai aussi un très-bon thermometre de vif-argent, que j'ai emprunté du philosophe Napolitain, le pere della Torre, qui nous a donné des lettres pour cette ville, & qui nous auroit accompagnés lui-même, s'il en avoit pu obtenir la permission du roi. Mon thermometre est fait par Adams à Londres; &, comme je l'ai éprouvé, il est gradué avec précision depuis les deux degrés de la congelation & de l'eau bouillante: il est construit sur l'échelle de Fahrenheit. Je marquerai la hauteur des différentes régions de l'Etna, d'après les regles dont on se sert pour estimer l'élévation des montagnes par le baromettre; mais je suis fâché de dire que ces principes sont très-mal déterminés. Cassini, Bouguer & les autres auteurs qui ont écrit sur cette matiere, different tellement les uns des autres, que c'est avec peine qu'on peut approcher de la vérité.

L'Etna a été souvent mesuré; mais je crois qu'on n'a jamais fait cette opération avec quelque degré d'exactitude; & cette négligence couvre de honte l'académie établie en cet endroit, sous le nom d'*académie de l'Etna*, dont le but primitif étoit d'étudier la nature & les propriétés de cette montagne. J'avois fort envie

d'en calculer géométriquement l'élévation ; mais j'avoue avec regret, que je n'ai pas même pu trouver à Catane un quart-de-cercle, quoiqu'il y ait une académie & une université.

De toutes les montagnes que j'ai vues, c'est la plus facile à mesurer d'une manière certaine, & c'est peut-être le lieu le plus convenable de la terre pour établir une règle exacte sur les mesures prises par le baromètre. Il y a une greve d'une vaste étendue, qui commence précisément au pied de la montagne, & se prolonge fort loin le long de la côte. La marque de la mer sur ce rivage est sur le même méridien que le sommet de la montagne. Vous êtes sûr d'y avoir un niveau parfait, & vous pouvez faire la base de votre triangle de telle longueur qu'il vous plaît ; mais malheureusement, on n'a jamais employé ces moyens avec exactitude.

Kircher prétend l'avoir trouvée de quatre mille toises françoises, élévation plus considérable que celle des Andes, ou même d'aucune autre montagne de notre globe. Les géomètres d'Italie font encore plus absurdes : quelques-uns disent qu'il est élevé de huit milles, d'autres de six, & d'autres de quatre. Amici, le dernier &, à ce que je pense, le plus exact de ceux qui ont entrepris ce travail, suppose qu'elle est de trois mille deux cents soixante-quatre pas ; mais il doit se tromper de beaucoup, & probablement la hauteur perpendiculaire de

l'Etna ne passe pas douze mille pieds, ou un peu plus de deux milles. Je vais rapporter les différentes méthodes de déterminer les hauteurs par le barometre, & vous choisirez celle qui vous paroîtra la meilleure. Je crois que le rapport qu'elles établissent toutes entre la hauteur du mercure & celle de l'athmosphère, est de beaucoup trop petit, sur-tout dans les régions élevées, où l'air est extrêmement léger. Michel, dont les mesures sont regardées comme les plus exactes, a toujours reconnu la vérité de cette proposition. Cassini met dix toises françoises d'élévation pour chaque ligne de mercure, en ajoutant un pied à la première dizaine, deux à la seconde, trois à la troisième, & ainsi de suite; mais sûrement la gravité de l'air diminue en bien plus grande proportion.

Bouguer prend la différence des logarithmes de la hauteur du barometre exprimée en lignes, en calculant seulement les cinq premiers chiffres de ces logarithmes; il ôte la trentième partie de cette différence, & il suppose que ce qui reste est la différence de l'élévation exprimée en toises. Je ne me rappelle pas la raison qu'il donne de cette règle; mais elle semble être encore plus fautive que l'autre, & chacun l'a rejetée. On dit qu'on a fait à Geneve (*) des expériences exactes pour établir des principes

(*) M. J. A. De Luc a publié sur ce sujet un ouvrage très-intéressant.

sur ce sujet; mais je n'ai pas encore pu m'en procurer la description. M. de la Hire fait entrer dans ses calculs douze toises quatre pieds pour chaque ligne du mercure; & Picart, qui est, suivant toute apparence, le plus exact des académiciens françois, quatorze toises, ou environ quatre-vingt-dix pieds anglois. Il est hon-
teux pour les sciences, que les résultats de ces philosophes soient si différens les uns des autres.

Hauteur du thermometre de Farenheit.

A Catane, le 26 mai à midi . . .	76 d.
<i>Ibid.</i> Le 27 mai à cinq heures du matin,	72
A Nicolosi, situé à douze milles en montant la montagne, à midi,	73
Dans la caverne appelée <i>spelunca del' capriole</i> , dans la seconde région, où il y avoit encore une quantité considérable de neige, à sept heures du soir,	61
Dans la même caverne, à onze heures & demie,	52
A la tour du philosophe, dans la troisième région, à trois heures du matin,	34 $\frac{1}{2}$
Au pied de la bouche de l'Etna,	33
A peu près au milieu du chemin en montant à la bouche,	29
Au sommet de l'Etna, un peu avant	

le lever du soleil , 27 d.

Hauteur du barometre en pouces & lignes.

	p.	l.
Au bord de la mer à Catane ,	29	8 $\frac{1}{2}$
Au village de Piémont, dans la première région de l'Etna ,	27	8
A Nicolosi, dans la même région ,	27	1 $\frac{1}{2}$
Au pied du châtaignier des cent chevaux, dans la seconde région ,	26	5 $\frac{1}{2}$
Dans la caverne des chevres, dans la seconde région ,	24	2
A la tour du philosophe, dans la troisième région ,	20	5
Au pied de la bouche,	20	4 $\frac{1}{2}$
A environ trois cents verges du sommet ,	19	6 $\frac{1}{2}$
Au sommet de l'Etna, je le suppose d'environ,	19	4

Le vent étoit si violent dans ce dernier endroit, que je n'ai pu faire l'observation avec une exactitude parfaite ; cependant je suis sûr de ne m'être pas trompé d'une demi-ligne.

J'avoue que je n'imaginois pas que le mont Etna fût aussi prodigieusement élevé ; j'avois oui dire, sans le croire, qu'il l'étoit plus que les Alpes. Je fus fort étonné de voir que le mercure tomboit presque deux pouces plus bas que je ne l'avois observé sur la plus haute montagne des Alpes qui soit accessible ; mais je suis

toujours persuadé qu'il y a sur les Alpes plusieurs pointes inaccessibles, & en particulier le mont Blanc, qui sont encore plus élevées que l'Etna.

J'ai observé que l'aiguille aimantée étoit fort agitée près du sommet de la montagne; & le pere della Torre m'a dit qu'il avoit fait la même observation sur le Vésuve. Elle se fixoit pourtant toujours au point du nord, quoiqu'il lui fallût plus de tems pour prendre cette position, que lorsque nous étions au bas de l'Etna. Recupero m'a assuré qu'il lui étoit arrivé une chose très-singulière. Peu de tems après l'éruption de 1755, il plaça la bouffole sur la lave; & à son grand étonnement, l'aiguille fut agitée avec beaucoup de violence pendant un tems considérable, jusqu'à ce qu'enfin elle perdit entièrement sa vertu magnétique. Elle se tournoit indifféremment vers tous les points du compas, & elle ne put jamais recouvrer sa propriété sans être aimantée de nouveau.

Le vent & ma malheureuse entorse ont empêché en grande partie nos expériences électriques, sur lesquelles nous comptions beaucoup. J'ai trouvé qu'autour de Nicolosi, & en particulier au sommet de Montpelieri, l'air étoit extrêmement favorable aux opérations électriques. Les petites balles de moëlle de sureau (*) étoient sensiblement affectées, & se repoussent

(*) *Pith balls*, balles faites de moëlle de sureau.

l'une l'autre de plus d'un pouce. Je m'attendois à voir cet état électrique de l'air augmenter à mesure que nous monterions la montagne ; mais je ne remarquai point cet effet dans la caverne où nous couchâmes. Peut-être cela provenoit-il des exhalaisons des arbres & des végétaux , qui y sont en grand nombre ; tandis qu'aux environs de Nicolosi & de Montpellier il n'y a guere que de la lave & un sable brûlé. Peut-être aussi faut-il en attribuer la cause à l'approche de la nuit & à la rosée qui commençoit à tomber. Cependant je ne doute pas qu'on ne puisse faire de grandes découvertes électriques sur ces montagnes formées par l'éruption des volcans , où l'air est fortement imprégné d'effluences sulfureuses. Il est possible que , de toutes les raisons assignées pour rendre compte de la végétation surprenante qui s'opère sur cette montagne, l'état électrique où se trouve constamment l'air , soit celle qui y contribue davantage ; car il est démontré par un grand nombre d'expériences , qu'un accroissement de matière électrique augmente les progrès de toute végétation. Elle agit probablement alors sur les plantes comme sur les corps animés. On fait que la circulation y est plus prompte , & que les liqueurs passent à travers les petits tuyaux avec plus d'aisance & de célérité. On en a fait souvent l'épreuve , en dissipant sur-le-champ les obstructions au moyen de l'électricité ; & probablement on ne fait que

donner au corps un plus grand degré d'électricité, en le frottant avec une flanelle sèche & chaude; ce qui passe pour être très-efficace dans ces cas-là. Mais il a été démontré d'ailleurs, en faisant couler de l'eau à travers un tube capillaire, qu'elle circule plus vite & en filet plus gros, au moment où elle est électrisée. Je ne doute pas que la fertilité de nos terres ne dépende autant & peut-être plus de cette qualité de l'air, que de sa chaleur ou de son humidité.

Il est vraisemblable que dans peu de tems l'électricité sera regardée comme le grand principe de la nature, celui par lequel elle exécute la plupart de ses opérations. C'est un cinquième élément parfaitement distinct & d'une essence supérieure aux quatre autres, qui composent seulement les parties corporelles de la matière; mais ce fluide subtil & actif est une espèce d'ame qui en pénètre & en anime toutes les particules. Lorsqu'il est répandu en égale quantité dans l'air & sur la surface de la terre, tout est calme; mais si, par quelque accident, il y en a une plus grande somme dans un endroit que dans l'autre, il en résulte souvent les effets les plus terribles, avant que l'équilibre puisse être rétabli. La nature semble tomber en convulsion, & elle détruit plusieurs de ses ouvrages. On voit alors tous les grands phénomènes, le tonnerre, les éclairs, les tremblemens de terre & les ouragans; car il me paroît certain que tous

ces bouleversemens dépendent souvent de cette seule cause.

Si l'on descend aux détails de la nature, après l'avoir examinée dans ses grands phénomènes, nous trouverons toujours la même puissance agissante. Elle sera peut-être moins visible, parce que la connoissance de ses opérations étant encore imparfaite, il arrive qu'on ne les comprend pas, ou qu'on les attribue à quelque autre principe. Je ne doute pas que les hommes ne reconnoissent un jour combien ils ont été dans l'erreur, quand le tems aura développé suffisamment cette partie de la physique. On verra peut-être alors que ce que nous appellons *sensibilité des nerfs*, ainsi que la plupart de ces maladies pour lesquelles la médecine n'a encore inventé que des noms, & dont elle a cherché en vain la cause dans les nerfs, proviennent de ce que le corps est pourvu d'une trop grande ou d'une trop petite quantité de ce fluide, qui est probablement le véhicule de toutes nos sensations. J'ai pensé quelquefois que les sensations ne sont autre chose qu'un effet léger d'électricité; que les nerfs servent de conducteurs, & que tous nos sens dépendent de la circulation rapide de ce feu vivifiant qui pénètre par-tout, & qui est peut-être le seul fluide nerveux (*).

(*) Quelque tems après la publication de ces lettres, l'auteur a fait des expériences sur les nerfs d'animaux nouvellement tués, & il a trouvé qu'avant qu'ils

Lorsque dans les tems sombres ce feu semble émouillé ou absorbé par l'humidité ; quand son activité est perdue & qu'on ne peut en rassembler qu'une petite quantité , chacun convient qu'alors nos esprits sont plus abattus , & que notre sensibilité est moins vive. C'est surtout à Naples , quand le *firoco* souffle , & que l'air semble en être entièrement privé , qu'on sent la vérité de ces observations : les nerfs paroissent avoir perdu leur tension & leur élasticité , jusqu'à ce que le vent de nord ou d'ouest vienne réveiller l'activité de cette puissance vivifiante qui rétablit l'harmonie dans l'homme , & ranime toute la nature , qui sembloit languir en son absence.

On fait qu'il y a des animaux qui sont doués d'une électricité naturelle ; que plusieurs fortes de poissons la possèdent sur-tout dans un degré distingué. Ils ont le pouvoir de la rassembler & de la lancer à leur volonté , & de donner de très-fortes secouffes à tous les objets qui les approchent. On a vu des corps humains électrisés par l'air , sans la médiation d'aucune substance électrique , lançant des étincelles qui produisoient une sensation douloureuse , & affectoient les nerfs d'une manière très-sensible. Un de mes amis m'assure qu'il a vu dans le nord de l'Ecosse un jeune homme réduit à cet état. Son cas a été très-connu dans le voisinage. Il

soient secs , ils conduisoient le feu électrique aussi bien qu'un fil de fer.

étoit tisserand de profession, & ses affections électriques ne le prenoient que quand il étoit placé sur son métier, c'est-à-dire, quand il étoit isolé; car le bois du métier étant extrêmement sec, peut isoler presque aussi bien qu'une substance électrique. Un observateur fit alors éteindre les lumières; & tandis que l'ouvrier travailloit dans l'obscurité, on voyoit de petites étincelles fortir de son corps, & sur-tout des boutons de son habit, qui étoient de métal. On se persuada qu'il étoit enforcé, & une vieille femme du voisinage fut violemment soupçonnée d'être l'auteur de son mal. On m'écrivit, il y a sept ou huit ans, qu'une dame Françoisé, venue à Geneve pour consulter M. Tronchin, étoit à peu près dans le même cas. Je n'ai pas pu apprendre toutes les particularités de l'état où elle se trouvoit; mais plusieurs personnes m'ont confirmé la vérité de ce fait. Elle étoit extraordinairement affectée de tous les changemens de tems; & les sensations électriques qu'elle éprouvoit, étoient plus fortes dans un beau jour, ou lorsque des nuages de tonnerre passaient sur sa tête, c'est-à-dire, dans les tems où l'air est rempli de ce fluide. Sa maladie, ainsi que toutes les autres auxquelles la faculté ne peut rien faire, fut regardée comme une maladie de nerfs; mais ces mots signifioient seulement qu'on ne favoit pas ce que c'étoit.

M. de Sauffure & le jeune M. Jalabert, de
L iv

Geneve, ont eu la même sensation, mais plus forte, en voyageant sur une des plus hautes montagnes des Alpes. Ils se trouvoient au milieu des nuages qui portoient la foudre, & à leur grand étonnement ils reconnurent que leurs corps étoient si remplis de feu électrique, qu'il sortoit de leurs doigts des bluettes spontanées & sonores, & ils éprouvoient la même espèce de sensation que s'ils avoient été fortement électrisés. M. Jalabert communiqua ce fait à l'académie des sciences de Paris, à ce que je pense, en 1763. Vous le trouverez rapporté dans les mémoires de cette société.

Il s'en paroît démontré que ces sensations provenoient de ce que leurs corps étoient doués d'une trop grande quantité de feu électrique. Ce cas est très-extraordinaire; mais il faut peut-être attribuer à une cause opposée, l'état de la plupart des valétudinaires, & en particulier des hypocondriaques, & de ceux qui souffrent des lassitudes & des vapeurs, que nous appellons, assez mal-à-propos, des malades imaginaires, & dire que vraisemblablement ils ne sont ainsi affectés que parce qu'il y a dans leur corps une trop petite quantité de ce feu. En effet, on reconnoît qu'à mesure que l'air est moins électrique, leurs douleurs augmentent, & qu'elles diminuent lorsque ce feu de l'atmosphère augmente. Il pourroit être avantageux à ces personnes de porter sur la peau quelque substance électrique, afin de défendre leurs nerfs & leurs

fibres de l'humidité & d'un air non électrique. Je leur proposerois de prendre une camisole de flanelle fine, qu'ils auroient soin de tenir très-seche, & parfaitement propre; car les fluides qui transpirent du corps, détruiroient bientôt sa qualité électrique. Cette camisole devoit être couverte par une autre de soie, qui ne seroit point cousue à la premiere. La chaleur animale & le frottement que l'exercice doit occasionner entre ces deux substances, produiroit une forte électricité, & formeroit autour du corps une espece d'athmosphere électrique, qui seroit peut-être un des meilleurs préservatifs contre les effets de l'humidité.

Quant à notre dame électrique, je suis persuadé que son habillement étoit la principale & peut-être l'unique cause de sa maladie, & qu'elle se seroit guérie en y faisant quelque changement. Une femme qui a la tête environnée de fil de métal & les cheveux remplis d'épingles, & qui marche sur de la soie bien seche, est à tous égards un conducteur isolé, & disposé à rassembler le feu de l'athmosphere. Il n'est pas surprenant que, dans un tems de tonnerre & d'orage, ou lorsque l'air étoit fortement imprégné de matiere électrique, il sortit des étincelles de son corps, & qu'il donnât d'autres marques d'électricité. Il ne faut ajouter que très-peu de chose à l'ajustement des femmes, & la manie des nouvelles modes pourra bientôt amener ce changement, pour rendre cette ma-

ladie absolument épidémique parmi le beau sexe. Que les femelles de leurs fouliers soient faites d'une substance électrique ; que les fils de leurs coëffures & les épingles de leurs cheveux soient un peu plus longs & plus pointus , & je ne doute pas qu'elles ne dardent des étincelles , & qu'elles ne paroissent plus rayonnantes (*) que celles qui sont chargées de brillans. Nous badinons déjà à notre aise avec ce feu céleste , qui autrefois étoit regardé comme les armes & la prérogative d'un Dieu. Semblables à Prométhée (**), nous le tirons du ciel à notre fantaisie ; nous pouvons même l'enfermer dans des bouteilles & des vases pour nos besoins. Ne doutez pas que , dans peu de tems , on n'en

(*) Il est étonnant que les prêtres catholiques-romains n'aient jamais pensé à faire leurs miracles par le moyen de l'électricité. Quand j'ai vu Notre-Dame de Lorette toute couverte de métal précieux & de pierres , avec des centaines de pèlerins prosternés devant elle , je souhaitois d'avoir une machine électrique , pour jeter une couronne de feu autour de sa couronne d'or. Ces pauvres gens auroient juré que c'étoit un feu céleste , & je n'aurois pas osé le nier.

(**) La fable de Prométhée se réalise à présent tous les jours ; elle est devenue une des expériences les plus communes. On fait des figures d'hommes & d'autres animaux de quelque substance légère ; & en y jetant une certaine quantité de feu électrique , elles paroissent animées , & font toutes sortes de mouvemens. Peut-être que Prométhée n'étoit autre chose qu'un habile physicien.

fasse bien d'autres usages. Les boutiques des parfumeurs & des apothicaires seront fournies de fluides électriques, de différentes forces & qualités. Nos dames ne sont pas encore assez familiarisées avec ce nouvel élément; mais soyez sûr que, quand elles auront appris toutes les excellentes qualités, il deviendra l'agent le plus nécessaire à la toilette; & le rouge, les mouches & les parfums feront place au feu électrique. Nos belles qui voudront briller ne demanderont plus leurs boucles & leurs colliers de diamans; mais la coiffeuse aura ordre de préparer le bonnet électrique, avec les aigrettes d'étincelles de feu bleu, blanc ou rouge, selon le teint & l'humeur que chaque beauté voudra prendre ce jour-là. On aura des chapeaux de flammes pour l'hiver, & de vapeur plus légère pour l'été; & comme vous savez qu'il y a des étoffes d'une électricité positive ou négative, qui attirent ou repoussent les objets à volonté, on pourra s'habiller selon les circonstances d'attaque ou de défense où l'on se trouvera. A un bal masqué, on n'aura qu'à demander à la dame qu'on accompagne, si elle sera habillée positivement ou négativement; & si l'on est assez habile en physique pour prendre un habit assorti, on ne manquera pas de sentir les effets d'une attraction mutuelle. Les ajustemens, comme vous voyez, seront d'une commodité unique dans tous les cas. Quand une dame, par exemple, a un amant trop emporté, elle fera bien,

avant de donner un rendez-vous, de s'habiller d'une étoffe repoussante ; mais au contraire, s'il est timide & trop respectueux, il faut alors le favoriser, en mettant une robe ou une jupe attractive. Dans les gouvernemens sages & bien policés, il sera probablement défendu à toutes femmes un peu jolies de porter des robes attirantes, jusqu'à l'âge de quarante ans. Les vieilles & les laides pourront en avoir tant qu'il leur plaira. Il sera aussi ordonné que les femmes, dans les occasions graves & solennelles, au lieu de se mettre en noir, mettront seulement leurs ajustemens repoussans. J'ajouterai à ces regles, que toute femme qui a eu beaucoup de galanteries, particulièrement si elle avoit coutume d'enlever les amans des autres, sera condamnée à porter des robes, & sur-tout des jupes repoussantes, pour tout le reste de sa vie.

Mais en attendant que cette matiere soit perfectionnée, & que nos dames aient appris à se faire obéir de ce feu que, par ses caprices & ses contrariétés, j'ai long-tems soupçonné d'être le feu de l'amour, je vous prie de leur faire remarquer le risque qu'elles courent, en l'attirant sur elles. Priez-les de faire attention que, quand elles environnent leurs têtes d'un métal, le plus puissant des conducteurs, & qu'en même tems elles portent des bas, des fouliers & des robes de soie, un des plus forts électriques, elles ajustent leurs corps suivant les mêmes principes que les physiciens observent pour dispo-

fer leurs conducteurs à attirer le feu du tonnerre. Si l'on ne peut pas leur persuader d'abandonner leurs coëffures à fils de métal & leurs épingles, ne pourroient-elles pas du moins employer quelques préservatifs pareils à ceux dont on s'est servi les années dernières, pour des objets de moindre conséquence?

Chaque femme ne pourroit-elle pas porter une petite chaîne, ou un fil-d'archal, qu'elle accrocheroit au besoin dans un tems de tonnerre, qui passeroit depuis sa coëffure sur la partie la plus épaisse de ses cheveux? ce qui conduiroit le feu à terre, & empêcheroit qu'il ne se communiquât à la tête. Il est clair que ce fil produiroit le même effet que les conducteurs sur le fommet des clochers, qui ne sont si sujets aux accidens du tonnerre, que parce qu'on y place des pointes de fer analogues aux épingles & aux fils-d'archal dont j'ai parlé. Vous rirez peut-être de tout ceci; mais je vous assure que je n'ai de ma vie parlé plus sérieusement. Une très-aimable femme de ma connoissance, madame Douglas de Kelfo, a presque perdu la vie à cause d'une de ces coëffures contre lesquelles je me récrie. Elle étoit à une fenêtre ouverte pendant un orage; les fils de sa coëffure attirerent l'éclair, & la coëffure fut réduite en cendres. Heureusement ses cheveux étoient dans leur état naturel, sans poudre, pommade, ni épingles; de sorte que le feu ne fut pas conduit à sa tête. Comme elle ne ressentit aucune

espece de secouffe, il est probable que la foudre passa des fils de sa coëffure vers la muraille, dont elle étoit alors tout près. S'il avoit trouvé quelque conducteur qui eût pu le porter à sa tête ou au corps, elle auroit vraisemblablement été tuée. Des cheveux forts & épais, qu'on a soin de tenir bien propres & parfaitement secs, sont, selon toute apparence, un des meilleurs préservatifs contre le feu des éclairs; mais lorsqu'ils sont remplis de poudre & de pommade, & arrêtés par des épingles, ils perdent leur force repoussante, & deviennent un conducteur (*).

(*) Depuis que ces lettres ont été écrites, l'auteur a fait sur l'électricité des cheveux quelques expériences qui le convainquent de plus en plus de la vérité de ce qu'il a avancé. Une dame lui ayant dit qu'en peignant ses cheveux dans un tems de gelée & dans les ténèbres, elle avoit observé qu'il en sortoit quelquefois des étincelles; ce fait l'a engagé à entreprendre de rassembler le feu électrique des cheveux seuls, sans le secours d'aucun autre appareil. Pour cela, il a fait placer une jeune femme sur un gâteau de cire, & lui a fait peigner les cheveux d'une autre femme qui étoit assise sur une chaise devant elle. La jeune femme qui étoit sur le gâteau, fut fort étonnée de trouver que son corps étoit électrisé, & qu'ilardoit des étincelles de feu contre tous les objets qui l'approchoient. Les cheveux étoient fort électriques, & ils affectoient un électrometre à une grande distance. Il a rempli très-facilement un conducteur de métal; & dans l'espace de peu de minutes, il a tiré immédiatement des cheveux, assez de feu pour allu-

Pardonnez-moi toutes ces idées ; je ne vous les communique que pour que vous les développiez mieux à votre loisir ; car nous sommes toujours les maîtres de faire des expériences sur l'électricité. Quoique ce fluide soit le plus subtil & le plus actif de ceux que nous connoissons , nous pouvons cependant en disposer en toutes les occasions ; & je suis à présent si accoutumé à ce phénomène , qu'en faisant peigner mes cheveux , ou en ôtant mes bas , je l'observe presque toujours sous une forme ou sous une autre. Combien il est surprenant que les hommes aient vécu & respiré au milieu de ce principe universel pendant tant de milliers d'années , sans en supposer même l'existence ! Mais il est tems de revenir à notre montagne.

Recupero m'a dit avoir observé ici le même phénomène qui est commun dans les éruptions du Vésuve ; je veux parler d'un éclair rouge ou bleuâtre , qui sort de la fumée sans être suivi par le bruit du tonnerre. Il est possible que cela

mer de l'esprit-de-vin ; & au moyen d'une phiole , il a donné plusieurs commotions à toute la compagnie. On a lu dernièrement , devant la société royale , une description détaillée de ces expériences. Elles ont été faites dans le tems d'une très-forte gelée & sur des cheveux très-épais , où l'on n'avoit mis ni poudre ni pommade , depuis plusieurs mois. Les mémoires qui contiennent ces expériences , sont publiés dans le soixante-troisième volume des Transactions philosophiques de la société royale de Londres.

proviennent de ce que la fumée est alors si excessivement électrique, que, comme un globe ou un cylindre échauffé par le frottement, elle jette dans l'air des bluettes spontanées, sans être attirées ou touchées par quelque conducteur. Elles ressemblent parfaitement à cette espèce d'éclair. Cependant, si un nuage non électrique passoit dans le même tems près de la bouche, on entendroit probablement un très-grand bruit de tonnerre; ce qui arrive souvent, si, lors d'une éruption, l'air est rempli de nuages humides. Mais quand ce bruit n'a pas lieu, il est probable que l'équilibre se rétablit par degrés & sans aucun fracas, au moyen des laves qui, servant de conducteurs, dirigent peu à peu le surplus de la matière électrique vers la terre & la mer, tout autour de la montagne.

La vapeur des volcans est si prodigieusement électrique, qu'on a souvent remarqué dans quelques éruptions de l'Etna & du Vésuve, que toute la trainée de fumée qui s'étend quelquefois au-delà de cent milles, produisoit les plus terribles effets; qu'elle faisoit périr les bergers & les troupeaux sur les montagnes, brûloit & fracassoit les arbres, & mettoit le feu aux maisons par-tout où elle en rencontroit sur un terrain élevé. Il est vraisemblable qu'un cerf-volant garni d'un conducteur auroit défarmé ce nuage formidable. Ces effets n'arrivent cependant que lorsque l'air est sec & peu agité;

agité; mais quand il est rempli d'exhalaisons humides, les vapeurs se convertissent ordinairement en torrens de pluie qui font tomber la matiere électrique des nuages à terre, & rétablissent l'équilibre.

Comme Recupero est un homme facétieux & aimable, il a eu la bonté de me tenir compagnie pendant mon incommodité; & j'ai recueilli de sa conversation plusieurs remarques dignes de votre attention.

La variété des eaux qu'on trouve aux environs de l'Etna, est une chose bien surprenante. J'ai déjà parlé de la riviere froide, ou de la riviere d'Acis; & le chanoine m'a confirmé ce que j'en ai dit. Il y a au nord de la montagne, un lac d'environ trois milles de circonférence, qui reçoit plusieurs rivieres considérables; & quoiqu'il paroisse n'avoir aucune issue, cependant il ne déborde jamais. Je lui ai représenté qu'il devoit y avoir une communication souterraine entre ce lac & le fleuve froid; mais il m'a répondu qu'il n'y a point de ressemblance dans la qualité de leurs eaux. Je suis persuadé cependant, que dans un cours de tant de milles à travers les cavernes de l'Etna, remplies de sels & de minéraux, il est possible que les eaux du lac deviennent froides & vitrioliques comme celles de la riviere.

Au sommet d'une montagne située à l'occident de l'Etna, on voit un autre lac, dont on n'a jamais pu trouver le fond. On remarque

que sa surface ne s'éleve & ne s'abaisse dans aucun tems, mais qu'elle conserve toujours le même niveau. Cette montagne est toute composée de matiere brûlée; & c'est indubitablement sa bouche qui a été convertie en lac. La riviere qui fournit d'eau les bains de Catane, est d'une nature très-différente; elle ne reste jamais la même, & elle change perpétuellement. La plus grande partie de son courant est resserrée sous terre par des laves; mais quelquefois il se fait jour avec tant de violence, que la ville en a beaucoup souffert; & ce qui est encore plus fâcheux, ces éruptions sont ordinairement suivies de quelque maladie épidémique. Elle a constamment diminué ces deux années dernières, & à présent elle est presque réduite à rien. Les habitans sont dans une crainte continuelle qu'elle n'éclate & qu'elle ne ravage leurs champs: ce qui est souvent arrivé. Il est très-singulier qu'elle s'ouvre ordinairement un passage, après que le tems a été très-sec & très-chaud pendant plusieurs semaines. L'académie de l'Etna n'a jamais pu expliquer ce phénomène. Il me paroît vraisemblable qu'il faut en attribuer la cause à la fonte des neiges de l'Etna; mais je ne prétends pas expliquer en détail comment cela se fait. Les eaux des neiges étant plus que suffisantes pour remplir les cavernes qui les reçoivent ordinairement, le surplus est porté dans cette riviere.

C'est certainement la fonte des neiges qui

produit l'Alcantara. J'ai observé que ses eaux sont exactement de la même couleur blanchâtre que toutes les rivières qui sortent des glaciers des Alpes. Il y a sur l'Etna plusieurs sources intermittentes qui ne coulent que pendant le jour, & s'arrêtent pendant la nuit. Il est aisé de rendre raison de ce fait par la même cause; car les neiges ne se fondent que le jour, & elles sont gelées fortement chaque nuit, même dans la saison la plus chaude. Il y a aussi un grand nombre de sources empoisonnées, dont quelques-unes ont une qualité si venimeuse, qu'on a souvent trouvé morts sur leurs bords, des oiseaux & des quadrupèdes qui avoient bu de leur eau. Mais ce qui est encore plus singulier, Recupero m'a dit qu'il se fit, il y a environ vingt ans, une crevasse dans la montagne, qui exhala pendant long-tems une odeur si forte, que, comme celle du lac Averne, elle suffoquoit les oiseaux qui voloient au-dessus.

On y trouve plusieurs autres cavernes, où l'air est si froid, qu'il est impossible de le supporter quelques instans. Les paysans se servent de ces antres pour en faire des réservoirs de neige; ce sont en effet les meilleures glaciers du monde, & la glace s'y conserve très-bien pendant les étés les plus chauds. Je ne finirois pas, si je voulois décrire toutes les cavernes & les autres phénomènes curieux des environs de l'Etna. Le P. Kircher dit qu'il en

a vu une qui pouvoit contenir trente mille hommes; il ajoute qu'un grand nombre de personnes s'y font perdues, pour être allées trop loin. L'une de ces cavernes porte encore le nom de *Proserpine*, parce que les anciens supposoient que ce fut par cette entrée que Pluton l'entraîna dans ses domaines. A cette occasion, Ovide décrit Cérès cherchant sa fille avec deux arbres à la main, qu'elle avoit arrachés sur la montagne, & qui lui servoient de torches. Il appelle ces arbres *tada*, nom que conserve encore aujourd'hui un arbre que je n'ai jamais vu que sur l'Etna. Il produit une grande quantité d'une espèce de résine; & Cérès a bien pu en cueillir pour en faire des flambeaux. Cette résine, qu'on nomme *catalana*, est regardée comme un remède contre les ulcères.

J'ai déjà parlé de la grande variété de plantes ou d'arbres du mont Etna: j'en ai trouvé une longue liste dans Massa; mais comme je ne connois pas leurs noms siciliens, cette découverte ne peut pas me servir beaucoup. J'ai engagé une personne à me procurer une collection de leurs semences. J'y trouve le cinnamome, la faïsse-pareille, le saïsafras, la rhubarbe, & plusieurs autres que je ne croyois pas naturalisées en Europe. Il y a, ainsi qu'en quelques autres endroits de la Sicile, une grande abondance de palma-christi, cette plante si célèbre depuis peu, & de la semence de laquelle on fait l'huile de castor. Nos botanistes l'ont appelée *resinus*

americanus; supposant que la nature l'a produite dans cette partie du monde. Je me rappelle qu'un médecin de Bath a écrit dernièrement un traité sur cette plante, & les propriétés de l'huile tirée de sa semence, qu'il dit être un remède universel. Vous imaginez bien que nous ne quitterons pas la Sicile sans nous pourvoir d'une certaine quantité de cette précieuse semence.

Je vois que l'Etna est aussi fameux chez les anciens que chez les modernes, par la variété de ses plantes odiférantes. Plutarque dit que leur exhalaison étoit si forte, qu'il étoit impossible de chasser en plusieurs endroits de la montagne. Je citerai le passage tel qu'il est dans une vieille traduction que j'ai empruntée.

Circum Ætnam in Sicilia, neminem ferunt cum canibus venatum iri; quia enim multos perpetuo illic ut in viridario prato, collesque floresque mittunt, fragrantia quæ eam oram occupat, obfuscare ferarum anhelationes, &c.

Aristote a aussi un passage sur le même sujet; mais celui de Plutarque doit vous suffire.

La région des bois étoit autrefois remplie de différentes bêtes sauvages; mais leur nombre est actuellement fort diminué, malgré l'avantage que leur donnoit sur les chasseurs & les chiens le lieu de leur retraite. Il y a encore des sangliers, des chevreuils, & une espèce de chevre sauvage; mais on croit que la race des cerfs, qui étoit si célèbre, est éteinte, ainsi

que celle des ours. Plusieurs endroits de cette montagne ont conservé le nom de ces animaux.

Les chevaux & les bêtes à cornes de l'Etna passent pour les meilleurs de la Sicile. Le bétail y est très-gros, & il a des cornes d'une longueur si prodigieuse, qu'on en garde dans quelques cabinets comme des curiosités. Je crois que les chevaux y ont dégénéré.

On dit qu'il y a un grand nombre de porcs-épics & de tortues de terre dans quelques endroits de l'Etna: mais nous n'avons pas eu le bonheur d'en rencontrer. Nous n'avons vu ni aigles ni vautours, quoiqu'on assure également qu'il y en a sur cette montagne.

J'ai emprunté du signor Recupero la plupart des anciens auteurs Siciliens; & les descriptions qu'ils ont données de l'Etna, sont très-diverses. Quelques-uns disent que le creux de la bouche a sept ou huit milles de circonférence; d'autres lui en donnent cinq, & d'autres enfin ne lui en supposent que trois. Probablement ils ont tous raison; car je vois, d'après leurs descriptions, qu'ordinairement une fois dans l'espace d'environ cent ans, toute la bouche tombe dans les entrailles de la montagne; que par la suite du tems, on voit sortir du gouffre une nouvelle bouche, qui, s'augmentant continuellement par la matière que vomit le volcan, s'éleve par degrés à son ancienne hauteur, jusqu'à ce que, devenant trop pesant pour les fondemens caverneux qui le

soutiennent, il s'écroule de nouveau, & retombe tout d'un coup dans la montagne. Je lis dans Borelli, que cela est arrivé il y a environ cent ans, en 1669. Il dit : *Universum cacumen, quod ad instar speculæ, seu turris, ad ingentem altitudinem elevatur, quod una cum vasta planitie arenosa, depressa atque absorpta est in profundam voraginem, &c.*

On vit le même phénomène en 1536, ainsi que le rapportent Fazello & Philoteo, & en 1444, 1329 & 1157. J'ai parcouru la description de tous ces écroulemens : probablement entre les deux derniers, il y en a un dont on ne parle pas, puisque les intervalles entre tous les autres sont à peu près égaux.

Quelques-uns de ces auteurs en font une peinture effrayante. Folcando, un de leurs historiens, dit qu'il ébranla toute l'isle, & qu'il se fit entendre sur toutes les côtes. Leur célèbre poëte Errico ajoute à cette occasion :

S'ode il suo gran mugito

Per mille piage e lidi.

Il est très-probable que ce singulier événement arrivera bientôt, puisqu'il n'est dit nulle part que la circonférence de la bouche ait été réduite à moins de trois milles. Recupero m'apprend qu'elle n'en a plus aujourd'hui que trois & demi : d'ailleurs, depuis son dernier écroulement, il y a cent ans; ce qui est le période ordinaire.

On raconte plusieurs histoires d'hommes qui ont péri par leur témérité, pour avoir voulu examiner de trop près les éruptions de cette montagne; mais on en fabrique un bien plus grand nombre d'autres de ceux qui ont été miraculeusement sauvés par la puissance de quelque saint, ou de la Vierge, qu'on suppose être dans une perpétuelle guerre avec les diables du mont Etna. Cette partie de l'isle où il est situé, a toujours été appelée *Val-Demoni*, à cause des apparitions fréquentes des démons. Ce canton fait un tiers de l'isle; deux autres sont nommés le *Val-di-Noto* & le *Val-di-Mazgara*.

Je retrouve une anecdote qui est encore célèbre à Catane, quoiqu'elle soit très-ancienne. Sénèque, Aristote, Strabon & d'autres auteurs de l'antiquité, en font mention. Lorsque dans une des éruptions qui détruisirent Catane, le feu inondoit la ville & que chacun emportoit ses effets les plus précieux, deux freres opulens, *Anfinomus* & *Anapias*, négligerent toutes leurs richesses, & se sauverent de l'embrasement, en portant leurs parens âgés sur leurs épaules. Les écrivains que je viens de citer, ajoutent que le feu respectant cette piété filiale, les épargna; tandis que plusieurs autres qui avoient pris la même route qu'eux, furent consumés.

On a beaucoup vanté cette histoire; ce qui prouve que les actions de cette espece n'étoient pas communes alors. Quelque méchant qu'on suppose le genre humain de nos jours, pensez-

vous que le grand nombre des enfans n'en auroit pas fait autant ? Je suis sûr que , si le fait arrivoit encore , on ne donneroit pas de si grands éloges à une action louable , mais très-naturelle. Je crois que nous sommes portés à exalter l'humanité & la vertu des hommes de ces premiers tems , parce que ces vertus n'étoient pas aussi communes qu'elles le sont aujourd'hui. Le pieux Enée lui-même , le plus humain de tous ces héros , n'étoit réellement qu'un sauvage , malgré tout ce que dit Virgile pour nous persuader le contraire ; car on voit qu'il immole des ennemis foibles & captifs , lors même que le poëte vante sa piété & sa justice.

Ces deux freres se sont rendu si fameux par cet exploit , que Syracuse & Catane se disputent l'honneur de leur avoir donné naissance. L'une & l'autre de ces villes ont dédié des temples à la piété filiale , en mémoire de cet événement.

L'histoire des destructions plus récentes de Catane , n'offre point de pareils exemples. On voit les habitans déplorer la perte de leurs prêtres & de leurs religieux , & prêts à injurier leurs saints qui ont laissé triompher les diables. Quelques-uns de ces auteurs m'ont fort amusé. Salvaggio , un de leurs poëtes , parlant du terrible tremblement de terre de 1169 , qui détruisit Catane & ensevelit sous les ruines de cette ville un grand nombre d'hommes , le décrit de la maniere suivante. Ce morceau pourra

vous donner une idée de la poésie de ce tems.

*Cattaneam doleo, dolor est miserabile dictu :
 Clara potens antiqua fuit, plebe, milite, clero,
 Divitiis, auro, specie, virtute, triumphis.
 Heu terræ motu ruit illa potentia rerum ;
 Morte ruit juvenis, moritur vir, sponsa, maritus.
 Unde superbit homo ? Deus una diruit hora
 Turrés, ornatus, vestes, cunctosque paratus.
 In tanto gemitu periit pars maxima gentis,
 Proh dolor ! & monachi quadraginta quatuor &
 plus,
 Et periit pastor patriæ, pater ipse Johannes,
 Pontificalis honor, lux regni, sic periere.*

Mais Gustana-Villa, un de leurs historiens, en parle très-différemment. Le passage étant aussi fort curieux, je vais le transcrire pour votre amusement.

In omnem terram & in fines orbis terræ jam exiit plaga illa, qua nuper in Sicilia percussi sunt Catanenses, in vigilia B. Agathæ ; enim episcopus ille damnatissimus, qui, sicut scitis, sibi sumpsit honorem, non vocatus a Domino tanquam Aaron, & qui ad sedem illam, non electione canonica, sed giesitica venalitate intravit ; cum, inquam, abominationis offerret incensum, intonuit de cælo Dominus, & ecce terræ motus factus est magnus, Angelus enim Domini percutiens episcopum in furore Domini, cum populo & universa civitate subvertit.

Il ajoute que , si l'on n'avoit pas exposé le voile de sainte Agathe , l'ange destructeur étoit si furieux , qu'il auroit exterminé tous les habitans jusqu'au dernier.

La cathédrale de cette ville possède un tableau curieux de la grande éruption de 1669. L'exécution n'a rien de remarquable ; mais il donne une idée effrayante de ce phénomène comme il est décrit par Borelli , qui étoit sur les lieux. Le 11 mars , dit-il , après de violens tremblemens de terre & d'épouvantables mugissemens souterrains , il se fit dans la montagne , un peu avant que la lave éclatât , une crevasse de douze milles de long. Lorsqu'on laissoit tomber des pierres en quelques endroits de cette fissure , on ne pouvoit les entendre frapper le fond. Il dit que le volcan jeta à la distance d'un mille , des rochers de soixante palmes , & que les géants qu'on suppose être enterrés sous l'Etna , sembloient avoir renouvelé leur guerre contre le ciel. Des pierres d'une moindre grosseur furent lancées à plus de trois milles ; le tonnerre & les éclairs , au milieu d'une épaisse fumée , n'étoient guere moins terribles que le bruit de la montagne. Il ajoute qu'après que toute l'isle eut éprouvé des secousses , des ébranlemens très-violens , lorsque la lave perça , elle jaillit dans l'air à soixante palmes d'élévation. En un mot , il décrit dans des termes remplis d'horreur , cette éruption , ainsi que la terreur & la consternation universelle qu'elle répandit

par-tout. Le soleil ne parut point pendant plusieurs semaines, & le jour sembloit avoir été changé en ténèbres. Lorsque la lave eut pris son écoulement, ce qui n'arriva que quatre mois après qu'on eut commencé à sentir des agitations, tous ces symptomes effroyables diminuerent, & bientôt la montagne fut parfaitement en repos.

Ce déluge de feu, après avoir détruit le plus beau pays de la Sicile, entraîna les églises, les villages & les couvens; il se précipita enfin sur les hautes murailles de Catane, & couvrit cinq de ses bastions & les courtines adjacentes. Il se répandit de là dans la ville, détruisit & entassa pêle-mêle sous des ruines, tout ce qui se rencontra sur son passage.

Quelques restes précieux d'antiquité, dont on ne connoît plus aujourd'hui ni la situation ni même le nom, attirent sur-tout ses regrets. Il fait mention d'un amphithéâtre nommé le *Colisée*, du grand cirque, d'une *Naumachie*, & de plusieurs temples.

Le lord Winchelsea, qui revenoit alors de son ambassade de Constantinople, & qui s'arrêta à Catane, à dessein d'observer un phénomène si remarquable, en écrivit la relation, qu'il envoya à Charles II; mais il n'apporta pas à cet examen toute l'exacritude que nous aurions désirée. Il satisfit sa curiosité en un jour, & il paroît s'être contenté de jeter de fort loin un coup-d'œil sur la lave, sans aller jusqu'à sa

source, ou sans se transporter sur la montagne, quoiqu'alors toutes les circonstances les plus formidables de l'éruption fussent déjà passées.

Je ne devrois pas finir cette description de l'Etna, sans vous dire quelque chose des diverses fables & allégories auxquelles il a donné lieu; mais cette matière me conduiroit trop loin, & donneroit à ces lettres l'air d'une dissertation plutôt que d'un journal. Vous vous les rappellerez aisément; les poètes de tous les siècles & de tous les pays les ont souvent employées, & les philosophes aussi bien que les naturalistes ont trouvé dans les propriétés de cette montagne, comme les poètes, un vaste champ de spéculation. Plusieurs anciens auteurs appliquent à l'Etna ce qu'on a dit de la Grece :

Nullum est sine nomine saxum.

Je crains que ce vers, véritable peut-être autrefois, ne le soit plus aujourd'hui; car nous avons trouvé plusieurs grandes montagnes qui n'ont pas de nom; & il ne paroît pas que le nombre des philosophes ait augmenté en Sicile dans ces derniers siècles. L'ambition de ces insulaires a changé d'objet; & s'ils peuvent se procurer un saint pour contenir dans l'ordre les diables de l'Etna, ils s'embarrassent très-peu de la cause de ses opérations; & ils n'estiment pas tant leur isle pour avoir donné naissance à Archimede ou à Empedocles, que

pour avoir produit sainte Agathe ou sainte Rosalie.

Les anciens, ainsi que les modernes, paroissent avoir toujours regardé l'Etna comme une des plus hautes montagnes de la terre. On trouve dans leurs auteurs plusieurs passages qui prouvent cette vérité : mais rien peut-être ne la démontre mieux que la croyance où l'on étoit que Deucalion & Pyrrha se refugierent sur son sommet, en se sauvant du déluge universel (*).

Je terminerai enfin cette longue description de l'Etna, par celle qu'en a faite Virgile au sixieme livre de l'Enéide, & qui a été si fort admirée. Vous pouvez la comparer avec celle du fameux poëte Raitana, que les Siciliens estiment autant que lui.

*Nel mezzo verso athere avvicina
 Ætna la fronte sua cinta di orrori,
 E con ispavantevole rovina
 Rimbomba, e con horribili fragori.
 Sovente negri nubi al ciel destina
 Fumanti di atro turbine, e di ardori,
 Ergi globbi di fiamma, e su lambisce*

(*) Cataclysmus, quod nos diluvium dicimus, cum factus est, omne genus humanum interiit, præter Deucalionem & Pyrrham, qui in montem Ætneam, qui altissimus in Sicilia esse dicitur, fugerunt.

Higinus.

*Le stelle o mai con infuocate striscie ;
 Scogli , e divelte viscere di monte
 Erruttando tal volta avido estolle ;
 E con gemiti vomita , e con onte
 Liquifatti macigni e in fondo bolle.*

Vous n'hésitez pas à donner la préférence au poète latin, d'où Raitana a évidemment tiré le sens de ses vers :

*. . . . Horrificis juxta tonat Ætna ruinis ,
 Interdumque atram prorumpit ad athera nubem
 Turbine fumantem piceo & candente favilla ,
 Attollitque globos flammarum & sidera lambit ;
 Interdum scopulos , avulsaque viscera montis
 Erigit crucians , liquefactaque saxa sub auras
 Cum gemitu glomerat , fundoque exæstuat imo.*

Mais ces deux écrivains sont fort inférieurs à sir Richard Blackmore, notre compatriote, dont l'imagination merveilleuse explique d'une manière aisée & simple tous les phénomènes de l'Étna, en disant que la montagne a un accès de colique. Cette idée avoit échappé à tous les poètes & philosophes de l'antiquité, & sembloit avoir été réservée au génie profond de ce grand maître d'extravagances. J'ai oublié le passage; vous le trouverez, je crois, dans *le Prince Arthur*.

Le poète philosophe, Lucrece, a fait mention des éruptions de l'Étna; mais Pindare est

le plus ancien des poètes connus, qui en aient parlé. Sa description est la plus vraie de toutes, & elle donne une idée plus claire de la montagne & de ses éruptions, que celle du poète latin ou du Sicilien, quoiqu'elle ne soit pas aussi travaillée & aussi chargée de cette multitude de circonstances qu'ils ont trouvé moyen d'y introduire. La plus grande faute qu'on y remarque, c'est que Pindare, admettant toujours la supposition absurde & ridicule des anciens, que Jupiter a enterré les géants sous le mont Etna, représente les efforts qu'ils font pour en sortir, comme la cause de ses éruptions; mais il n'appuie que légèrement sur cette idée.

“ La Cilicie l'a nourri dans un antre fameux:
 „ aujourd'hui le rivage de Cumès (bornes des
 „ mers) & la Sicile oppressent sa poitrine hé-
 „ rissée; l'Etna l'écrase, le blanc Etna, colonne
 „ du ciel, éternel nourricier des neiges & des
 „ frimats, dont l'abyme vomit des sources fa-
 „ crées d'un feu inaccessible. Ces fleuves brû-
 „ lans ne semblent, dans l'éclat du jour, que
 „ des torrens de fumée, rougis par la flamme;
 „ dans l'obscurité, c'est la flamme elle-même
 „ roulant des rochers qu'elle fait tomber avec
 „ fracas sur la profonde étendue des mers.
 „ Typhée, ce reptile énorme, vomit ses sour-
 „ ces embrasées. *Trad. de M. de Chabanon.*

Il est démontré, par ce passage de Pindare, que l'Etna étoit, dans les premiers siècles, aussi élevé qu'il l'est aujourd'hui; ce qui doit
 terminer

terminer toute dispute sur cette matière. On dit que la hauteur des volcans augmente toujours jusqu'à ce qu'ils soient éteints ; on suppose qu'ils s'éroulent alors, & qu'ils tombent dans les cavernes qui sont au-dessous d'eux, ainsi que l'Astruni & la Solfaterra à Naples. On voit que l'Etna étoit anciennement, comme aujourd'hui, couvert de neiges éternelles, & qu'on le regardoit, ainsi que l'Atlas, comme un des plus grands appuis du ciel. Ce qui me plaît le plus dans cette description, c'est qu'elle prouve incontestablement que lors de ces éruptions les plus anciennes, les laves de l'Etna étoient portées fort avant dans la mer. La fin est aussi juste & peut-être aussi sublime que ces mots de Virgile :

avulsaque viscera montis

Erigit eructans

ce qui approche un peu, il faut en convenir, de l'accès de colique de Blackmore.

Thucydide parle de trois éruptions de cette montagne ; mais il n'est pas aussi détaillé que je le désirerois. Il ne rapporte point la date de la première ; il dit cependant qu'elle arriva peu de tems après l'arrivée des Grecs en Sicile. La seconde eut lieu vers le tems de la soixante-dix-septième olympiade, & la dernière environ la quatre-vingt-huitième : ce qui étoit à peu près le siècle où écrivoit Pindare. Il est donc hors de doute que la description de ce

poète fut composée sur ce qu'il avoit entendu dire de quelques-unes de ces éruptions, qui probablement étoient alors le sujet de conversation en Grece.

Il est tems de prendre congé de l'Etna; je crains que, pendant le reste de notre voyage, nous ne trouvions rien qui soit digne de le remplacer dans mes lettres. Nous ferons voile demain matin de Catane; nous comptons arriver le même jour à Syracuse, qui n'est éloigné d'ici que d'environ cinquante milles. Je vous écrirai lorsque je ferai au milieu des ruines de cette ville célèbre.





L E T T R E X I I.

Route de Catane à Syracuse. Côte formée par la lave de l'Etna. Homere ne parle pas de cette montagne, au pied de laquelle Virgile fait débarquer son héros. La montagne vue de la mer. Circonférence de l'Etna. Riviere de Simete. Ambre trouvé près de son embouchure. Lacs de Beviere & de Patana. Champs de Léonti. Augusta. Syracuse. Restes d'antiquité. Latomie. Oreille de Denis. Amphithéâtre. Catacombes. Temples. Ortigie. Fortification. Fontaine d'Aréthuse, & fictions sur cette fontaine. Alphée. Ports de Syracuse. Archimede, & ses miroirs ardents. Magnificence de l'ancienne Syracuse. Pauvreté de la moderne.

A Syracuse, le premier juin 1770.

LE 31 mai, nous nous embarquâmes sur une felouque, & nous fîmes voile pour Syracuse. Le vent étoit favorable, & pendant quelque tems notre bâtiment vogua fort vite. La vue de l'Etna pendant le chemin est très-belle; la côte noire & escarpée qui occupe un espace de près de trente milles, & qui a été formée par cet immense volcan, donne une idée de

ses épouvantables éruptions. Il n'y a aucune partie de cette côte qui soit plus près de trente milles de son sommet ; & malgré cette distance, dans presque toutes les éruptions, la lave a atteint la mer & repoussé ses eaux fort loin, en laissant des rochers élevés & des promontoires, qui bravent pour jamais la fureur des flots, & leur présentent des limites qu'ils ne peuvent franchir. Le choc de ces élémens contraires doit former un spectacle effrayant.

On peut concevoir le grand nombre de changemens qu'a subis cette côte dans l'espace de quelques milliers d'années, puisque chaque éruption considérable doit y avoir produit quelque altération. Virgile est très-exact & très-détaillé dans sa géographie de la Sicile. Cette montagne est la seule partie de l'isle qui paroisse avoir éprouvé une révolution totale depuis le siècle où il vivoit. Il dit qu'il y avoit au pied de l'Etna un port très-vasse, où les vaisseaux étoient à l'abri de tous les vents :

Portus ab accessu ventorum immotus & ingens.

Il n'en reste pas aujourd'hui le moindre vestige. C'est probablement le même qui étoit appelé par les Siciliens *port d'Ulysse*, & que leurs écrivains citent souvent. On montre encore l'endroit où il étoit, à trois ou quatre milles dans l'intérieur du pays, parmi les laves de l'Etna. Je ne vois pas pourquoi on lui a donné le nom de *port d'Ulysse* ; car sûrement Homère

ne conduit pas son héros aux environs de l'Etna. Il me paroît évident que le volcan ne brûloit pas au siècle d'Homere, ni même long-tems auparavant; autrement il seroit impossible qu'il eût tant parlé de la Sicile, sans faire mention d'un objet si remarquable, & que l'imagination hardie & sublime de ce poëte auroit saisi avec empressement. Il est prouvé par l'Odyssée, qu'Ulyssé débarqua à l'extrémité occidentale de la Sicile, vis-à-vis de l'isle Lachæa, aujourd'hui Favignara, à deux cents milles de ce port.

Virgile a beaucoup mieux fait d'imaginer que son héros aborda au pied de l'Etna; ce qui nous a procuré quelques-unes des plus belles descriptions qu'on trouve dans l'Enéide. Il est cependant un peu singulier qu'Enée y rencontre un des compagnons d'Ulyssé, qui avoit échappé à la rage de Polyphème, & vécu plusieurs mois dans les bois & les cavernes de cette montagne. Le poëte auroit dû sentir cette faute, puisqu'il savoit très-bien qu'Homere fait débarquer Ulyssé & place l'ancre de Polyphème à l'autre extrémité de l'isle; mais il n'a pu se résoudre à ne pas parler de l'Etna. Convaincu qu'un héros épique ne peut pas débarquer dans un endroit qui lui convienne mieux, & que c'étoit l'habitation la plus propre pour des Cyclopes, il suppose, par une licence poétique, qu'Homere avoit eu la même idée. Il est vrai que le plaisir que procure ce passage

à l'imagination du lecteur , est bien capable d'excuser l'erreur géographique qu'il renferme. Mais, pour revenir à notre voyage, on voit beaucoup mieux l'Etna depuis la mer, que lorsqu'on l'examine de tout autre endroit de l'isle. L'œil embrasse une plus grande portion de sa circonférence : vous observez plus distinctement comment il s'éleve également de tous côtés , au-dessus de son immense base couverte des belles collines dont j'ai déjà parlé ; & vous pouvez suivre tous les progrès de la végétation depuis les lieux où elle est la plus abondante, jusqu'à ceux où elle est entièrement arrêtée par une chaleur ou un froid extrême. La couleur & les productions diverses de la montagne en distinguent les différentes régions ; & l'œil enchanté y apperçoit en même tems tous les climats, toutes les saisons.

La premiere région présente tous les objets qui caractérisent l'été & l'automne ; la seconde, le plus délicieux printems ; la troisieme, un hiver continuel & rigoureux ; & pour achever le contraste, la quatrieme offre le spectacle d'un feu qui ne s'éteint jamais.

Recupero m'a dit qu'il avoit pris beaucoup de peine pour mesurer exactement la circonférence de la grande base de l'Etna. On ne l'évaluoit ordinairement qu'à cent milles, ou un peu plus, quoique les rayons de ce cercle eussent toujours passé pour en avoir trente. Cette absurdité l'a engagé à faire des calculs

mieux raisonnés. En additionnant les distances supposées d'un endroit à l'autre dans tout son contour, la somme totale a été de cent quatre-vingt-trois milles. Ce cercle immense s'augmente encore à chaque grande éruption. Il est composé de lave & de matière brûlée; & j'ai remarqué qu'auprès des bords il y a eu quelques petites éruptions qui se font ouvert un passage à travers quelques-unes des laves les plus épaisses. Ces petites éruptions, à une si grande distance du foyer de la montagne, sont probablement occasionnées par la chaleur excessive de la lave, qui se conserve plusieurs années, comme je l'ai dit plus haut. L'air qui se trouve dans les cavernes, raréfié par cette chaleur, rompt sa prison. Alors la lave tombe dans le gouffre; & allumant le soufre & le nitre dont il est rempli, on voit en petit les phénomènes qui accompagnent une grande éruption.

Il y a une large greve sablonneuse, qui s'étend fort loin au sud de Catane, depuis l'embouchure du Simete. Elle se prolongeait certainement jusqu'au pied du mont Taormina, où il y a encore quelques restes de son extrémité orientale; mais elle a été interrompue & coupée, il y a plusieurs milliers d'années, par la lave de l'Etna. Cette côte basse de sable est à présent convertie en un rivage élevé, escarpé, noir & ferrugineux, où l'on a creusé en plusieurs endroits des puits profonds; on

a trouvé des couches de coquillages & de sable de mer , après avoir percé au travers de la lave.

La route de Catane à Syracuse ne présente rien de bien intéressant. La fin du troisieme livre de l'Enéide en donne une description beaucoup meilleure que celle que je pourrois vous en faire. La côte est basse ; & excepté l'Etna, il n'y a aucun point de vue qui soit remarquable.

Nous avons dépassé l'embouchure de plusieurs rivieres : la Giaretta , ou la riviere de Saint-Paul , autrefois le Simete , célébré sous ce nom par les poètes , est la premiere & la plus considérable. On suppose que la nymphe Thalie , après ses amours avec Jupiter , fut métamorphosée en ce fleuve , qui , pour éviter la rage de Junon , se glissa sous l'Etna , & y continua sa marche souterraine jusqu'à la mer. Cette riviere étoit navigable au tems des Romains ; & Massa dit qu'il n'y en avoit point d'autre dans l'isle , qui eût le même avantage. Elle prend sa source sur la côte septentrionale de l'Etna ; & environnant le bord occidental de la montagne , elle tombe dans la mer près des ruines de l'ancien Morgantio. Ses eaux ne coulent plus sous terre , comme autrefois ; mais elle est fameuse aujourd'hui par une propriété qu'elle ne paroît pas avoir eue dans l'antiquité , puisqu'aucun des anciens n'en fait mention, Elle dépose près de son embouchure

une grande quantité d'un très-bel ambre : les payfans du voisinage le recueillent soigneusement, & le portent à Catane, où l'on en fait des croix de chapelet, des saints, &c. qui se vendent fort cher aux Italiens. Nous achetâmes plusieurs de ces respectables figures, & nous les trouvâmes extrêmement électriques ; elles attirent les plumes, la paille, & d'autres corps légers, avec beaucoup de force. Quelques morceaux de cet ambre sont remplis de mouches & d'autres insectes qui s'y sont conservés d'une manière curieuse ; & nous nous sommes beaucoup amusés de la simplicité d'un des ouvriers, qui avoit laissé, exactement sur la tête d'un saint, une grande mouche, dont les ailes étoient étendues, pour représenter, nous dit-il, *il Spirito-Santo* qui descendoit sur lui. Je me suis procuré quelques morceaux curieux de cet ambre, qui est beaucoup plus électrique & qui exhale une odeur plus forte que celui qui vient de la Baltique. La génération de cette substance a été long-tems un point de controverse parmi les naturalistes ; & je ne crois pas qu'il soit décidé si c'est une production de la terre ou de la mer. Elle est cependant ordinairement regardée comme une espèce de bitume qui sort de la terre dans un état de liquidité, & arrête les mouches & les autres insectes qui touchent sa surface : ces petits animaux s'y enfoncent davantage par les efforts qu'ils font pour s'en débarrasser ; &

l'ambre se durcissant autour d'eux, ils s'y conservent à jamais très-parfaitement. On en trouve toujours de gros morceaux à l'embouchure du Simete, qui, à ce qu'on croit, y sont charriés par cette riviere. Il est singulier qu'on n'en voie jamais sur ses bords en remontant vers sa source, mais seulement sur la côte de la mer. Les habitans du pays fabriquent une forte d'ambre artificiel avec du copal (*); mais il est très-différent du naturel.

Le Beviere & le Pantana, deux des plus grands lacs de Sicile, ne sont pas loin de l'embouchure de cette riviere. Les anciens, qui supposoient qu'Hercule avoit creusé le premier, le regardoient comme sacré. Ils sont remplis de beaucoup de différens poissons: le molletti, entr'autres, est très-estimé. On le sale & on le prépare à Léontini, qui est dans le voisinage; ce qui y fait une branche très-considérable de commerce. Cette ville est une des plus anciennes de l'isle, & l'on croit qu'elle fut jadis habitée par les Lesstrigons.

Les campagnes de Léontini étoient très-célebres autrefois par leur fertilité. Diodore & Pline assurent qu'elles produisoient au centuple de la semence, & que le bled y croissoit sans culture; mais on ne vit ce phénomène que

(*) Gomme d'une odeur agréable, qu'on tire de plusieurs arbres de la Nouvelle-Espagne.

pendant le regne de Cérès, & il n'en est plus aujourd'hui de même.

Après quelques heures de navigation, nous aperçûmes la ville d'Augusta, agréablement située sur une petite isle qui étoit autrefois une péninsule : c'est pourquoi les Grecs l'appelloient *Chersonèse*. La ville & les fortifications paroissent considérables ; l'on dit qu'elle contient neuf mille habitans. Les ruines du petit Hybla, si fameux par son miel, sont à quelques milles de cette place.

Quelques heures avant d'arriver à Syracuse, il survint un calme, & nous aperçûmes une belle tortue endormie sur la surface des eaux. Notre pilote d'un signe de main impose silence ; nous avançons doucement, sans le moindre bruit. Tout se fait avec ordre & sans proférer une parole. Deux hommes s'avancent à la proue pour la saisir. Notre attention redouble ; l'espoir & l'incertitude nous agitent, nous ôtent même la respiration, tant nous étions intéressés au succès. La tortue reste immobile, & nos deux hommes étendent déjà leurs bras hors du bâtiment. Jamais alderman (*) ne dévora des yeux une tortue appétissante, ni avec plus de plaisir anticipé, ni avec plus de certitude de s'en rassasier. Le choix des fauces pour l'apprêter exerçoit déjà notre es-

(*) Aldermans, échevins de Londres, les plus grands mangeurs du monde.

prit, quand (hélas, que la fortune est inconstante, & que ses faveurs sont passagères!) la tortue par malice se plonge dans la mer, nous échappe, & dispaçoit pour jamais. Honteux, pleins de regrets, nous nous regardons en silence. Enfin Fullarton m'adresse la parole avec une malice diabolique: Eh bien, mon ami, quel morceau voulez-vous que je vous serve? Nos deux compagnons, haussant les épaules, nous crièrent, *pazzienza, signori*. Mais Glover enrageant, leur replique, *pazzienza!* un quintal de votre *pazzienza* vaut-il une once de tortue?

Nous aperçûmes bientôt les restes de la grande Syracuse. La gloire & la magnificence de ses anciens habitans, & les exploits fameux qui les rendirent recommandables dans les arts & dans la guerre, se présentèrent à notre esprit, & nous firent même oublier notre tortue. Mais hélas, combien cette grandeur est tombée! Cette superbe cité, l'émule de Rome, est à présent réduite à un tas de décombres; car ce qui en reste, ne mérite pas le nom de *ville*. Nous ne vîmes pas une seule créature humaine, en voguant autour de la plus grande partie de ces murailles qui étoient jadis la terreur des armées romaines, d'où Archimede foudroyoit leurs flottes, & enlevait avec ses machines leurs vaisseaux de dessus la surface de la mer, & les brisoit contre les rochers. Nous reconûmes que l'intérieur de la ville ne repondoit que trop à ses dehors: on n'y trouve pas une

hôtellerie; & après avoir visité tous les monastères & toutes les confréries religieuses pour demander des lits, on nous en offrit à la fin, qui étoient si mauvais & si sales, que nous aimâmes mieux dormir sur la paille. Nous ne pûmes pas même y être proprement: nous fûmes tourmentés par des insectes de toute espèce.

Nous avions des lettres pour le comte de Gaetano, qui nous demanda excuse de ne pouvoir nous loger; il nous fit d'ailleurs beaucoup de politesse. Nous nous servîmes de sa voiture: il nous expliqua les ruines de la ville; il nous montra tout ce qui étoit digne d'attention, & il nous donna des lettres de recommandation pour Malthe. C'est un homme de bon sens, qui a écrit plusieurs traités sur les antiquités de la Sicile.

Des quatre quartiers qui composoient l'ancienne Syracuse, il ne subsiste plus que le plus petit, appelé *Ortigie*, qui est situé dans l'isle de ce nom. Elle a deux milles de tour, & l'on suppose qu'elle contient à peu près quatorze mille habitans. On compte que les ruines des trois autres, Tycha, Acradine & la Ville-neuve, occupoient vingt-deux milles de circonférence; mais presque tout cet espace est à présent converti en vignobles, en vergers & en champs: les murs, dans ces campagnes, sont bâtis de pièces de marbre, couvertes de gravures & d'inscriptions, qui sont pour la plupart effacées & rongées. Les principaux restes de l'an-

tiquité font un théâtre, un amphithéâtre, plusieurs sépulcres, la Latomie, les catacombes, & la célèbre Oreille de Denys, qu'il a été impossible de détruire. La Latomie forme un grand jardin souterrain; c'est un des sites les plus beaux & les plus pittoresques que j'aie jamais vus. La plus grande partie est à environ cent pieds au-dessous du niveau de la terre, & d'une étendue incroyable. Le tout est taillé dans un rocher aussi dur que du marbre, & qui est une pétrification de coquillages, de gravier, & d'autres corps marins, mêlés ensemble. Le fond de cette immense carrière, d'où l'on avoit tiré probablement les pierres de la plus grande partie des édifices de Syracuse, est à présent couvert d'une terre extrêmement fertile, & il est rempli d'une variété infinie des plus beaux arbrisseaux & d'arbres fruitiers, qui sont à l'abri de tout vent, & qui portent des fruits en abondance. Les oranges, les citrons, les bergamotes, les pommes de grenade, les figes, &c. sont toutes d'une grosseur remarquable & d'une excellente qualité. Quelques-uns des arbres, mais en particulier les oliviers, croissent sur un rocher où il n'y a absolument point de terreau; ce qui présente un aspect extraordinaire.

Ce jardin curieux est très-pittoresque. Au milieu de tous ces objets, nous fûmes frappés de voir sous une des cavernes une figure ambulante qui inspiroit encore plus de respect

pour ce lieu solitaire. C'étoit un vieillard, ayant une longue barbe blanche qui descendoit jusqu'à sa ceinture : son visage ridé & les restes de ses cheveux gris sembloient annoncer un homme des siècles passés. Ses mains, que la paralysie faisoit trembler, tenoient une espee de bâton de pèlerin, & il avoit autour du col un chapelet de gros grains, avec un crucifix à l'extrémité. Sans ces marques, je lui aurois peut-être demandé si dans sa jeunesse il avoit connu Théocrite & Arhimede, & s'il se souvenoit du regne de Denys le tyran. Il prévint toutes nos questions, & nous dit qu'il étoit l'hermite de ce lieu, qu'il appartenoit à un couvent de capucins, situé au-dessus du rocher, qu'il avoit dit adieu au monde, & qu'il étoit résolu de passer le reste de sa vie, dans cette solitude souterraine, à prier Dieu pour les misérables mortels.

Il est difficile de ne pas sentir une espee de terreur religieuse, en pensant à ce cénobite & à la caverne qui lui sert de demeure. Nous laissâmes quelque argent sur le rocher. Les capucins ne touchent point ce métal; mais ils mettent leurs consciences délicates en repos, & ne rompent pas leurs vœux, en le ramassant avec une paire de pincettes & en le portant au marché dans leur besace ou en quelque coin de leur robe. J'ai été témoin plus d'une fois de ce fait. Nous fûmes très-charmés de voir la Latomie, & nous en sortimes

à regret. C'est le même édifice si vanté par Cicéron, il y a dix-huit cents ans (*). On croit qu'un peu à l'ouest, étoit la maison de campagne de cet orfèvre qui trompa très-ingénieusement un noble Romain, & dont Cicéron décrit la vente d'une manière si agréable & si animée.

L'Oreille de Denys est un monument qui atteste à la fois la magnificence & la cruauté de ce tyran. C'est une caverne d'une grandeur énorme, creusée dans un roc très-dur, & qui a exactement la forme d'une oreille humaine. Sa hauteur perpendiculaire est d'environ quatre-vingt pieds, & elle n'en a pas moins de deux cents cinquante de longueur. On dit qu'elle étoit construite de façon que tous les sons qui s'y produisoient, étoient rassemblés & réunis, comme dans un foyer, dans un point qui s'appelloit *le tympan*. Le tyran avoit fait faire au bout du tympan un petit trou qui communiquoit à une chambre où il avoit coutume de se cacher. Il appliquoit son oreille à cette ouverture, & l'on croit qu'il entendoit distinctement tout ce qui se disoit dans la caverne. Dès que cet ouvrage fut achevé & qu'on en eut fait l'épreuve, il fit mettre à mort tous les ouvriers qui y avoient travaillé Il y emprisonna

(*) *Opus est ingens, ait, magnificum regum ac tyrannorum, totum ex saxo in mirandam altitudinem depresso, &c.*

ensuite

ensuite toutes les personnes qu'il regardoit comme ses ennemis; & après avoir entendu leur conversation, il les jugeoit, & il les condamnoit, ou les renvoyoit absous.

Comme cette chambre de Denys est très-élevée dans le rocher, & qu'aujourd'hui elle est entièrement inaccessible, nous n'avons pas pu tenter cette curieuse expérience, que nos guides nous ont dit avoir été faite, il y a quelques années, par le capitaine d'un vaisseau anglois.

L'écho y est prodigieux, & beaucoup plus fort que celui de toutes les autres cavernes que je connois. Les trous faits dans le rocher, pour y enchaîner les prisonniers, subsistent encore; on y voit même aujourd'hui du fer & du plomb. Nous y surprîmes un pauvre petit porc-épic, qui y étoit venu boire. Près de cette Oreille, il y a des cavernes fort vastes. Les habitans de ce canton font un grand commerce du nitre qui se trouve en abondance aux parois de ces antres.

L'amphithéâtre a la forme d'une ellipse très-excentrique. Il tombe en ruine; mais le théâtre est si entier, que la plupart des gradins ou des sieges subsistent encore. L'un & l'autre sont dans cette partie de la ville qui est appelée *Neapoli*, ou la *Nouvelle-ville* (*). Ce n'est

(*) *Quarta autem est urbs, dit Cicéron, quæ, quia prostrata edificata est, Neapolis nominatur, quam ad summam, theatrum est maximum, &c.*

cependant qu'un petit théâtre en comparaison de celui de Taormina. Nous cherchâmes parmi les sépulcres, dont plusieurs sont très-élégans, celui d'Archimede; mais nous ne pûmes rien découvrir qui lui ressemblât. On y avoit représenté, suivant son intention, la figure d'une sphere inscrite dans un cylindre; mais ses ingrats compatriotes avoient déjà laissé tomber dans l'oubli ce monument, avant l'époque où Cicéron fut questeur de Sicile. On est frappé de l'empressement avec lequel ce grand homme entreprit de le retrouver, & de la joie qu'il ressentit après l'avoir découvert (*).

Les catacombes ne sont point inférieures à celles de Rome ou de Naples, mais elles sont construites dans le même goût. L'on y voit plusieurs restes de temples. Le duc de Montalbano, qui a écrit sur les antiquités de Syra-

(*) *Ego autem, cum omnia collustrarem oculis, (cſt enim ad portas Agragianas magna frequentia ſepulchrorum) animadverti columellam non multum e dumis eminentem, in qua inerat ſpheræ figura & cylindri; atque ego ſtatim Syracuſanis (erant autem principes mecum) dixi me illud ipſum arbitrari eſſe quod quærerem. Immiſſi cum ſalcibus multi purgarunt & aperuerunt locum; quo cum patefactus eſſet aditus, ad adverſam haſim acceſſimus; apparebat epigramma exeſis poſterioribus partibus verſiculorum dimidiatis fere: ita nobiliſſima Græciæ civitas, quondam vero etiã doctiſſima, ſui civis unius acutiſſimi monumentum ignoraveſſet, niſi ab homine Arpinate didiciſſet, &c.*

cuse, en compte près de vingt; mais il n'y en a pas un aujourd'hui qui soit reconnoissable. Quelques belles colonnes du temple de Jupiter Olympien subsistent encore; & le temple de Minerve, qui est aujourd'hui la cathédrale de la ville, & dédié à la Vierge, est presque entier. On y a fait dernièrement une façade; mais je crains qu'ils n'aient gâté la simplicité de l'antique: elle est remplie de frontons brisés, qui me paroissent d'un mauvais goût.

Ortigie, la seule partie de Syracuse existante à présent, étoit anciennement une isle. Virgile, Cicéron, & la plupart des historiens grecs & latins, le disent souvent. Le détroit qui la séparoit du continent, a été comblé dans les derniers siècles, & probablement par les débris de cette puissante cité. Elle fut pendant très-long-tems une péninsule; mais le roi d'Espagne actuellement régnant, a fait couper à grands frais la langue de terre qui la joignoit à la Sicile, & l'a réduite de nouveau à son état primitif.

Il y a construit une belle forteresse qui paroît presque imprenable. Il y a quatre grosses portes en-dedans l'une de l'autre, avec chacune un glacis, un chemin couvert, une escarpe, une contre-escarpe, & un large & profond fossé rempli des eaux de la mer. Les murailles sont percées d'un nombre infini d'embrasures; mais on n'y voit pas une pièce d'artillerie, ce qui est assez ridicule. Pour achever de vous peindre

cette citadelle , je vous assure qu'il n'y a pas un seul canon , si ce n'est un petit nombre de pieces de six , pour saluer les vaisseaux qui entrent dans le port , ou qui en sortent. Les fossés sont cependant très-utiles ; ils sont continuellement couverts de bateaux de pêcheurs qui y prennent beaucoup de poissons dans les tems les plus orageux. J'ose vous dire que Sa Majesté Catholique ne les a pas fait construire à ce dessein. La noblesse de la ville a aussi des bateaux pour son amusement.

La célèbre fontaine d'Aréthuse ayant toujours été regardée comme une des plus grandes curiosités de la Sicile , vous imaginez bien que nous étions très - impatiens de la voir ; & nous la trouvâmes bientôt , à l'aide de la description qu'en a faite Cicéron (*). Elle est exactement telle qu'il l'a dépeinte , si ce n'est qu'il ne paroît plus y avoir cette grande quantité de poissons qu'elle contenoit autrefois.

Elle étoit dédiée à Diane , qui avoit près de ses bords un magnifique temple où l'on célébroit annuellement de grandes fetes en l'honneur de la déesse. Nous y vîmes un certain nombre de nymphes qui étoient dans la fontaine jusqu'aux genoux , occupées à laver leur linge.

(*) *In hac insula extrema est fons aquæ dulcis , cui nomen Arethusa , & incredibili magnitudine , plenissimus piscium , qui fluctu totus operiretur , nisi mutatione ac mole lapidum à mari disjunctus esset.*

Nous craignîmes le sort d'Actéon & d'Alphée; mais si elles faisoient partie de la fuite de Diane, elles n'étoient plus si réservées qu'autrefois; & si nous avions voulu leur parler, nous n'aurions couru aucun risque d'être métamorphosés en cerfs ou en rivières.

C'est véritablement une fontaine étonnante; elle sort de terre à sa source, aussi grande qu'une rivière. Les fables qu'en ont débité les poètes, sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les rapporter. La plupart des personnes de ce pays croient aujourd'hui, que c'est la même rivière Aréthuse, qui entrant sous terre près d'Olympie en Grece, continue son cours l'espace de cinq ou six cents milles par-dessous l'Océan, & reparoit en cet endroit.

Il est très-surprenant qu'une pareille idée ait pu être adoptée par les anciens. Leurs poètes, leurs naturalistes, & même leurs philosophes, en font mention. Plin en parle plus d'une fois; & il n'y a presque point de poète latin qui ne l'ait dit dans ses vers.

Cette étrange opinion s'est communiquée aux auteurs Siciliens; à peine en trouve-t-on un seul qui s'avise d'en douter. Pomponius-Mela, Pausanias, Massa & Fazello font du même sentiment; & pour le confirmer, ils rapportent la vieille histoire de la coupe d'or gagnée aux jeux olympiques, qui fut jetée dans l'Aréthuse de Grece, & retrouvée bientôt après en Sicile.

Ils ajoutent, qu'après les grands sacrifices

d'Olympie, dont le sang tomboit dans cette riviere, on observoit constamment que les eaux de l'Aréthuse grossissoient pendant plusieurs jours, & qu'elles étoient teintes de sang.

C'étoit probablement là une fourberie des prêtres. Ceux de Diane étoient chargés de la fontaine d'Aréthuse, & sans doute ils étoient intéressés à soutenir cette histoire; car ce fut cette déesse qui changea la nymphe Aréthuse en une riviere, & la conduisit, par des canaux souterrains, de Grece en Sicile, pour éviter la poursuite d'Alphée, qui subit le même destin.

A très-peu de distance de l'Aréthuse, on trouve une grosse source d'eau douce, qui s'élève en bouillonnant, d'une profondeur considérable dans la mer. Elle est appelée *Occhio di Zilica*, & par quelques-uns, *Alphée*, que les poètes supposent avoir poursuivi Aréthuse par-dessous la Méditerranée jusqu'en Sicile (*).

Puisque de tous les anciens qui parlent de

(*) Les Syracusains veulent faire passer cette source pour le fleuve Alphée; mais il n'y a rien là de fort extraordinaire: on en voit de pareilles dans les fleuves; & il en existe une qui a les mêmes propriétés dans ce qu'on appelle *il mare piccolo*, ou la petite mer, à Tarente. Il y en a une pareille dans les environs de Baies, au pied de la montagne de Micene; & la plus célèbre dans ce genre, est celle qui sort sur la côte de Gènes, du golfe de la Spezzia.

l'Aréthuse, il n'en est aucun qui ait fait mention de cette source, il est très-vraisemblable qu'elle n'existoit pas alors, & que c'est une partie de cette fontaine qui depuis s'est ouvert un passage, avant d'arriver à l'isle d'Ortigie. Si elle avoit été visible au tems des Grecs, sans doute ils auroient employé cet argument pour prouver le voyage souterrain de l'Aréthuse, puisque, dans le fait, elle bouillonne dans la mer à peu près dans la direction où est la Grece par rapport à Ortigie. Elle jaillit quelquefois avec tant de force, qu'on dit qu'on peut y puiser de l'eau qui n'est point salée, quoiqu'elle ait traversé la mer.

Syracuse a deux havres; le plus grand, qui est au sud-ouest, passe pour avoir six milles de tour & pour être un des meilleurs de la Méditerranée. Diodore dit qu'il s'avançoit presque dans le centre de la ville, & qu'il étoit appelé *Marmoreo*, parce qu'il étoit environné de tous côtés d'édifices de marbre. L'entrée de ce port étoit très-bien fortifiée, & les flottes romaines ne purent jamais y pénétrer.

Le petit port est au nord-est; & les anciens rapportent qu'il étoit très-orné, ainsi que le premier. Fazello dit qu'on voit encore aujourd'hui les ruines d'un aqueduc qui traverse le port sous les eaux de la mer. Il étoit destiné à porter de l'eau de la fontaine d'Aréthuse aux autres parties de la ville.

On montre, près de ce port, la place où

étoit la maison d'Archimede , ainsi que la tour d'où l'on dit qu'il mit le feu aux galeres romaines avec ses miroirs ardents. Cette histoire est rapportée par plusieurs auteurs ; & l'on a beaucoup disputé dans ces derniers tems , sur la possibilité de concevoir un miroir ardent , ou un miroir concave , dont le foyer fût assez vaste pour produire un si grand effet.

Quelques personnes regardent ce fait comme fabuleux : je suis cependant porté à croire qu'il n'est pas absolument faux ; mais il est probable qu'il ne causa pas cet incendie au moyen de miroirs à réfraction , ni de miroirs concaves , mais qu'il employa seulement pour cela des miroirs ordinaires , ou des plaques de métal très-polies. D'après la situation des lieux , ce feu n'a pu être allumé que par réflexion ; car la tour d'Archimede étoit exactement au nord du petit port , où l'on assure que mouilla la flotte des Romains ; de sorte que leurs vaisseaux étoient à midi en droite ligne entre lui & le soleil , & à très-peu de distance des murs de la ville , où l'on avoit construit cette tour. Si l'on suppose qu'il se servit de miroirs ardents ordinaires , ou de paraboliques , il auroit fallu élever sur l'isle d'Ortigie une tour d'une hauteur énorme , pour placer ces miroirs entre le soleil & les galeres des Romains : ce qu'on ne pouvoit faire que fort tard dans l'après-midi , lorsque les rayons sont extrêmement foibles. Je ne doute pas que les miroirs ordinaires n'aient

pu suffire pour embraser des vaisseaux.

Supposons que mille glaces réfléchissent les rayons du soleil sur un même point : il est probable qu'alors la chaleur sera beaucoup plus grande que dans le foyer des miroirs les plus ardents, & qu'elle deviendra très-capable de mettre en feu toutes les substances combustibles. On pourroit faire aisément cette expérience, si tous les soldats d'un bataillon, armés d'un miroir au lieu d'un fusil, dirigeoient les rayons solaires sur une planche placée à deux ou trois cents verges. Il faudroit peut-être longtemps pour les accoutumer à cet exercice ; mais je suis persuadé qu'avec de la pratique, ils viendroient à bout de frapper la marque au premier commandement, ainsi qu'on voit des chasseurs assez adroits pour éblouir avec un miroir l'alouette, quelque élevée qu'elle soit dans l'air, & conduire par une espèce d'enchantement ce pauvre petit oiseau dans leurs filets.

Vous rirez peut-être de cette partie de ma lettre ; mais il me paroît possible qu'un miroir soit regardé un jour comme un meuble aussi nécessaire à un soldat qu'à un petit-maitre. Je crains que les François ne soient les premiers à inventer cette manière de se battre, puisqu'un grand nombre de leurs guerriers portent toujours en campagne ces petits instrumens, dont, heureusement pour nous, ils ne connoissent pas toutes les propriétés. Vous concevez aisément que, si cette expérience réussit, elle chan-

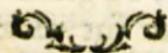
gera notre système de fortification & de tactique, puisque toutes les parties d'une ville qui seroient exposées à la vue des assiégeans, pourroient être mises en feu, & que les assiégés auroient le même avantage sur le camp des assiégeans (*).

Nous sommes déjà très-ennuyés de Syracuse, qui, de toutes les misérables places que nous avons rencontrées, est la plus détestable. Outre que les habitans sont extrêmement pauvres, la gale y est si commune, que nous commençons à être bien-aises de n'avoir pas pu trouver de lits. Il est affligeant de penser au contraste frappant de son antique magnificence & de sa misère actuelle. Syracuse, la plus riche & la plus puissante de toutes les villes de la Grece, dont les forces seules oferent plusieurs fois résister aux armées de Carthage & de Rome, qui repoussa des flottes de deux mille voiles & des armées de vingt mille hommes, & qui contenoit dans l'enceinte de ses murailles, ce qu'on n'a jamais vu nulle part ailleurs, des flottes & des armées qui fai-

(*) Depuis que ces lettres ont été écrites, l'auteur a appris que M. de Buffon a fait cette expérience. Il a construit une espece de chassis, dans lequel sont placés quatre cents miroirs, disposés de maniere que les rayons qu'ils réfléchissent mutuellement, tombent exactement sur le même point. Cette machine fond du plomb à cent vingt pieds, & met en feu une meule de foin à une beaucoup plus grande distance.

soient la terreur du monde : en un mot, cette cité impérieuse & superbe n'est plus aujourd'hui qu'un mauvais bourg. Je n'ai pas pu me procurer une table pour écrire, & je suis obligé d'écrire ma lettre sur le dos de deux chaises. Nous sommes logés dans le plus sale & le plus vilain trou que vous puissiez imaginer ; ce qu'il y a de pis, nous ne pouvons rien trouver à manger ; & si nous n'avions pas apporté quelques volailles froides, nous aurions souffert de la faim. Nous regrettons plus que jamais la perte de notre tortue.

La chaleur a été beaucoup plus violente ici qu'à Catane. Le thermometre est à présent à soixante-dix-huit degrés. Quelques anciens ont fait, sur le climat de ce pays, une vieille remarque qui, à ce qu'on dit, se vérifie encore ; savoir, que jamais dans aucune saison de l'année, le soleil n'a été invisible pendant tout un jour à Syracuse. Plusieurs auteurs Siciliens rapportent cette observation ; mais je ne vous en garantis pas la vérité : pourtant c'est une forte preuve du beau climat de ce pays. Adieu. La première lettre que vous recevrez de moi, sera probablement datée de Malthe ; car nous partirons demain pour cette isle, s'il est possible de trouver un bâtiment.





L E T T R E X I I I .

Voyage à Pachinus, ou cap Passero. Sparonaro malthois. Maniere de les faire marcher. Ouragan. Le cap Passero. Stérilité du pays. Dangers de cette côte. Moyens de les éviter, &c.

Au cap Passero, le 3 juin 1770.

COMME la superbe ville de Syracuse ne pouvoit nous fournir ni lit ni dîner, nous la quitâmes avec moins de regret que ne fit autrefois le préteur Verrès, qui probablement y faisoit beaucoup meilleure chère. En conséquence nous louâmes un sparonaro de Malthe, pour nous conduire dans cette isle. C'est un petit bateau à six rames, qui marche très-vîte, & dont on se sert afin d'éviter les pirates Africains & les autres vaisseaux barbaresques qui infestent ces mers; mais il est si plat & si étroit, qu'il ne peut pas soutenir une mer un peu grosse: aussi se tient-on toujours aussi près de la côte qu'il est possible.

Le 2 juin, à la pointe du jour, nous partîmes du Marmoreo, ou grand port de Syracuse; & quoique le vent fût exactement contraire & très-fort, nous faisons quatre milles par heure, à l'aide de nos matelots, qui manioient

leurs rames avec une dextérité étonnante. Ils ne s'en servent pas comme nous ; ils emploient la méthode des gondoliers Vénitiens. Ils sont toujours tournés vers la proue du bateau, & ils s'asseient rarement pendant qu'ils rament. Ils font agir tout le poids de leurs corps à chaque coup de rame ; ce qui augmente la force du levier, & fait beaucoup plus d'effet que l'action simple des muscles du bras.

Le vent devint enfin favorable, & notre bâtiment voguoit avec une rapidité incroyable. A midi nous eûmes un ouragan, & nous gagnâmes difficilement le dessous de la côte. Le vent étoit si violent, que nous craignions de chavirer ; & nous fûmes contraints de nous échouer, pour ne pas faire naufrage. Le fable que transportoit la tempête, nous incommoda beaucoup : cependant le tems se calma bientôt, & nous nous remîmes en mer avec une bonne brise, qui nous porta en peu d'heures au cap Passero.

Notre domestique Sicilien nous amusa pendant cette tempête. A terre, c'étoit un champion intrépide, & il nous en avoit donné plusieurs preuves ; mais son courage l'abandonna sur mer, quoique nous ne courussions aucun danger réel ; car nous n'étions qu'à cent verges de la côte. Il s'abandonna au désespoir, & il appella à son secours tous les saints du paradis. Toujours effrayé & tremblant, il desiroit continuellement d'être de retour à Naples, & il

juroit de ne plus succomber aux tentations qu'il pourroit avoir dans la fuite de s'embarquer. Ce même homme monta, il y a peu de jours, un cheval fougueux, & galopa sans la moindre crainte, sur les bords d'un précipice où nous nous attendions à chaque instant à le voir tomber : tant il y a de singularité dans les mouvemens de l'ame.

Le cap Passero, anciennement appelé *Pachinus*, est la pointe la plus éloignée & la plus méridionale de la Sicile. Ce n'est pas une péninsule, tel qu'il est représenté dans toutes les cartes, mais une misérable isle stérile d'environ un mille de tour, qui a un fort & une petite garnison pour défendre le pays voisin des incursions des corsaires barbaresques, qui sont très-incommodes sur cette partie de la côte. Cette petite isle & le fort gisent à environ un mille & demi de la crique dont nous avons pris possession, laquelle est séparée du reste de la Sicile par un détroit d'environ un demi mille de large. Je ne fais pas pourquoi Virgile, qui connoissoit si bien la Sicile, décrit le cap Passero comme un rocher extrêmement élevé ; mais peut-être a-t-il écroulé depuis.

Notre pilote nous dit que nous ne devons pas penser à aborder à Malthe, dont nous sommes éloignés d'environ cent milles, avant qu'il y ait des apparences plus fixes de beaux tems.

Il n'y a point ici d'habitation d'aucune es-

pece ; nous y avons seulement trouvé une petite caverne où nous avons diné ; nous sommes allés ensuite reconnoître le pays , & voir si nous pourrions tuer quelque gibier pour notre souper. Le pays est extrêmement stérile ; & dans un espace considérable , il ne produit ni bled ni vin : mais les champs sont couverts d'un nombre infini de fleurs & d'arbrisseaux fleuris ; & les rochers , d'une très-grande quantité de capres qui sont prêtes à être cueillies. Si nous avions du vinaigre , nous en aurions bientôt mariné plusieurs tonneaux.

Le joli arbrisseau appelé *palmeta* , croît ici dans sa plus grande perfection : il ressemble au petit palmier , & il a une belle fleur ; mais nous sommes fâchés que la graine n'en soit pas encore mûre. Il y a en outre une espèce d'immortelle bleue , que je ne me rappelle pas d'avoir vue dans Millar , ni dans aucun de nos livres de botanique. La tige , qui s'éleve à environ un pied , est couronnée par un bouquet de petites fleurs bleues , dont les feuilles sont d'une substance sèche , comme l'élychrysum ou le globe d'amarante (*elychrysum* ou *globus amaranthus*). Quelques-uns sont de couleur pourpre ; mais la plupart sont bleus. J'en ai rassemblé plusieurs , pour exercer les spéculations de nos botanistes , lorsque nous serons de retour.

Nous avons découvert un endroit très-commode pour se baigner. C'est toujours une des premières choses que nous cherchons , parce

que cet exercice fait un des principaux plaisirs de notre voyage.

Dès que le jour a commencé à tomber, nous sommes retournés à bord de notre petit bateau; nous avons fait environ cent verges en mer, après quoi nous avons jeté l'ancre. Notre pilote nous dit que cette précaution étoit absolument nécessaire, parce que les habitans de ce pays sont presque sauvages; & si nous étions restés à terre, ils seroient peut-être venus pendant la nuit nous voler & nous assassiner.

Il ajoute que les Turcs ont fait de fréquentes invasions sur cette pointe de l'isle, qui est plus exposée à leurs déprédations. Dernièrement trois de leurs chebecs entrèrent dans un petit havre à quelques milles de celui-ci, & enlevèrent six vaisseaux marchands. On voit très-souvent leurs petits bâtimens roder sur la côte. Le seul moyen de se mettre en sûreté contre ces ennemis de terre & de mer, c'est de choisir un endroit au large, assez profond pour que les bandits ne puissent y arriver à gué, & en même tems trop bas pour que les pirates puissent y aborder.

Lorsque nous avons cru être à l'abri de toutes les attaques, nous nous sommes enveloppés dans nos manteaux, & nous nous sommes endormis. Nous avons passé cependant une mauvaise nuit; car le vent s'est levé, & le roulis de notre petite barque étoit extrêmement désagréable & nous causoit des nausées. Dès
que

que le jour a commencé à paroître, nous sommes revenus à terre, ce qui nous a guéris sur-le-champ; & comme le tèm s est toujours défavorable, nous avons cherché différens amusemens pour nous défennuyer.

L'eau est très-chaude, nous nous sommes baignés trois fois; & dans cet intervalle, je vous écris sur le dos d'un grand panier, dans lequel nous portons nos provisions de mer. Nous avons rassemblé des coquillages, des morceaux de corail & d'éponge, & plusieurs belles especes d'algues marines. Les rochers sont tous ici de sable & de gravier unis ensemble & aussi durs que du granite. Plusieurs coquillages & d'autres substances marines se sont mêlés dans leur composition; ce qui en fait des objets de curiosité aux yeux des naturalistes.

Nous avons dressé ce matin, sur la pointe d'un rocher, une espee de tente avec une voile & une ramé: nous y avons très-bien déjeuner avec de l'excellent thé & du miel d'Hybla.

J'ai été interrompu dans cet endroit par un officier du fort du cap Passero. Il est venu dire que nous ne devons pas penser à partir d'ici à six jours. Vous n'imaginez pas la raison qu'il nous en a donnée. La voici: le vent qui souffle a commencé au moment où la lune entroit dans son second quartier, & il continuera certainement jusqu'à ce qu'elle soit pleine. S'il dit la vérité, je veux m'adonner à l'astrologie. II

a ajouté qu'on avoit vu deux galiotes fur la côte , & il nous a avertis de nous tenir fur nos gardes ; mais la lune & d'autres circonstances ont diminué l'impression qu'auroit fait fur moi son avis.

Il nous a appris qu'on exile du cap Passero les officiers qui commettent quelque délit à l'armée ; & je ne doute pas qu'il ne soit du nombre de ces coupables. Il nous a dit aussi qu'on y avoit amené dernièrement deux proches parens du vice-roi ; que comme il aimoit la retraite, il avoit bien voulu les y accompagner, quoique son régiment fût dans une garnison fort agréable. Cependant sa physionomie nous racontoit une autre histoire , & nous disoit d'une maniere très-intelligible qu'il étoit lui-même un mauvais sujet. D'ailleurs il étoit si stupide , qu'il m'a fort ennuyé ; & je n'ai pu rien apprendre de lui.

Il faut convenir que ce fort est une très-bonne prison pour un jeune fou qu'il est nécessaire de retirer du beau monde. Il n'y a ni ville ni village à plusieurs milles de là , & on y jouit d'une parfaite solitude.

Nous avons été surpris de voir sur cette côte une grande quantité de véritable pierre-ponce. Nous crûmes d'abord qu'elle y avoit été apportée par la mer ; mais nous avons découvert plusieurs gros morceaux de lave : ce qui nous a fait penser qu'il devoit y avoir eu quelque éruption dans cette partie de l'isle,

quoique nous n'ayons apperçu ni montagne conique, ni autre vestige de volcan.

Si les prédictions de notre officier sont vraies, & que nous soyons retenus plus long-tems ici, j'examinerai l'intérieur du pays. Le vent est toujours directement contraire. La mer est très-groffe dans le canal de Malthe; & notre valet Sicilien tremble de peur. Mais je vois Glover & Fullarton qui viennent dîner; je ferai obligé de leur abandonner le panier. La mer donne beaucoup d'appétit; & nous n'avons pas trop de quoi manger. Nous venons de tirer un coup de fusil, pour appeller un bateau de pêcheurs; & s'il ne nous apporte rien, nous serons bientôt réduits au pain & à l'eau. Notre thé & notre sucre sont presque consommés; mais nous avons du bon pain en abondance & du miel d'Hybla: de sorte que nous ne sommes pas en danger de mourir de faim.

Nous avons pris des arrangemens pour la nuit prochaine. Le sparonaro est si étroit, qu'il est impossible de nous y coucher tous; d'ailleurs nous y sommes rongés de la vermine, & nous n'avons d'autre lit que des planches. Toutes ces considérations jointes au roulis du vaisseau & à l'incommodité qu'il nous cause, nous ont déterminés à nous mettre plutôt à la merci des bandits, qu'à passer encore une nuit en mer. D'ailleurs nous avons heureusement découvert du goëmon sec sous un rocher, qui semble avoir été destiné pour notre lit.

Nous allons étendre une voile par-dessus, & nous comptons y dormir très-bien; mais afin de prévenir toute surprise, nous avons résolu de faire tour à tour sentinelle avec le fusil à deux coups de Fullarton. Nous nous leverons tous à la première décharge, pour courir à nos autres armes; & comme nous sommes postés avantageusement, nous pourrons faire une vigoureuse défense, si nous sommes attaqués.

De six que nous sommes, il y en aura toujours cinq qui dormiront paisiblement. Notre garde auroit pu être plus forte; mais les hommes de notre sparonaro n'ont absolument pas voulu être de la partie, parce qu'ils aiment mieux se confier à la mer qu'aux bandits de la côte. Cependant ils ont promis de venir sur-le-champ à notre secours en cas d'attaque.

Le bateau de pêcheurs est arrivé; ils ont acheté quelques petits poissons qui sont déjà sur le feu. Adieu. Glover & Fullarton pestent contre moi; je ne saurois retenir plus longtemps notre panier de provisions.



LETTRE XIV.

Lac sulfuréux. Serpent. Voyage à Malthe.

A Malthe, le 4 juin 1770.

EN dépit des apparences & des prédictions de notre officier, le vent a changé hier au soir,

& nous avons mis à la voile. Après avoir passé le détroit & longé la côte quelque tems, nous avons débarqué, pour voir si nous pourrions tuer quelque gibier qui pût nous servir de provision dans le long & triste voyage qui nous reste encore à faire.

Nous sommes allés au bord d'un lac sulfureux, dont l'odeur est si forte que nous la sentions à plus d'un mille de distance. Nous avons trouvé que l'eau bouillonoit avec violence en plusieurs endroits, quoique sur la rive la chaleur fût très-peu considérable. Vous vous rappelez que nous avons trouvé de la pierre-ponce & de la lave près du cap Passero; & ce lac nous confirme dans l'opinion que cette partie de l'isle, ainsi que les environs de l'Ætna, a été sujette anciennement aux éruptions d'un feu souterrain.

Il me paroît très-probable que c'est la célèbre Camarina que vit Enée immédiatement après avoir dépassé le cap Pachinus ou Passero, & qui, par ordre du destin, suivant Virgile, ne peut jamais être desséché.

*Hinc altas cautes prolestaque saxa Puchyni
Radimus; & fati nunquam concessa moveri
Adparet Camarina procul.*

Ce poète avoit raison; car le niveau du lac ou du marais est au moins aussi bas que celui de la mer, & par conséquent il ne peut pas être mis à sec.

Le lac est environné d'une grande variété de beaux arbrisseaux fleuris & toujours verts ; la palmeta & l'arboisier sont les plus agréables. Nous vîmes beaucoup d'oiseaux ; mais ce qui me surprit dans un lieu si désert , ils étoient tellement sauvages qu'il n'y eut pas moyen d'en approcher. L'un d'entr'eux en particulier , qui attira notre attention , étoit de la grosseur & de la forme d'un pluvier gris , & il voloit de la même manière ; mais il avoit une fort longue queue , qui ne sembloit composée que de deux petites plumes flexibles , qui faisoient dans l'air un effet extraordinaire. Après avoir épuisé toute notre adresse pour en tuer un , il fallut abandonner l'entreprise.

Nous tuâmes dans cet endroit un petit serpent qui répond , je crois , à la description qu'on a donnée de l'aspic. Nous disséquâmes sa langue , dont l'extrémité paroissoit pointue comme un aiguillon. Je crois que c'en est un ; car il le dardoit avec beaucoup de violence contre nos bâtons , lorsque nous les lui présentions. Comme tous les animaux , quand ils sont attaqués , font usage des armes que la nature leur a données pour leur défense ; en supposant que cette règle fût juste , il nous a paru que ce serpent sentoit que sa langue avoit la propriété de faire du mal. En l'examinant de plus près , nous nous sommes convaincus que nous ne nous trompions pas. L'aiguillon paroît être beaucoup plus grand que celui d'une

abeille. Nous avons trouvé un petit sac à l'autre extrémité de la langue ; & si nous avions eu un microscope, nous aurions vu qu'elle étoit percée. Ce serpent n'a point de dents, mais ses gencives sont très-dures. J'ai eu soin de conserver sa langue, pour vous la montrer.

Comme on a toujours supposé, à ce que je crois, que les serpens ne blessent qu'avec leurs dents, j'ai pensé que ce fait seroit digne de votre attention. Il est vrai que les coups de langue sont une ruse de tous les serpens ; mais celui-ci dardoit la sienne avec une force particulière, & elle rongeoit nos bâtons : ce fut pour cela que nous la considérâmes plus soigneusement.

Je ne me souviens pas d'avoir vu cette singularité dans aucun livre d'histoire naturelle ; mais peut-être que je me trompe. Je ne me rappelle pas non plus d'avoir entendu parler d'aucun animal qui fût armé de cette manière. N' imaginez pas que j'adopte le sentiment du pauvre M. S. . . . qui, depuis son mariage, dit que la langue de la plupart des femmes est formée de cette façon ; & il ajoute, comme une grande singularité, que l'aiguillon paroît rarement ou presque jamais avant la cérémonie. C'est un savant sur cette matière, & il pense que cela peut venir de l'ancienne connoissance de la femme avec le serpent. Quoi qu'il en soit, je souhaite que ni vous ni moi n'ayons d'aussi bonnes raisons d'adopter ce système.

La nuit a été délicieuse ; mais le vent est tombé vers le coucher du soleil, & nous avons été obligés de faire force de rames pour entrer dans le canal de Malthe. Il régnoit un silence profond, si l'on en excepte le bruit des vagues qui brisoient au loin sur la côte ; ce qui le rendoit encore plus majestueux. Nous avions calme tout plat, & la lune brilloit sur la surface des eaux ; les flots, depuis l'ouragan, étoient encore élevés, mais unis, & ils se suivoient l'un l'autre d'un pas lent & égal. Cette scene nous plongea naturellement dans la méditation : nous restâmes près d'une heure sans proférer un seul mot, lorsqu'à minuit les matelots commencèrent leur hymne à la Vierge. La musique étoit simple, religieuse & touchante, parfaitement d'accord avec le spectacle dont nous jouissions & avec nos sensations actuelles. Leurs rames battoient la mesure fort exactement, & ils observoient l'harmonie & la cadence avec la plus grande précision. Ce concert mélancolique nous fit un plaisir infini, & nous sentîmes combien les opéras & les oratorios lui sont inférieurs. Il y a souvent, dans la modulation de chants simples, des morceaux de pathétique ou de grandeur qui font beaucoup plus d'effet que les ouvrages des plus grands maîtres, composés dans toutes les règles si vantées du contre-point.

Enfin leur chant nous endormit, & nous nous éveillâmes à quarante milles de la Sicile. Nous

étions en pleine mer, & ne voyions que le mont Etna, qui est toujours l'étoile polaire de ces parages. Sur les deux heures, nous découvrimus l'isle de Malthe, & en moins de trois heures, nous arrivâmes à la Valette. Quoique la côte soit basse & remplie de rochers, la vue de l'isle est très-belle. Un nombre infini de fortifications la rendent par-tout inaccessible. Le rocher a été taillé en plusieurs endroits en forme de glacis, avec de forts parapets & des retranchemens par-derrière; de manière que le débarquement y est absolument impraticable.

L'entrée du port est fort étroite, & est commandée des deux côtés par un château. On nous félicita de ces deux châteaux, & nous fîmes obligés de donner des instructions très-détaillées sur notre voyage. En arrivant au côté du quai, nous fîmes visités par un officier du bureau de santé, lequel nous contraignit de déclarer par serment d'où nous venions, & quel étoit l'objet de notre voyage. Il se comporta à notre égard de la manière la plus polie; & il nous envoya sur-le-champ M. Rutter, consul de notre nation, pour qui nous avions des lettres de recommandation.

En débarquant, nous nous crûmes transportés dans un nouveau monde. Les rues étoient remplies de gens bien vêtus, qui avoient tous l'apparence d'une bonne santé & d'une honnête aisance; au lieu qu'à Syracuse, on ne voyoit

qu'un petit nombre d'hommes qui paroissent malades & dans la misere. M. Rutter nous a conduits dans une auberge qui a l'air d'un palais. Nous avons fait un soupé somptueux ; & comme c'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance du roi, nous nous sommes bien divertis , en buvant à sa santé. Pensez à présent au doux sommeil que nous allons goûter , après avoir passé cinq jours sans nous déshabiller. Bon soir. Je ne perdrois pas pour l'univers entier, un moment de ces plaisirs. On dira ce qu'on voudra ; mais il n'y a point de véritable jouissance, lorsque l'on a tout à discrétion ; & pour en avoir de parfaites , il faut les acheter par des privations & des peines. Mais ce n'est pas le tems de philosopher. Adieu.



L E T T R E X V.

Malthe. Ses productions, bled, coton, oranges. Industrie des Malthois. Départ d'une flotte malthoise. Havre de Malthe. Fortifications. Bâtimens publics. Eglise de saint Jean. Conspiration des esclaves Turcs.

A Malthe, le 5 juin 1770.

NOUS revenons de la maison de campagne de notre banquier, M. Poufilach, qui nous a

traités magnifiquement en vaiffelle plate, & avec des vins de toute efpece.

Après dîner, nous fommes allés vifiter les principales maifons de campagne de l'ifle, & en particulier celles du grand-maître & du général des galeres, qui font voisines l'une de l'autre. Elles n'ont rien de grand ni de magnifique; mais elles font d'une construction admirable pour un climat chaud, où l'ombrage est ce qu'il y a de plus à defirer. Les bofquets d'orangers font délicieux; & les fruits qu'ils portent, meilleurs que tous ceux que j'ai vus en Espagne & en Portugal.

L'afpect du pays est bien éloigné d'être agréable: toute l'ifle n'est qu'un rocher d'une pierre très-blanche; & le fol qui le couvre, n'a le plus fouvent que cinq ou fix pouces d'épaiffeur; cependant nous fommes très-furpris de voir que la récolte y est fort riche. Les infulaires difent que cette fertilité vient des rofées abondantes qui tombent pendant le printemps & l'été; ils prétendent encore qu'il y a fur le rocher, au-deffous du fol, une humidité avantageufe au bled & au coton, dont elle rafraîchit & humecte continuellement les racines. Ils ajoutent que la chaleur du foleil y est fi violente, que fans cette finguliere propriété du rocher, ils n'auroient absolument aucune récolte.

Leur moisson d'orge est finie depuis quelque tems, & ils achevent à préfent celle du

froment. L'isle entiere ne produit de bled que pour nourrir cinq mois ou un peu plus les habitans. Le coton est une production sur laquelle ils comptent davantage. Ils ont commencé à le semer, il y a environ trois semaines; ils le recueilleront au mois d'octobre & au commencement de novembre.

Ils assurent que le coton produit par cette plante; qu'on sème & qu'on moissonne dans quatre mois, est fort supérieur à celui du cotonnier arbre. Je les ai comparés, & je ne suis pas de cet avis. Le premier est plus beau, à la vérité; mais le second est beaucoup plus fort. La plante s'éleve à un pied & demi, & elle est couverte d'un grand nombre de noix ou de gouffes remplies de coton; lorsqu'elles sont mûres, ils ont soin de les détacher tous les matins avant le lever du soleil; car la chaleur du jour fait jaunir le coton. Nous avons vu des exemples de cet effet dans les gouffes qu'ils conservent sur pied pour en tirer de la semence.

Ils fabriquent différentes étoffes avec leur coton. Leurs bas sont très-beaux; nous avons appris que quelques-uns se vendoient dix sequins la paire. Leurs couvertes & leurs mantes sont estimées dans toute l'Europe. Les principales manufactures de cette marchandise sont établies dans la petite isle de Gozzo. On dit que les habitans y sont plus industrieux qu'à Malthe, parce qu'ils sont plus éloignés du monde, & qu'ils ont moins d'occasions de se

livrer à l'oisiveté. On y cultive aussi la canne de sucre avec succès, mais en petite quantité.

Les oranges de Malthe méritent certainement la réputation qu'elles ont d'être les plus belles du monde. Elles sont de saison pendant plus de sept mois, depuis novembre jusqu'au milieu de juin. Pendant ce tems-là, les orangers sont toujours couverts d'une grande abondance de ce fruit délicieux. La plupart sont de l'espece rouge, fort supérieures, suivant moi, aux autres qui sont trop douces. On m'a dit qu'elles croissoient sur un oranger ordinaire, greffé sur le grenadier. Le jus de ces oranges est rouge comme le sang, & d'un goût délicat: on les envoie presque toutes en présent dans les diverses contrées de l'Europe, & aux parens des chevaliers. Nous avons eu beaucoup de peine à nous en procurer quelques caisses pour nos amis de Naples.

Il n'est pas possible de concevoir combien les Maltois ont d'industrie pour cultiver leur isle: ils ne perdent pas un pouce de terre; & dans les endroits où il n'y avoit pas assez de terreau, ils sont allés en chercher sur des vaisseaux & des bateaux en Sicile, où il y en a de reste. Toute l'isle est remplie d'enclos faits de pierres sans mortier: ces murs donnent au pays un aspect stérile, & ils réfléchissent en été la chaleur & la lumière avec tant de force, que les yeux en sont blessés; ils sont petits & irréguliers, suivant la direction du terrain.

Ils disent qu'ils sont obligés de suivre cette méthode, malgré l'aspect difforme qu'elle donne à leurs champs, parce qu'autrement les inondations auxquelles ils sont sujets, emporteroient leur sol.

L'isle est couverte de maisons de campagne & de villages, outre les sept villes, car les Maltois leur donnent ce nom; mais il n'y en a que deux qui le méritent, la *Valetta* & la *Citta-Vecchia*. Chaque petit village a une très-belle église bien bâtie, ornée de statues de marbre, de riches tapisseries, & d'une grande quantité de vaisselle d'argent. Je n'ai jamais vu d'églises de campagne aussi magnifiques. . . Mais on vient m'interrompre pour m'engager à aller voir un très-brillant spectacle. Si l'on ne me trompe pas, je vous en ferai la description.

Le spectacle vient de finir; il nous a procuré beaucoup de plaisir. C'étoit le départ d'une escadre maltoise qui va se joindre aux François contre le bey de Tunis, qui paroît avoir encouru la disgrâce du roi très-chrétien, parce qu'il n'a pas voulu délivrer sans rançon les esclaves de Corse, qui ont été pris avant que Sa Majesté fût maîtresse de cette isle. L'escadre étoit composée de trois galeres, dont la plus grande étoit montée de 900 hommes, & chacune des deux autres de 700; de trois galiotes, & de plusieurs *scampavias*, qu'on appelle ainsi à cause de la vitesse prodigieuse de leur sillage. Ces immenses bâtimens manœu-

vrent tous à force de rames , & on les fait mouvoir avec beaucoup de régularité. L'amiral marche le premier , & les autres ensuite par ordre , suivant leur rang. La mer étoit couverte d'une multitude infinie de bateaux , & les murailles & les fortifications de la ville chargées de spectateurs. Le port retentissoit de tous côtés , du bruit des canons , auxquels répondoient les galeres & les galiotes qui fortoient du havre. L'écho est ici d'une force surprenante , & tout cela produisoit un effet très-frappant.

Il y avoit dans chaque galere environ trente chevaliers , faisant , pendant tout le chemin , des signaux à leurs maîtresses , qui pleuroient leur départ sur les bastions. Vous savez que ces prétendus célibataires ne s'embarraissent guere de leurs vœux de chasteté. Après avoir vu ce spectacle depuis les remparts , nous avons pris un bateau pour suivre l'escadre , & nous ne sommes revenus que long-tems après le coucher du soleil.

Nous avons admiré combien cette place est fortifiée par la nature & par l'art ; & c'est certainement la situation la plus heureuse qu'on puisse imaginer. La ville est bâtie sur une péninsule , entre deux des plus beaux ports du monde , qui sont défendus par des fortifications presque imprenables. Celui qui est au sud-est , est le plus grand. Il s'avance à environ deux milles dans l'intérieur de l'isle , & il est si pro-

fond & tellement environné de terrains élevés & de redoutes, qu'on nous a assuré que les gros vaisseaux de guerre pourroient y mouiller presque sans cable dans des tems orageux.

Ce beau bassin est partagé en cinq havres séparés, qui sont également sûrs, & dont chacun peut contenir un nombre infini de vaisseaux. L'entrée est à peine d'un quart de mille de large, & elle est commandée des deux côtés par des batteries qui mettroient en poudre le vaisseau le plus fort, avant qu'il pût aborder. D'ailleurs, il est défendu par quatre batteries l'une au-dessus de l'autre; la plus considérable est à fleur-d'eau: toutes ensemble sont composées d'environ quatre-vingt de leurs plus gros canons; de sorte qu'il est presque impossible de se rendre maître de ce havre. Les Turcs en ont déjà fait l'expérience; & je crois qu'ils ne réussiront pas mieux dans la suite.

Le havre, du côté septentrional de la ville, seroit regardé comme inestimable dans toute autre partie du monde, quoique les Maltois ne s'en servent que pour la pêche & pour y faire observer la quarantaine aux bâtimens étrangers. Il est aussi défendu par de très-belles fortifications; & au centre du bassin, est une isle sur laquelle on a construit un château & un lazaret.

Les fortifications de Malthe sont véritablement un ouvrage prodigieux. Les catacombes

si vantées de Rome & de Naples, ne font rien en comparaison des excavations immenses que l'on a faites dans cette petite isle. Les fossés, qui sont très-profonds, ont tous été taillés dans le roc vif. Ils s'étendent à plusieurs milles, & nous sommes étonnés de voir qu'une si petite nation ait pu venir à bout de les construire.

Un des côtés de l'isle est si bien fortifié par la nature, que l'art n'a pu rien y ajouter. Le rocher est très-élevé, & absolument perpendiculaire, par rapport à la mer, dans un espace de plusieurs milles. Il est très-singulier qu'on y voie encore les vestiges de plusieurs anciens chemins & les traces que les voitures ont imprimées sur les rochers. Ces chemins se terminent à présent à un précipice au-dessus duquel est la mer, & ils démontrent que cette isle étoit anciennement beaucoup plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui; mais le bouleversement qui causa cette diminution, remonte probablement fort au-delà des tems connus par l'histoire & par la tradition. Quoique cette isle soit très-éloignée de l'Etna, on a souvent observé qu'elle est plus ou moins affectée des éruptions de ce volcan; & il paroît probable aux Maltois, que c'est alors que la mer a pu en engloutir quelques parties.

Nous avons remarqué que de Malthe on découvre clairement la moitié du mont Etna. On

compte que la distance est de deux cents milles d'Italie. Les habitans nous assurent que, lors des grandes éruptions de ce volcan, toute leur isle est illuminée, & que par la réflexion de la lumière sur l'eau, il paroît y avoir dans la mer une grande trainée de feu tout le long de la route de Malthe en Sicile. On entend aussi distinctement le fracas & le bruit de la montagne. Bon soir. Nos courses d'aujourd'hui m'ont fatigué, & je finirai ma lettre demain.

Le 6 juin. Comme la ville de la Valetta est bâtie sur une colline, si l'on excepte le quai, il n'y a aucune des rues qui soit en plaine; elles sont toutes pavées d'une pierre blanche friable, qui produit beaucoup de poussière, & dont la couleur est si nuisible aux yeux, que la plupart des habitans ont la vue basse. Les principaux édifices sont le palais du grand-maître, l'hôpital, l'arsenal, les auberges ou hôtels des sept langues, & la grande église de S. Jean. Le palais est d'une structure très-noble, quoique simple; & le grand-maître, qui s'occupe plus de la commodité que de la magnificence, est logé plus agréablement qu'aucun prince de l'Europe, excepté peut-être le roi de Sardaigne. Le grand escalier est le plus commode & le meilleur que j'aie jamais vu.

L'église de S. Jean est magnifique. Le pavé passe pour le plus riche du monde: il est entièrement composé de monumens sépulcraux des plus beaux marbres, de porphyre, de lapis la-

zuli , & de beaucoup d'autres pierres de prix. Elles font toutes jointes ensemble d'une manière admirable , & il en a coûté pour cela des sommes immenses. Elles représentent , dans une espece de mosaïque , les armories & les trophées des personnes dont elles sont destinées à rappeler le souvenir. Les héritiers des grands-mâtres & des commandeurs se sont long-tems disputé à qui érigeroit les plus beaux monumens de ce genre.

Nous sommes allés voir aujourd'hui la célébration du service divin. Il m'a paru plus chargé d'ostentation & de cérémonies que celui d'aucun autre pays catolique.

Aujourd'hui , 6 juin , on rend dans toute l'isle des actions de grâces solennelles à Dieu , de ce qu'il a délivré les chevaliers d'une terrible conspiration formée , il y a environ vingt-un ans , par les esclaves Turcs , qui résolurent d'exterminer tout d'un coup l'ordre de Malthe. Ils devoient empoisonner les fontaines de la ville , & chaque esclave avoit fait serment de massacrer son maître.

Le complot fut découvert par un Juif qui tenoit un café. Il savoit un peu la langue turque , & il entendit quelques discours qui lui donnerent des soupçons. Il alla sur-le-chaup en informer le grand-maître. On saisit ceux qui étoient suspects , on les mit à la torture , & ils avouèrent bientôt la conspiration. On en fit des exécutions terribles : cent vingt-cinq

furent mis à mort par divers tourmens : quelques-uns furent brûlés , d'autres rompus vifs , & d'autres écartelés par quatre galeres qu'on faisoit manœuvrer de différens côtés , & dont chacune déchiroit un membre du patient. Depuis ce tems , on a veillé les esclaves avec plus de soin , & on leur accorde moins de liberté qu'autrefois. Adieu. Je vous écrirai encore avant de partir de Malthe.



L E T T R E X V I.

Ancienne ville de Méliita. Catacombes. Bosquetta. Statue & grotte de saint Paul. Propriété miraculeuse. Grand-maitre. Sa puissance. Forces de terre de l'isle. Forces maritimes. Singuliere piece d'artillerie. Police. Duel. Punition d'un chevalier. Tempête remarquable. Courses de chevaux. Malthe est un abrégé de l'Europe. Ses liaisons avec la Sicile.

A Malthe , le 7 juin 1770.

NOUS avons fait aujourd'hui une course dans l'intérieur de l'isle , dans des voitures traînées par une mule. Ce sont les seules qu'on trouve ici. Nos conducteurs ne parloient qu'arabe , qui est encore la langue du peuple ; de

forte que vous imaginez bien que nous n'avons pas tiré grand profit de leur conversation. Nous sommes allés d'abord à l'ancienne ville de Mérita, qui est près du centre de l'isle, & d'où on la découvre en entier. On prétend même que, dans un tems clair, on voit une partie des côtes de Barbarie & de Sicile. La ville, qui est très-bien fortifiée, est gouvernée par un officier appelé *le Hahem*. Il nous a reçus très-poliment, & nous a montré l'ancien palais, qui ne mérite pas d'être vu. La cathédrale est très-belle; & quoiqu'extrêmement vaste, elle est tendue par-tout d'un riche damas cramoisi avec un galon d'or.

Les catacombes près de cette ville font un grand ouvrage. On dit qu'elles s'étendent à quinze milles sous terre; cependant on est obligé de croire sur la foi des guides, parce qu'il est très-dangereux de vérifier ce fait. On nous assure que plusieurs personnes se sont perdues, pour s'être avancées trop loin. Le nombre prodigieux de routes qui s'y trouvent, en font un labyrinthe dont il est impossible de se tirer.

Nous avons vu ensuite la *Bosquetta*, où le grand-maitre a sa maison de plaisir. D'après ce que l'on nous avoit dit à la Valetta, nous comptions trouver un grand parc rempli de daims & de toute sorte de gibier; car on nous parloit beaucoup des grandes chasses qui se faisoient toutes les années dans ces bois. Nous

ne fûmes pas peu surpris de ne rencontrer que quelques arbres dispersés çà & là, avec une demi douzaine de daims; mais comme c'est la seule chose dans l'isle qui ressemble à un bois, il passe pour une très-grande curiosité. Le palais ne mérite pas plus d'être vu que la forêt, quoique depuis le haut on jouisse d'un très-joli coup-d'œil. Les meubles ont trois ou quatre cents ans, & ils font du goût le plus gothique qu'on puisse imaginer. Il est vrai que le grand-maitre y réside rarement, ou presque jamais.

La grande fontaine qui fournit de l'eau à la Valetta, prend sa source près de cet endroit; & il y a un aqueduc composé de plusieurs milliers d'arches, qui la conduit à la ville. Cet ouvrage immense fut exécuté aux frais d'un des grands-maitres.

On trouve, non loin de l'ancienne ville, une petite église consacrée à saint Paul, & tout près de là une statue miraculeuse du même saint, qui tient une vipere en sa main. On dit qu'elle est placée à l'endroit même où étoit la maison qui le reçut après son naufrage, & dans laquelle il se coua dans le feu, sans ressentir aucun mal, un serpent qui s'étoit attaché à sa main. Les infulaires assurent que cet apôtre maudit alors tous les animaux venimeux de l'isle, & les en bannit à jamais, ainsi que saint Patrice a traité ceux de son isle favorite. Il est certain qu'il n'y a point d'animaux venimeux à Malthe. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si c'est

par la raison qu'on vient d'en donner : je me contenterai d'observer que , si l'apôtre avoit prononcé cette malédiction , S. Luc en auroit probablement parlé dans les actes des apôtres. On nous a soutenu qu'on y avoit apporté de Sicile , des vipères qui étoient mortes presque immédiatement après leur débarquement.

On voit encore aux environs de l'église , la fameuse grotte dans laquelle le saint fut emprisonné. Les habitans ont pour elle tout le respect & la vénération possibles ; & si les histoires qu'on en raconte sont véritables , elle le mérite bien. Elle est extrêmement humide ; & l'eau y forme , je crois en se pétrifiant , une espece de pierre blanchâtre , qui passe , lorsqu'elle est réduite en poudre , pour un remede souverain contre beaucoup de maladies , & qui guérit , dit-on , chaque année plusieurs milliers d'hommes. Il n'y a pas une famille de l'isle qui n'en ait une provision. Nous avons appris que l'on en envoie annuellement des caisses , non seulement en Sicile & en Italie , mais encore au Levant & aux Indes orientales. Malgré cette consommation journaliere , la grotte n'a jamais été épuisée , & elle ne diminue pas même sensiblement ; ce que l'on regarde comme un miracle perpétuel. Le saint a grand soin d'y en mettre chaque jour autant qu'on en a ôté la veille.

Vous imaginez bien que nous n'avons pas manqué de remplir nos poches de cette pierre

merveilleuse. Je croyois qu'on nous en empêcheroit, dans la persuasion qu'un saint n'operoit pas des prodiges en faveur des hérétiques. Cependant les prêtres ne s'y opposerent point; & nous leurs donnâmes quelques *paules* (*) pour leur politesse. J'ai goûté de cette pierre, & je pense qu'elle ne fait point de mal : sa faveur ressemble à celle d'une très-mauvaise magnésie, & elle me paroît avoir les mêmes effets. Ils en donnent environ une cuillerée à leurs enfans, quand ils ont la petite vérole ou la fièvre. Elle cause une heure après une sueur abondante : ils disent que cette sueur est toujours salutaire. Elle est regardée aussi comme un spécifique sûr contre la morsure de tous les animaux venimeux. Il y a au milieu de la grotte une très-belle statue de S. Paul, à laquelle ils attribuent de grandes propriétés.

Nous fûmes enchantés, en retournant à la ville, de la magnificence du coucher du soleil. Je n'ai jamais vu en Italie de spectacle si frappant. Toute la partie orientale du ciel, une demi-heure après le coucher de cet astre, étoit d'une belle couleur pourpre foncée, & formoit un coup-d'œil ravissant. Les Maltois nous disent qu'on en jouit tous les soirs dans cette saison.

J'ai oublié de vous dire que nous avons été présentés au grand-maître. Il s'appelle *Pinto*, &

(*) Petite monnoie d'argent.

il est d'une famille Portugaise. Il est souverain de cette petite nation, depuis plus de trente ans. Il nous a reçus avec beaucoup de politesse, & il a été charmé d'apprendre que quelques-uns de nous avoient été en Portugal. Il nous a parlé des liaisons intimes de commerce qui ont subsisté si long-tems entre son pays & l'Angleterre, & il nous a témoigné le desir qu'il avoit de nous être utile & de rendre notre séjour à Malthe aussi agréable qu'il lui seroit possible. C'est un petit vieillard de très-bon sens & fort spirituel. On trouve peu d'hommes qui, dans un âge si avancé, aient la tête aussi libre. Quoiqu'il ait plus de quatre-vingt-dix ans, il conserve pleinement toutes les facultés de l'esprit : il n'a point de ministre, il régit tout par lui-même, & il est instruit sur-le-champ de tout ce qui se passe. Il monte & descend ses escaliers, & va à l'église sans être aidé de personne. Il y a lieu de croire qu'il vivra encore long-tems. Sa suite & sa cour annoncent la maison d'un prince. Comme grand-maître, il est absolu, & il a plus d'autorité que la plupart de nos souverains. Il porte les titres d'altesse sérénissime & d'éminence; & comme il dispose de tous les emplois lucratifs, il conduit son conseil comme il lui plaît. D'ailleurs, dans toutes les assemblées qui composent le gouvernement de cette petite nation, il préside lui-même, & il a deux voix. Depuis qu'il est grand-maître, il a déjà

donné cent vingt-six commanderies, dont quelques-unes valent près de 50000 liv. tournois par an, outre des prieurés & beaucoup d'autres bénéfices. Il nomme à vingt-une commanderies & à un prieuré tous les cinq ans; & comme il y a toujours un grand nombre de postulans, vous pouvez juger combien on lui fait la cour.

Il est élu par un comité de vingt-un chevaliers, nommé par les sept nations, dont chacune choisit trois membres. L'élection doit être finie trois jours après la mort du dernier grand-maître. Pendant cet intervalle, personne n'est en repos à Malthe; tout se mêle de cabales & d'intrigues; la plupart des chevaliers se masquent, pour cacher leurs attachemens particuliers & leurs liaisons. A l'instant où le grand-maître est choisi, tout rentre dans la tranquillité ordinaire.

Les forces de terre de Malthe sont égales au nombre d'hommes qui sont dans l'isle en état de porter les armes. Il y a en outre cinq cents soldats de troupes réglées, qui appartiennent aux vaisseaux de guerre, & cent cinquante qui composent la garde du prince. Les isles de Malthe & de Gozzo contiennent environ cent cinquante mille habitans. Les hommes y sont extrêmement robustes & vigoureux. J'en ai vu qui ramoient dix ou douze heures sans interruption, & sans paroître fatigués.

Leurs forces maritimes consistent en quatre galeres, trois galiotes, quatre vaisseaux de soi-

xante pieces de canon, & une frégate de trente-six, outre un grand nombre de ces petits bâtimens légers, appellés *scampavias*. Les vaisseaux, les galeres, les forteresses sont fournis d'une excellente artillerie qui leur est propre, & qui même est inconnue au reste de la terre. Nous avons été étonnés de trouver les rochers taillés non-seulement en fortifications, mais encore en gros canons. Ils sont creusés, en plusieurs endroits, en forme de mortiers d'une grandeur immense. On dit que leur charge est d'environ un barril de poudre, sur laquelle ils placent un morceau de bois qui remplit exactement la bouche du mortier; ils y mettent ensuite une grande quantité de boulets, de bombes & d'autres armes; & lorsqu'un vaisseau ennemi approche du havre, ils déchargent la machine. On assure qu'elle produit un effet prodigieux, & qu'elle répand dans un espace de plus de trois cents verges, une pluie meurtrière, capable de couler à fond les vaisseaux les plus considérables.

Malgré la prétendue superstition des Maltois, l'esprit de tolérance est si puissant, que l'on y a bâti dernièrement une mosquée pour les Turcs, leurs ennemis jurés. On permet ici aux pauvres esclaves de suivre leur religion en paix. Quelques polissons se sont avisés depuis peu de les troubler dans leur culte: ils ont été sur-le-champ mis en prison, & punis sévèrement. La police y est beaucoup mieux réglée

que dans les pays voisins , & les affaffinats & les vols y font très-rars. Le grand-maitre punit avec la dernière rigueur le second crime ; mais on dit que, voulant ménager les préjugés de la nation , il est beaucoup plus indulgent par rapport au premier.

Malthe est peut-être le seul pays au monde où le duel soit permis par la loi. Comme tout cet établissement est originairement fondé sur les principes romanesques de la chevalerie , l'abolition du duel n'a jamais pu être d'accord avec ces maximes ; cependant on y a mis des restrictions qui en diminuent beaucoup les abus : elles sont assez curieuses. Les combattans sont obligés de décider leur querelle dans une rue particulière de la ville ; & s'ils osent se battre ailleurs , ils sont sujets à la rigueur de la loi. Ce qui n'est pas moins singulier & leur est plus favorable , c'est qu'ils sont contraints, sous les peines les plus sévères , de remettre leur épée dans le fourreau , lorsqu'une *femme*, un *prêtre*, ou un *chevalier*, le leur ordonne.

Vous vous imaginez qu'au milieu d'une grande ville , le duel soumis à ces restrictions ne peut presque jamais être meurtrier. Vous vous trompez : on peint toujours , sur la muraille opposée à l'endroit où un chevalier a été tué , une croix en mémoire de sa mort ; & nous avons compté vingt de ces croix.

Il y a environ trois mois que deux cheva-

liers eurent une dispute dans un billard. L'un d'eux, après avoir dit beaucoup d'injures à l'autre, en vint jusqu'à le frapper ; mais il refusa absolument de se battre avec lui : ce qui surprit toute l'isle, dont les annales ne rapportent pas un pareil exemple. L'offensé offrit à diverses reprises le cartel à l'agresseur, qui eut tout le tems de réfléchir sur les conséquences de son refus ; mais il ne voulut jamais l'accepter. Il a été condamné à faire amende honorable dans la grande église de S. Jean, pendant quarante-cinq jours consécutifs, à être ensuite privé du jour au fond d'un cachot pendant cinq ans, & à passer le reste de sa vie dans un château. Le malheureux jeune homme qui a reçu le coup, se trouve aussi déshonoré, parce qu'il n'a pas pu se laver dans le sang de son adverfaire.

Cet événement passe pour très-singulier, & fait encore à présent un des principaux sujets de conversation. La première partie de la sentence a déjà été exécutée, & le coupable est à présent dans son cachot. On ne croit pas qu'on lui accorde aucune grace sur le reste de son châ-timent.

Si le gouvernement punissoit avec autant de rigueur dans les autres pays ceux qui se battent en duel, qu'on punit dans celui-ci ceux qui refusent un cartel, je crois que cet usage barbare seroit bientôt détruit. Je pense qu'on ne devroit jamais infliger une peine capitale,

mais seulement infamante, à ceux qui se battent ; & qu'au contraire, il seroit plus sensé de châtier de mort, ou de quelque grave punition corporelle, ceux qui refusent un appel : car l'ignominie ne fera pas plus d'impression sur la personne qui se dévoue à la réputation d'un lâche, que la crainte de la mort sur celui qui met sa gloire à la mépriser.

Les habitans de Malthe parlent encore avec horreur d'un ouragan qui arriva le 29 octobre 1757 : comme il fut d'une violence extraordinaire, je vais vous en donner une description traduite d'un petit livre qu'on m'a prêté.

A minuit trois quarts, il parut au sud-est de la ville un gros nuage noir, qui, à mesure qu'il approchoit, changea de couleur, jusqu'à ce qu'il fut enfin semblable à une grande flamme mêlée d'une épaisse fumée. On entendit, à son approche, un bruit terrible qui alarma toute la ville. Il passa sur un coin du port, & tomba d'abord sur un vaisseau anglois ; il le mit en pieces à l'instant, & n'y laissa què la cale ; il emporta, à une distance considérable, une partie des mâts, des voiles & des cordages ; il fracassa & coula à fond les petits bateaux & les félouques qu'il rencontra sur son chemin. Le bruit s'accrut, & devint plus effrayant. Une sentinelle épouvantée courut dans sa guérite ; mais le vent enleva l'un & l'autre, & les transporta dans la mer, où le soldat périt. Il traversa ensuite une grande partie de la ville, & ret-

versa presque tout ce qui s'opposa à sa fureur. Plusieurs maisons furent entièrement rasées , & il ne laissa pas dans son passage un seul clocher sur pied. Il entraîna même fort loin des cloches & quelques dômes. Les toits des églises furent démolis & abattus. Si cet accident étoit arrivé de jour , il auroit occasionné la mort de presque tous les habitans , parce que chacun se seroit réfugié dans les temples.

L'ouragan alla ensuite à la pointe nord-est de la ville ; & après avoir renversé le fanal , on dit qu'il s'éleva avec un bruit affreux , traversa la mer , & arriva en Sicile , où il déracina des arbres & causa d'autres dommages peu considérables : il avoit épuisé toute sa force sur Malthe. Il y eut près de deux cents hommes tués ou blessés , & un grand nombre de bâtimens de mer , de maisons & d'églises détruits.

On a écrit plusieurs traités pour expliquer ce phénomène ; mais je n'en ai trouvé aucun de satisfaisant. L'opinion de la populace est claire & positive. Ils déclarent tous d'une voix unanime , que c'étoit une légion de diables déchaînés & envoyés des enfers pour les punir de leurs péchés. Il y a mille personnes à Malthe , qui jureroient de les avoir vus dans le nuage , aussi noirs que de la poix , & vomissant du feu & du soufre. Ils ajoutent que , s'il n'y avoit pas eu quelques ames justes parmi eux , toute la ville auroit certainement été enveloppée dans une destruction générale.

Les courses de chevaux à Malthe font très-curieuses : elles se font sans selle , bride , fouet , ni éperons ; & cependant l'on dit que les chevaux courent très-vite , & qu'ils divertissent beaucoup les spectateurs. On les accoutume , quelques semaines auparavant , au terrain sur lequel ils doivent courir ; & quoiqu'il soit entièrement de rocher & de pavé , il est rare qu'il arrive des accidens. Il y a aussi quatre fois par an des courses d'ânes & de mules. Le cavalier alors n'a qu'un instrument semblable à l'alène d'un cordonnier , pour piquer son coursier , s'il est trop lent.

Comme Malthe est un abrégé de l'Europe & un assemblage des cadets des meilleures maisons , c'est assurément une excellente académie de politesse. D'ailleurs , dans un pays où la loi & la coutume autorisent à demander satisfaction de la moindre offense , on est obligé d'être très-honnête & très-circonspect dans ses paroles & dans ses actions.

Tous les chevaliers & les commandeurs ont l'air du grand monde. On ne rencontre point parmi eux de caractère outré. Les ridicules & les préjugés de chaque nation s'adoucent & se dissipent peu à peu , par la communication & la familiarité qu'ont entr'eux les chevaliers. Il est curieux de remarquer l'effet que produit ce mélange sur des hommes de différentes contrées. Les petits-mâtres François , les Allemands à la démarche fiere , & les Espagnols à
l'air

l'air imposant, semblent avoir pris quelque chose les uns des autres : cependant, à travers ces nuances, ils conservent toujours celui qui leur est propre. Il est facile de distinguer les habitans du sud & du nord des Pyrénées, ainsi que ceux du côté oriental & occidental du Rhin. Quoique le Parisien ait perdu en partie son air suffisant, comme l'Espagnol sa taciturnité & sa gravité, & l'Allemand son opiniâtreté & son orgueil, cependant vous reconnoissez toujours l'Allemand, le François & l'Espagnol; la caricature qui les rendoit ridicules a seulement disparu.

Cette institution, qui est un composé bizarre des établissemens militaires & ecclésiastiques, subsiste depuis près de 700 ans; & quoique ce soit, je pense, un des premiers ordres de chevalerie, il a survécu à tous les autres. Il possède de grandes richesses dans la plupart des pays catholiques de l'Europe : il en avoit aussi autrefois en Angleterre avant le regne de Henri VIII; mais ce tyran capricieux ne voulut pas laisser subsister une institution, quelque ancienne, quelque respectable qu'elle fût, si elle s'avisoit de révoquer en doute sa suprématie & son infailibilité. En conséquence il saisit toutes les possessions de cet ordre, dans le même tems qu'il s'appropriâ presque tous les revenus de l'église. Les chevaliers remontrèrent en vain qu'ils étoient plutôt un ordre militaire qu'ecclésiastique, & que leur valeur avoit rendu de grands services à l'Europe dans les guerres.

contre les infideles. Ce n'étoit pas son usage d'écouter le bon droit ; & il n'étoit pas possible d'avoir raison , quand on supposoit que le roi pouvoit avoir tort.

Malthe & la Sicile furent long-tems sous la tyrannie des Sarrafins ; les Normands les en délivrerent vers le milieu du onzieme siecle : dans la suite , le sort de Malthe suivit communément celui de la Sicile , jusqu'à ce que l'empereur Charles . Quint donna en 1530 cette isle , avec celle de Gozzo , aux chevaliers de Saint-Jean - de - Jérusalem , qui venoient de perdre Rhodes. Le grand-maître , en reconnoissance de cette donation , est encore obligé chaque année d'envoyer un faucon au roi de Sicile , ou à son vice-roi , & à chaque nouvelle succession , de lui prêter serment de fidélité , & de recevoir de ses mains l'investiture de ces deux isles.

Depuis notre arrivée ici , le tems a toujours été parfaitement clair & serein , sans aucun nuage dans l'atmosphère. Quelque tems après le coucher du soleil , le ciel présente un coup-d'œil magnifique , que je ne me rappelle pas d'avoir observé ailleurs. La partie orientale de l'horison semble être d'une belle couleur de pourpre - foncé , & l'occidentale de véritable jaune de Claude Lorrain , que vous admirez tant. La chaleur n'est pas insupportable : le thermometre est ordinairement entre soixante-quinze & soixante-seize degrés. Adieu. Nous nous préparons à un long voyage , & il n'est pas aisé de dire de quel endroit je pourrai vous écrire.



NOTES

Par M. DERVEIL, de Lausanne.

Multum magnorum virorum judicio credo,
aliquid & meo vindico. SENECA.

Page 2, ligne 28. Mal de mer. Voici une petite note pour ceux qui sont appellés à voyager sur mer, & qui craignent le mal de mer plus que Caribde & Scylla. Faites fondre deux ou trois grains de sel sédatif de Homberg, dans un peu d'eau chaude, n'importe combien, & buvez cette dissolution le matin en vous éveillant. Si quelque tems après, les maux de cœur veulent venir, prenez une seconde dose de sel. Vous en pourrez prendre une troisieme, une quatrieme & davantage, jusqu'à ce que vous ne vous-sentiez plus de disposition aux vomissemens. Ce sel est très-rafraichissant, & appaise singulièrement le mouvement irrégulier du fluide nerveux, dont le mal de mer est un effet. On a parlé, il n'y a pas long-tems, de l'usage de la thériaque dans ces cas. Nous ne doutons pas qu'elle ne produise de bons effets, puisqu'elle contient de l'opium, qu'un grand médecin appelloit le *magnus dator spirituum*: mais la thériaque, de même que l'opium pur, échauffe trop, & rend le ventre paresseux, tandis que le sel sédatif de Homberg n'est pas sujet aux mêmes inconvéniens.

Page 5, ligne 3. Semaines. Le professeur Cyryllo a mesuré pendant dix années, la quantité de pluie qui tombe à Naples. Il a trouvé vingt-

R ij

neuf pouces pour somme moyenne dans le courant d'une année. Suivant ce calcul, il tomberoit annuellement dix pouces d'eau de plus à Naples qu'à Paris, qui est sous un ciel assez pluvieux.

Page 15, ligne 4. *Ischia*. On trouve dans le septieme volume des œuvres de Pope, une lettre de Berkley, dans laquelle on lit une charmante description de l'isle d'Ischia. Cette isle est une espece de paradis terrestre, si nous devons en croire le célèbre évêque de Cloyne. La fertilité des vallées, & les sites pittoresques des côteaux, offrent des scenes dont on ne sauroit jouir sans enthousiasme. Tout ce qui est nécessaire à la vie s'y trouve en abondance, & les habitans doivent avoir conservé l'innocence & la simplicité de cet âge d'or tant chanté par les poètes, & auquel on ne croit plus aujourd'hui. On ne peut s'empêcher de s'écrier, en lisant la description poétique de cette isle :

*Hic vivere vellem,
Oblitusque meorum, obliviscendus & illis,
Neptunum procul e terra spectare furentem!*

Malheureusement l'esprit de vengeance est trop commun parmi les habitans, & rend le séjour de l'isle dangereux.

Page 18, ligne 2. *Entendu*. Le chevalier Hamilton, dont il est ici question, a donné ses intéressantes observations, dans une suite de lettres à la société royale de Londres. On peut les voir dans les *Transactions philosophiques* de cette société, ou dans un petit recueil qu'on en a fait en Angleterre sous le titre suivant : *Observations on mount Vesuvius, mount Etna, and other volcanos,*

in a series of letters addressed to the R. S. from the hon. sir W. Hamilton, &c. in-8°. Lond. 1773.

Suivant cet auteur, tout le territoire de Naples, à vingt milles à la ronde, n'est qu'une production du feu, & la mer alloit anciennement jusqu'aux montagnes situées derrière Caserte & Capoue, & qui font une continuation de l'Apennin. Si j'osois comparer, dit M. Hamilton, de petites choses avec de grandes, je dirois que les feux souterrains ont travaillé dans ce pays au fond de la mer, comme les taupes dans un champ. Le terrain s'est d'abord soulevé de distance en distance; il s'est formé des volcans dont les éjections ont rempli les espaces intermédiaires, & formé toute cette partie du continent, avec plusieurs des isles adjacentes. Mais que cette comparaison est petite, auprès du spectacle terrible de la nature! Il y a près de deux siècles que des torrens de flamme vomirent en moins de quarante-huit heures une haute montagne qui existe encore aujourd'hui sous le nom de *Monte Nuovo*, & dont la base a près de trois milles de circonférence. Madame du Bocage dit, dans ses lettres sur l'Italie, que la campagne fut alors brûlée à plus de six milles à la ronde; que la mer se retira du rivage; que *Tripurgo*, ville voisine, & le *Lago-Lucrino* furent entièrement détruits; & que plusieurs personnes perdirent la vie, avec une multitude d'animaux de toute espèce. Qu'il nous soit permis d'ajouter ici, que les recherches de M. Hamilton sont dignes de toute l'attention des amateurs de la physique & de l'histoire naturelle. Les voyageurs qui veulent examiner en physiciens les pays qu'ils parcourent, doivent en faire une lecture très-sérieuse.

Ils feront connoissance, par ce moyen, avec les vestiges des feux souterrains; ils trouveront des créations de cet élément, dans des lieux où ils ne se feroient pas douté d'en rencontrer; & leurs découvertes ne pourront que répandre de nouvelles lumieres sur la physique de la terre. Nous sommes, par exemple, persuadés que ces voyageurs trouveroient un grand nombre de vieux volcans dans la Suisse, ce point le plus élevé de l'Europe, & peut-être de tout l'ancien monde. La prodigieuse quantité de hautes montagnes dont ce pays est couvert, les tremblemens de terre qui s'y font sentir quelquefois, & les découvertes volcaniennes qu'on a faites depuis peu en Italie, en Auvergne, en Bohême, &c. tout cela n'offre-t-il pas d'assez fortes raisons pour rendre notre conjecture bien vraisemblable? Un de nos amis, membre de la société économique de Berne, vient de réveiller l'attention des naturalistes sur ce sujet négligé jusqu'ici. Il prouve, par l'analogie & la nature de plusieurs fossiles, que la Suisse doit vraisemblablement contenir des anciens volcans qui ont cessé de brûler depuis nombre de siècles, & que le tems doit avoir beaucoup dénaturés. On dit que M. de Sauffure va publier quelque chose sur cette matiere. Mais tout ceci est indifférent au territoire de Naples & aux voyages de M. Brydone.

Page 19, ligne 13. *Strombolo*. Par-tout où vous trouverez *Strombolo*, lisez *Stromboli*.

Page 24, ligne 18. *En alarme*. Une centaine de familles habitent, dit-on, un des côtés de ce formidable séjour, & craignent plus les Turcs que le gouffre ardent qui travaille sous leurs pieds.

Page 28, ligne 6. *Teresia*. Pline appelle cette isle *Therasia* ; voici les paroles de ce naturaliste : *Inter hanc (Lipara) & Siciliam altera, antea Therasia appellata, nunc Hiera ; quæ sacra Vulcani est, colle in ea nocturnas evomente flammæ.* Lisez donc *Therasia*.

Page 36, ligne 23. *Mois*. On dit plus, & cela paroît incroyable : trente mille habitans moururent en un jour de cette terrible peste. La petite vérole, autre peste, succéda à ce fleau, & ravagea pendant six années consécutives.

Page 37, ligne 6. Le port de Messine est un port franc ; il est le plus beau & le meilleur du monde connu ; les vaisseaux y arrivent jusqu'aux maisons des négocians, & plus de mille bâtimens peuvent y être en sûreté contre les vents dans tous les saisons. Pourroit-on s'imaginer qu'avec de pareilles avantages, il ne se fait presque point de commerce dans Messine ? Cette ville fournit un exemple frappant des funestes effets d'un gouvernement despotique & oppresseur. Il fut, dit-on, un tems où il y avoit dans le port de Messine, jusqu'à quatre-vingt gros vaisseaux appartenant à la ville. Le commerce y étoit favorisé par les plus grands privilèges, & Messine étoit la rivale de Venise pour le trafic des Indes orientales. Maintenant tous ces privilèges, sources de l'opulence, sont abolis : on a substitué à la place, des impôts effrayans ; on a bâti une citadelle pour tenir en respect les habitans qui s'étoient révoltés : l'industrie, les sciences, les arts & l'opulence, se sont enfuis pour jamais. Le roi Victor-Amédée avoit de grands desseins pour rétablir le commerce de

Messine dans son ancienne splendeur ; on y avoit aussi formé une compagnie royale de commerce : mais toutes ces tentatives ont été infructueuses , parce que le commerce ne sauroit prospérer que sous l'égide de la liberté & la protection efficace des loix.

Page 57, ligne 2. Ces formidables champions qui escorteient nos voyageurs, se nomment *campieri* en langage sicilien. Le roi en tient quarante à sa solde dans la capitale de la Sicile , & chaque vallée est obligée d'en tenir le même nombre sur pied. On dit même qu'il n'y a point de particulier, maître d'une possession un peu considérable , qui n'entretienne un certain nombre d'hommes armés, pour sa sûreté personnelle. Mais que penser de ce qu'on a dit à M. Brydone au sujet de ces *campieri*, & de la police de la Sicile ? Voici le sentiment de M. de Riedesel, voyageur sensé & très-véridique. *Il est faux que ces soldats (les campieri ou brigands de M. Brydone), ainsi qu'on avoit voulu me le persuader d'abord, soient eux mêmes chefs de voleurs, & qu'on n'est en sûreté sous leur escorte que parce qu'ils sont d'intelligence avec eux. Ce sont au contraire de fort honnêtes gens, auxquels on peut se confier sans risque. Je veux bien croire qu'ils ne sont pas toujours tout ce qu'ils pourroient pour arrêter les bandits lorsque l'occasion s'en présente ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a rien du tout à craindre avec eux, & qu'ils conduisent leur voyageur avec toute la sûreté & toute l'attention possibles.* Voici un autre extrait, qui peut servir de pièce dans ce procès. Il est tiré d'un fort bon mémoire de M. de Zinzendorf sur la Sicile. *Les brigands*

étoient protégés ouvertement par quelques barons du royaume. Victor-Amédée demanda compte de tous les assassinats & vols de grand chemin à ces barons eux-mêmes, & fit par-la disparaître cette engeance en peu de jours.

Page 61, ligne 8. Ce célèbre tournant qu'on nous a peint sous des traits si terribles, doit être bien peu de chose lorsqu'on l'examine de près, & qu'on ne s'est pas laissé effrayer par des descriptions exagérées. M. de Riedesel a passé dans une très-petite barque, cette Carybde que la flotte d'Enée eut tant de peine à éviter, malgré toute l'habileté du fameux Hélénius. Il assure que les eaux n'ont dans cet endroit que trente palmes de profondeur, ce qui ne fait pas seulement vingt-cinq pieds de roi; que la traversée se fait commodément & fort vite sans rames ni voiles, & que s'il arrive quelquefois à un gros vaisseau de se perdre, c'est ordinairement par l'ignorance des mariniers qui prennent, pour s'engager dans le détroit, le tems où le courant les jette nécessairement contre le rivage. Après cela, il faudra convenir que l'histoire de ce fameux *Pesce*, qu'on trouve dans plusieurs livres, a bien l'air d'être un de ces contes que la crédulité a consacrés, & que des gens sensés ne répètent que parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine de les examiner. Nous hasarderions ici quelques conjectures sur les causes du tourbillon de Carybde, s'il n'étoit pas ridicule de vouloir expliquer un fait dont on ne connoit pas toutes les circonstances. Voici l'explication qu'en donne le baron de Riedesel, qui nous paroît avoir examiné la chose de près. *Ce tourbillon*, dit le voyageur prussien, *n'est*

point occasionné par un gouffre, mais uniquement par deux courans opposés, qui s'efforcent de pénétrer dans le détroit, l'un du côté du nord, & l'autre du côté du sud. Comme ces deux courans ne se portent pas dans le canal avec la même force, ni dans le même tems, ils occasionnent une espèce de flux & de reflux, qui se succede de six en six heures. Ce mécanisme nous paroît simple, conforme aux loix de la physique, & ne suppose pas des choses qu'on ne sauroit démontrer, comme par exemple les immenses cavernes de M. Brydone. Salluste s'étoit vraisemblablement fait une idée pareille de la cause de Carybde. Cette phrase, *quod contrariis fluctuum cursibus collisionem facit*, qu'on trouve dans le passage rapporté par M. Brydone, semble du moins le prouver. Pour ce qui est des poètes, leur témoignage ne sauroit être employé pour donner une idée de l'état ancien de Carybde. Ce phénomène prête aisément au merveilleux, qui est la principale machine des fictions poétiques. Virgile imita Homère, & fit naître, par le moyen de Carybde, un incident d'intérêt (qu'on nous passe le terme) en faveur de son *pius Æneas*, qui souvent n'intéresse guere, malgré toute la beauté de la versification. Il faut encore se rappeler que la Sicile étoit anciennement le pays des fictions. Il n'y avoit peut-être pas un seul endroit dans toute l'isle, qui n'offrit quelque chose de merveilleux aux yeux de ce peuple brûlant d'imagination. La froide & triste raison n'y voit maintenant que des objets très-ordinaires, & appelle à son tribunal les philosophes & les historiens, comme les poètes.

Page 61, ligne 13. *Peinture*. Messine n'a, dit-on, de beau que le port. L'intérieur de la ville est fort laid. La cathédrale est un édifice gothique. On y remarque une chaire en marbre, décorée de bas-reliefs d'un bon style. Le maître-autel est le chef-d'œuvre d'un ouvrage de très-mauvais goût, connu en Italie sous le nom de pierres de Florence. De toutes les autres églises, il n'y a de remarquable que celle de saint Grégoire. En général, ces édifices doivent être chargés de dorures & d'ouvrages en marbre de toutes les couleurs possibles : ce qui est diamétralement opposé aux mâles & simples beautés que les gens de goût admirent dans les édifices des anciens Grecs & Romains. On dit que le palais du prince Scaletta est plus remarquable que toutes les églises. On y voit, dans la galerie, un plafond peint par le cavalier Messinese. Ce morceau fait l'admiration de tous les connoisseurs ; quelques-uns ont dit dans leur enthousiasme, qu'il valoit plus que toute la Sicile.

Page 63, ligne 4. *Sicile*. Elle porte les noms honorables de *nobilis*, *fidelissima*, & *Capo del Regno*.

Page 66, ligne 18. Il s'agit d'expliquer les conditions de ce célèbre phénomène, nommé *morgana* : c'est-à-dire, 1°. pourquoi les formes aériennes ne se voient qu'au lever du soleil, & non pendant la nuit indifféremment, & 2°. par quelle raison elles ne paroissent que lorsqu'un calme parfait a succédé à la tempête. Pour cet effet, nous croyons avec M. Brydone, que l'air du détroit est électrisé par la tempête, de la manière qu'il le dit. Mais l'humidité étant un obs-

tacle à la plupart des phénomènes électriques, nous pensons que celle qui se trouve dans l'air pendant la nuit, empêche que ces lumières électriques ne se puissent former. Au lever du soleil, cette humidité tombe, & l'électricité de l'air se manifeste, s'il n'y a pas trop long-tems que le frottement causé par la tempête a cessé. Alors on voit tous ces feux, auxquels l'imagination prête sans doute toutes ces qualités extraordinaires. Leurs formes sont un produit du mouvement de l'air, combiné à celui de la lumière & de la chute des vapeurs aqueuses. Si ces lumières ne se voient pas aussi long-tems que la tempête dure, & qu'il faille pour cela que le calme lui ait succédé, c'est sans doute parce que la grande agitation de l'air dissipe les feux électriques, & les rend invisibles.

Page 71. Le théâtre de Taurominum, ou *Taormina*, comme on nomme aujourd'hui le mauvais bourg qui est à la place de cette ville, est sur-tout remarquable à cause de la scène qui existe dans toute son intégrité. Il est très-singulier que le *proscenium*, l'endroit sur lequel se tenoient les acteurs, n'ait pas seulement quatre pieds de large. Seroit-ce une faute de l'architecte, ou ce théâtre auroit-il été bâti avant Eschyle, qui le premier avisa de mettre plusieurs personnages sur la scène? Ni l'un ni l'autre ne nous paroît probable. Disons plutôt que le jeu des acteurs consistoit, lorsque ce théâtre fut bâti, en une gesticulation fort éloignée de la nature; que ces grands mouvemens du désespoir, de la fureur, de l'effroi, &c. se rendoient pitoyablement mal, & qu'on ne connoissoit pas encore l'appareil

de la pompe, qui fait que le sublime & le touchant portent des coups beaucoup plus sensibles. Si ces conjectures sont fondées, il faudra convenir, malgré toute notre admiration pour l'antiquité, que la scene françoise vaut infiniment mieux que celle des Grecs & des Romains, & qu'ils sont leurs maîtres à cet égard, comme notre siècle l'est à beaucoup d'autres encore. On avoit déjà osé douter de l'excellence du théâtre des anciens, en considérant l'usage où ils étoient de porter des masques analogues à leurs rôles. En effet, rien ne doit autant nuire à la représentation, que tous ces masques dont on nous a conservé les figures. Le célèbre Baron savoit faire verser des larmes douloureuses, en déclamant cette chanson joviale du Misantrope :

Si le roi m'avoit donné

Paris sa grand'ville, &c.

Il ne l'auroit certainement pas fait, bien qu'il se fût affublé du plus beau masque d'Athenes ou de Rome. La réflexion que nous avons faite sur le reste du jeu des anciens, doit achever de nous décider sur la supériorité du théâtre françois, dont les pieces, beaucoup plus réguliere que celles de la Grece, ne leur cedent d'ailleurs que par une timidité qui, il est vrai, va quelquefois jusqu'à l'excès. Pour ce qui est de la difficulté de se faire entendre dans un circuit aussi vaste que celui du théâtre de Taormina, il est bon d'observer que l'architecte a eu l'habileté d'y suppléer, en disposant son édifice d'après les principes de l'acoustique. Vitruve dit qu'on plaçoit des vases d'airain pour renforcer la voix; mais ces vases

ne nous paroissent pas nécessaires, du moins ne le sont-ils pas dans ce théâtre. L'acteur étant placé au bas d'une multitude de cercles concentriques posés les uns sur les autres en amphitêatre, fait à peu près le centre de tous ces cercles; les vibrations sonores vont frapper tous ces points également; aucun angle ne cause une réflexion irrégulière, & ne rend par conséquent les sons confus; nul enfoncement considérable n'absorbe la voix; les gradins supérieurs, quoique plus éloignés de l'acteur, reçoivent des vibrations aussi fortes que les inférieurs, parce que ces vibrations se font avec plus de facilité, à mesure que leur direction approche de la perpendiculaire: il nous paroît impossible qu'on n'entende pas distinctement, à quelque point des gradins qu'on se place; & c'est ce que prouve en effet l'expérience. *J'ai voulu éprouver, dit M. de Riedefel, de quelle maniere la voix des acteurs se transmettoit, & j'ai éprouvé avec autant d'étonnement que de satisfaction, que l'on entend très-distinctement, non-seulement des gradins, mais aussi des parties les plus élevées du théâtre, où étoient les colonnes, tout ce qui se prononce sur la scene. Nous y avions placé un paysan qui nous accompagnoit, & nous l'obligeâmes de nous adresser la parole dans les différens endroits où nous nous plaçâmes; par-tout nous comprîmes parfaitement toutes les syllabes qu'il prononçoit, même celles qu'il proféroit à voix basse. Nos salles de théâtre sont, à cet égard, bien au-dessous des théâtres anciens. On perd, souvent avec beaucoup d'attention, une bonne partie de ce que disent les acteurs; & il est des places où l'on ne sauroit entendre un mot. Il*

feroit cependant aisé de rémédier à cet inconvénient, par une architecture plus raisonnée que celle que l'on a adoptée.

Page 73, ligne 3. Marine. La singularité des ruines de cet édifice, jette de grands doutes sur sa destination. M. de Riedesel prétend qu'on ne sauroit affirmer que ce lieu ait été plutôt une naumachie, que tout autre bâtiment public, tel que des thermes, ou quelque chose d'approchant.

Page 73, ligne 9. Italie. Ces réservoirs sont au nombre de cinq, & non de quatre, comme le dit M. Brydone. Ils ne sont pas non plus de la même grandeur. Le plus petit est celui qui s'est conservé, & le plus grand est placé au milieu des autres.

Page 78, ligne 12. Le chanoine Recupero doit avoir fait imprimer à Catane, en 1755, une bonne dissertation sur ce phénomène. Nous ne la connoissons pas; mais si nous devons en croire le pere della Torre, l'eau ne sortit point alors de la grande bouche de l'Etna. Nous allons rapporter à peu près les propres paroles de cet auteur, parce qu'elles serviront à appuyer les conjectures que nous présenterons dans la note suivante. " Le dimanche 9 mars (1755) vers
 „ midi, l'Etna commença, dit-il, à pousser par
 „ le sommet une grande quantité de flamme &
 „ de fumée qui obscurcissoit l'air. Vers le soir il
 „ tomba une grêle de grosses pierres. Cette grêle
 „ étoit accompagnée de fortes explosions qu'on
 „ entendoit dans la montagne; & elle fut suivie
 „ d'une pluie de sable noir, qui tomba abondamment pendant toute la nuit. Le lendemain 10
 „ mars, vers huit heures, il sortit du pied de la

„ montagne un large torrent d'eau , qui en un
 „ demi-quart d'heure inonda tous les chemins
 „ & les campagnes des environs de l'Etna. Cette
 „ eau rouloit une grande quantité de sable , en
 „ couvrit une étendue considérable de terre ,
 „ & applanit des chemins qui étoient imprati-
 „ cables auparavant. Un payfan ayant été cu-
 „ rieux de toucher l'eau pendant qu'elle cou-
 „ loit, se brûla les doigts comme dans l'eau bouil-
 „ lante. Le sable que ce torrent laissa dans les
 „ campagnes , étoit *salé* & ne différoit en rien de
 „ celui de la mer. Il en étoit de même des pierres „
 Cette relation a été envoyée de Mascoli au pere
 della Torre , & il en garantit la vérité. Au reste ,
 nous ne prétendons pas que l'eau ne puisse
 sortir de la grande bouche même du volcan.
 Nous savons que cela s'est vu quelquefois dans
 les éruptions du Vésuve ; & nous lisons dans le
 voyage de MM. Olafsen & Povelsen en Islande ,
 que des colonnes d'eau se font élevées de la
 grande bouche du mont Hécla , à une hauteur
 très-considérable. On a vu le même phénomène
 sur le volcan Kalegina en Islande , sur-tout dans
 l'éruption de 1755. MM. Olafsen & Povelsen
 disent que la montagne vomissoit par sa bouche ,
 tantôt de l'eau , tantôt du feu , avec tant de vio-
 lence , & de si forts tremblemens de terre , que
 l'on crut que toute l'isle en seroit bouleversée.

Page 79 , ligne 9. L'eau qu'on voit sortir des
 volcans , nous paroît être de deux especes. Quel-
 quefois c'est de l'eau de pluie ou de neige ; d'au-
 tres fois , c'est de l'eau de la mer même. On sait
 qu'après que les volcans ont été long - tems en
 repos , lorsqu'une éruption survient , il se fait
 pour

pour l'ordinaire un écoulement d'eau plus ou moins considérable. Or cette eau ne vient alors, très-probablement, que de l'eau de pluie qui s'étoit ramassée dans des cavernes, ou de la fonte des neiges qui couvrent le sommet des montagnes. Qu'il arrive aussi quelquefois que les volcans vomissent l'eau de la mer, c'est un fait dont nous ne croyons pas qu'on puisse douter. Nous avons vu dans la note précédente, que le sable déposé pendant l'inondation de 1755, étoit salé; qu'il ne différoit en rien de celui de la mer, & qu'il en étoit de même des pierres. Bien plus, on a remarqué des coquillages maritimes sur le Vésuve, après l'inondation de 1631, ainsi que l'assurent Bracini & le P. Ignace, au rapport de M. Hamilton. Nous n'ignorons pas que le P. della Torre prétend que cette eau s'étoit salée en séjournant sur quelque amas de sel gemme. Mais, comme l'Etna a vraisemblablement été formé par des éruptions successives, comme le *Monte Nuovo* près de Naples l'a été par une seule, il ne nous paroît pas naturel de croire qu'il puisse contenir du sel gemme. D'ailleurs, en accordant au P. della Torre, que l'eau ait pu se saler de cette manière, d'où seroient donc venus, si ce n'est de la mer, ces coquillages, ce sable & ces pierres, dont nous venons de parler? Avant de montrer par quelle force l'eau de la mer peut être élevée à quelques milliers de pieds au-dessus de son niveau, voyons de quelle manière elle se fait jour jusqu'à la matière fondue de la lave; car c'est là que nous supposons qu'elle vient. Pour cet effet, nous pensons avec M. Fréron, que le terrain étant secoué dans un moment de

tremblement , il peut se former de grandes crevasses qui communiquent à la mer. On sent que l'eau doit s'y engouffrer avec d'autant plus de violence , que l'air se trouve très-raréfié du côté du volcan. Cependant cette communication avec la mer ne peut être que passagere , & l'on ne doit pas s'imaginer qu'elle puisse éteindre le volcan. Que le terrain soulevé , retombant sur lui-même , ferme la crevasse de la façon que le pense M. Fréron , ou que des éboulemens de sable , de terre , de cailloux , ou d'autres choses , bouchent ces crevasses ; ce sera sans doute indifférent. Il est clair qu'elles se boucheront bientôt , & c'est tout ce qu'il faut. Voilà donc un torrent d'eau de mer , qui se précipite avec impétuosité sur la lave fondue que le volcan renferme. Or , deux puissantes causes concourent alors dans le même instant , pour élever cette eau avec une force extraordinaire. La première est cette même force qui lance de gros rochers à plus de 7000 pieds au-dessus de la montagne , & qui n'est sans doute autre chose que l'effet des terribles explosions électriques qui se font dans le feu des volcans. La seconde , est la subite raréfaction de l'air qui est contenu dans l'eau. On sait , d'après les expériences de M. l'abbé Nollet , que l'eau contient environ un trente-sixième de son volume d'air. Cet air se raréfiera donc tout à-coup , avec une violence proportionnée à la grande chaleur de la lave , & élèvera les particules de l'eau ; de la même manière que la poudre d'une mine pousse la terre. Qu'on mette une matière fusible , par exemple , un métal , dans un creuset entouré de charbons ardents , & lorsque la ma-

tiere fera bien fondue , qu'on y jette dedans un peu d'eau : on verra que cette eau , & même la matiere fondue , sauteront en l'air avec une violence bien propre à convaincre que l'eau de la mer , lorsqu'elle tombe sur de la lave fondue , peut être élevée à plus de mille pieds , & qu'elle peut même percer le flanc de la montagne contre lequel elle sera poussée.

Page 86, ligne 4. Branche. La fertilité du terrain sur les couches de lave , fait un sujet d'étonnement pour tous les voyageurs. Il paroît que les productions volcaniennes contiennent des principes éminemment propres à la végétation. On a fait cette remarque , non - seulement sur l'Etna , mais encore sur le Vésuve , & en général dans tous les endroits où les feux souterrains se font fait jour. C'est ainsi , par exemple , que l'Isle de France , qui a été formée par des volcans , produit une étonnante quantité de plantes de toute espece , & des arbres très-vigoureux & pressés , même dans les endroits qui n'ont pas encore été défrichés , comme on peut le voir dans l'histoire des plantes de la Guyane françoise , que M. Fusée Aublet vient de nous donner. Quelles sont les causes de cette végétation surprenante ? Personne ne les ayant expliquées d'une maniere conforme aux principes de la physique & de la chymie , nous allons essayer d'offrir quelque chose de mieux aux lecteurs éclairés. Nous pensons d'abord que les laves ou les cendres volcaniennes (car c'est la même chose dans le fond) doivent être regardées comme une vitrification incomplete d'une terre vitrescente & d'une terre calcaire. Dans cet état , les particules de la terre

calcaire attirent l'humidité de l'air. La surface de la lave se réduit insensiblement en une poudre, ou espece de terreau, composé de terre vitrescente très-divisée, & d'une bonne portion de terre calcaire; & la lave est déjà un peu propre à la végétation, puisqu'il est prouvé d'après les expériences de M. Baumé, que la terre argilleuse (qui n'est que la terre vitrescente très-divisée) rendue meuble par une autre terre, est la terre la plus favorable à la végétation. Cependant la terre calcaire n'attirera pas l'eau seulement; elle recevra encore, avec le laps du tems, beaucoup de parties grasses & huileuses dont l'air est chargé. Or, qu'arrive-t-il alors? Les parties calcaires s'unissent aux parties huileuses; elles deviennent solubles dans l'eau, & fournissent à la nourriture des premières mouffes qu'on voit sur les laves. Mais ces mouffes même deviennent une cause favorable à la végétation. Elles donnent, en se pourrissant, de nouvelles parties huileuses que la terre calcaire rend encore solubles. Bientôt d'autres plantes se mêlent à la mouffe & augmentent la végétation par la même raison que nous venons de dire. Or, ce sont ces effets sans cesse renouvelés, qui nous paroissent être les principales causes de la grande fertilité de la lave. Car il est prouvé par des expériences incontestables, que les meilleurs de tous les engrais sont des substances grasses ou huileuses quelconques, rendues solubles à l'eau. Si nous considérons encore que les vents doivent nécessairement porter des terres sur les laves, comme il se fait sur les anciennes murailles, & que les hommes s'empressent souvent à les cultiver dès qu'ils

apperçoivent un peu de terreau, l'on comprendra que non-seulement le tems de la fertilité doit être bien accéléré, mais encore que la végétation en deviendra beaucoup plus considérable. M. Brydone donne dans une bien grande erreur, lorsqu'il attribue la fertilité des cendres de l'Etna, à la grande quantité de nitre qu'elles contiennent. (*Voyez page 82*). Ce sel ne peut être produit que par la putréfaction, & la putréfaction ne sauroit se faire dans les flammes du volcan, ou dans les cendres volcaniennes, qui ne contiennent ni parties animales, ni parties végétales. D'ailleurs, ces auteurs qui disent que le nitre est *la nourriture des végétaux*, n'ont pas parlé d'après l'expérience, qui montre la fausseté de cette espece d'adage.

Page 98, ligne 6. Le calcul analogique du signor Recuperero nous paroît faux. N'est-il pas clair que plus une lave sera vitrifiée, plus il lui faudra de tems pour devenir propre à la végétation? Or, M. Hamilton a vu des laves de différens degrés de vitrification, depuis la dureté du verre, jusqu'à la consistance de la poussiere. Il n'en est cependant pas moins vrai que la montagne doit être fort ancienne.

Page 98, ligne dernière. M. Recuperero a fait graver le plan de l'Etna sous le titre: *Carta oryctographica di Mongibello, per la sua storia naturale scritta da Giuseppe Recuperero, canonico della collegiata di Catania.* L'ouvrage pour lequel elle est destinée, viendra quand il pourra. Sainte Agathe, qui a la surintendance des affaires de la montagne, est peut-être un plus grand obstacle à la publication de cet ouvrage, que les livres de

la Genèse , qui , après tout , ne parlent que de la création du monde. Au reste , cet évêque qui prend si fort à cœur les intérêts de Moyse , seroit-il le même dont M. de Riedesel parle dans ces termes ? “ L'évêque de Catane , de la maison de Vintimille , mérite aussi d'être nommé avec éloge. Ce digne prélat , qui est bien au-dessus des préjugés & des petites vues de tant de personnes de son état & de sa croyance , ose exposer ouvertement dans sa bibliothèque tous les bons livres qu'il peut rassembler ; & j'y ai trouvé , à mon grand étonnement , les collections complètes des œuvres de Voltaire , du citoyen de Geneve , & de Helvétius „.

Page 103 , ligne 21. M. de Riedesel assure que cette église fera , comme tout ce que font les moines , d'une grande dépense & sans aucun goût. Il dit aussi , que le couvent n'est qu'une masse qui effraie par sa grandeur autant que par le mauvais goût qui y regne. C'est peut-être un peu d'humeur qui lui fait tenir ce langage. Les richesses de ces enfans de l'humilité l'ont singulièrement révolté , & nous ne saurions l'en blâmer. Il est sans doute affreux de voir une troupe d'êtres inutiles à la société , regorger d'or , tandis que le cultivateur & l'artisan gémissent dans la plus profonde misère.

Page 103 , ligne 24. Cet orgue a , dit-on , plus de cent registres.

Page 105 , ligne 28. Il y a sans doute ici une faute d'impression. Ce terrible tremblement de terre arriva en 1693. Toute la Sicile en fut ébranlée. On dit que plus de cent mille personnes furent ensevelies sous les ruines de quarante-neuf

villes & villages, & de neuf cents vingt-deux églises, colleges & couvens.

Page 106, ligne 28. On lit dans le voyage de M. de Riedesel une description des ruines de Catane, bien différente de celle qu'en donne M. Brydone. Il faut se rappeler que M. Brydone n'a pas voyagé en antiquaire, & qu'il a jeté un œil peu curieux sur tous ces objets.

Page 118, ligne 17. Le chanoine Recupero a mesuré la hauteur perpendiculaire d'une de ces montagnes, & l'a trouvée d'un mille environ. La base de cette même montagne a cinq milles de circonférence, suivant le même auteur. Cette seule portion étant à peu près aussi haute que le Vésuve, quelle énorme masse ne doit pas former tout l'Etna, & quelles immenses cavités ne doivent pas se trouver sous la terre! Peut-être qu'un jour cette masse s'écrasera dans son propre abyme, & entraînera toute la Sicile dans sa chute. On ne peut songer sans frémir, à cet effet qui, malheureusement, ne devient que plus probable de jour en jour.

Page 120, ligne 11. Il faut lire 6000 pieds, au lieu de 7000, puisque le calcul fondé sur les expériences de Huygens, donne un produit de 6651 pieds 9 pouces. On pourroit objecter à M. Brydone, que tous ces calculs n'offrent que des approximations fort éloignées. Mais il n'en faudra pas moins convenir qu'ils sont très-propres à donner quelque idée de l'immense force de projection qui se trouve dans le feu des volcans. M. Hamilton, cet observateur si exact, assure qu'une pierre très-compacte, de douze pieds de hauteur sur quarante-cinq de circonférence, fut lancée

en 1767 hors de la bouche du Vésuve, à la distance d'un quart de lieue. Il a aussi trouvé des pierres du poids de huit livres à Pompéja qui fut détruite par une grêle de pierres. Il cite encore le fait rapporté par Antonio Bulifons, qui dit qu'en 1631, une pierre grosse comme une bombe, sortit de la bouche du Vésuve, & tomba à douze milles de là, sur la maison du marquis de Nola, à laquelle elle mit le feu. Mais cela n'est encore rien, en comparaison de la distance où la cendre est quelquefois portée. Si nous devons en croire Dion Cassius, les cendres du Vésuve allèrent, sous le regne de Titus, jusqu'en Afrique, en Syrie & en Egypte. L'abbé Jules-César Bracini mesura en 1631, avec un quart de cercle, la hauteur de la colonne de cendre & de fumée qui sortoit du Vésuve, & la trouva égale à plus de trente milles d'Italie. Ces faits, il faut cependant en convenir, ont bien l'air d'être exagérés.

Page 125, ligne 10. Voici ce que nous lisons dans M. Hamilton : *Au pied de la montagne formée par l'éruption de 1669, se trouve une ouverture par laquelle nous descendimes, au moyen d'une corde, dans différentes cavernes qui alloient beaucoup plus avant & plus bas que nous ne voulûmes nous hasarder, parce que le froid y étoit excessif, & qu'un vent violent éteignoit souvent quelqu'un de nos flambeaux. Il y a apparence que ces cavernes contenoient la lave qui se fit jour & s'étendit jusqu'à Catane. Nous ne savons pas si c'est de cette caverne dont M. Brydone parle ici, d'autant mieux qu'il en est une autre sur la montagne, que les paysans appellent la *spelunca**

della palomba, & où les pigeons sauvages font leurs nids. En général, les cavernes doivent être fort nombreuses sur l'Etna. Nous pensons avec M. Hamilton, qu'on en découvreroit plusieurs, si l'on cherchoit aux environs des bouches d'où les grandes laves sont sorties; car, dit-il, *l'immense quantité de matieres que l'on voit au-dessus du sol, suppose nécessairement de très-grands vuides au-dessous.*

Page 136, ligne 5. La lave, comme tout autre corps, se refroidit d'abord à l'extérieur. Mais, comme il se forme très-promptement une croûte dure & épaisse, tandis que l'intérieur est encore liquide, la chaleur ne peut sortir que fort lentement, & il s'écoule plusieurs années, avant que la masse soit refroidie de part en part. Il est donc clair que, pour calculer le tems qu'une masse quelconque de lave doit mettre à se refroidir, il faudroit avoir fait des expériences sur la lave même. Avant cela, tout calcul ne sera au plus, qu'une supputation ridicule. D'ailleurs, cette règle de Newton, que M. Brydone propose à son ami, nous paroît entièrement fautive. On fait à présent, sur-tout d'après les expériences de M. de Richmann, que les corps se refroidissent en raison de leur surface, de la quantité de matiere dont ils sont composés, du degré de chaleur qu'ils ont reçu, de celui de la matiere ambiante, &c. Quoi qu'il en soit, nous ajoutons aux faits rapportés par M. Brydone pour montrer combien de tems il faut à la lave pour se refroidir, celui de M. Hamilton, qui assure que la lave qui sortit du Vésuve en 1767, étoit encore si chaude dans le mois d'avril de 1771,

que des bâtons qu'il poussa dans quelques fentes de cette matiere, s'enflamerent sur-le-champ.

Page 139, ligne 22. M. Hamilton regarde ces ruines comme les restes d'un temple païen. Il dit que les anciens avoient coutume de sacrifier à leurs divinités célestes, sur le sommet de l'Etna, & cite ce passage de Cornelius Severus, qui en effet semble confirmer son opinion :

*Placantesque etiam cœlestia numina thure
Summo cerne jugo, vel qua liberrimus Ætna
Improspectus hiat; tantarum semina rerum
Si nihil irritet flammæ, stupcatque profundum.*

M. de Riedesel croit au contraire, que ce bâtiment n'étoit autre chose qu'un corps-de-garde des Normands, qui pouvoient du haut de cette montagne découvrir toutes les côtes de l'isle. Il fonde son opinion, en particulier, sur ce que les ruines n'indiquent point une construction des tems où vivoit Empedocles. Mais comme ce bâtiment, de l'aveu même de M. de Riedesel, étoit décoré en marbre, & qu'il n'est point probable que les Normands eussent fait une telle dépense pour un simple corps-de-garde, nous pensons que le sentiment de M. Hamilton est le plus fondé. Ces ruines, quelles qu'elles soient, se trouvent sur une espece de plate-forme, sur laquelle on ne voit que cendres & que pierres-ponces.

Page 144, ligne 23. Lisez : la circonférence de l'horizon visible au sommet de l'Etna, ne peut pas être de moins de 2000 milles d'Italie.

Page 145, ligne 2. M. Brydone se trompe beau-

coup dans le calcul qu'il fait ici. Si la circonférence de l'horifon vifible étoit de 2400 milles, l'Etna auroit, en négligeant la réfraction de l'air, près de trois milles géographiques de hauteur, élévation environ quatre fois plus confidérable que celle des plus hautes montagnes de l'Amérique. On ne comprendra peut-être pas comment M. Brydone a pu donner dans une erreur auffi confidérable. Cela vient principalement de ce qu'il fuppofe deux chofes qui ne font pas vraies, favoir, 1°. qu'on apperçoit l'ifle de Malthe depuis le milieu de la montagne, & 2°. qu'étant au fommet de la montagne, on doit voir une fois plus loin que lorsqu'on est au milieu de fa hauteur verticale. M. Hamilton a fait un calcul beaucoup moins fautif. Il dit qu'ayant mefuré la circonférence de l'horifon vifible de l'Etna fur une bonne carte géographique, il la trouva égale à 900 milles d'Angleterre. En prenant que le mille d'Angleterre foit à celui d'Italie comme 7 à 6, nous aurons, en négligeant les fractions, 772 milles d'Italie pour la circonférence de l'horifon vifible, & environ 129 milles pour le rayon.

Page 146, ligne 2. La réfraction ne fuffit pas pour expliquer cette magie d'optique, comme l'appelle M. Brydone. Elle est caufée principalement par la diminution de l'angle de vifion, lorsqu'on est fur la montagne. L'ifle de Malthe paroîtra alors d'un huitieme plus rapprochée; & des objets qui feront à 200 pieds de la montagne, n'en paroîtront éloignés que de 30 ou 40; de forte que moins les objets feront éloignés du pied de la montagne, plus ils paroîtront rapprochés les uns des autres. La réfraction rendra cet effet encore plus fenfible; & en combi-

nant ces deux causes, on aura la vraie raison du phénomène dont il s'agit.

Page 146, ligne 7. Ce sel que M. Brydone ne nomme pas, est le sel ammoniac. On fait qu'il a la propriété d'augmenter le froid à un degré très-considérable, & que c'est lui qu'on emploie pour faire la glace artificielle. Le nitre a bien la même propriété; mais nous avons déjà dit qu'étant le produit de la putréfaction, il ne sauroit se former sur l'Etna, du moins en une quantité un peu considérable.

Page 147, ligne 6. M. Hamilton a pu les compter. Il en a trouvé quarante-quatre dans la moyenne région sur le côté de Catane. Il a encore observé que ces montagnes ou bouches, sont généralement rangées en lignes ou en chaînes. M. de Riedesel dit qu'on compte plus de cent de ces montagnes tout autour de l'Etna.

Page 149, ligne 5. Nous allons ajouter deux descriptions de la bouche de l'Etna, à celle que M. Brydone en a donnée. La première est du docteur Cyrillo, professeur en botanique à Naples, & l'autre de M. Hamilton, que nous avons tant de fois cité dans le cours de ces notes. " On arrive
 „ enfin au sommet, dit le docteur Cyrillo, qui
 „ est très-élevé & de figure conique. Il est cou-
 „ vert de plusieurs couches de cendres & de
 „ neige qui n'y fond jamais. On ne peut mon-
 „ ter sur la cime, qu'avec de grandes difficul-
 „ tés; car outre qu'elle est très-escarpée, la cen-
 „ dre qui est haute & mouvante, ne permet pas
 „ d'appuyer le pied. D'ailleurs, les inégalités que
 „ forment les pierres-ponces, sont un nouvel
 „ obstacle; en sorte qu'on ne peut avancer sans

» se fatiguer beaucoup, & sans perdre, pour
» ainsi dire, la respiration. Dans ces derniers
» tems, le sommet s'est partagé en deux, qui
» ont laissé une espece de cavité entr'eux. Le
» terrain dans cet endroit est plein de crevasses
» par lesquelles, comme par autant de soupi-
» raux, sort une fumée très-épaisse, chargée de
» parties sulfureuses. On observe que toutes
» les pierres qui sont dans cette partie, sont
» toutes couvertes d'une croûte, non-seulement
» de soufre, mais encore de sel ammoniac,
» d'alun & d'autres semblables matieres. Je ne
» peux rien dire ici de certain sur la structure
» intérieure du volcan, ni de la grandeur du
» diametre de la grande bouche: car étant par-
» venus jusqu'au plus haut du sommet, nous
» espérions de pouvoir observer l'intérieur de
» la montagne; mais il sortit tout-à-coup une
» fumée si noire & si épaisse, qu'elle nous en
» empêcha entièrement. Les pierres que nous
» jetâmes dans l'abyme, ne produisirent aucun
» bruit, ce qui fut cause que nous ne pûmes
» rien apprendre de sa profondeur. Ce mor-
» ceau se trouve dans l'ouvrage du P. della Torre,
» intitulé, *Histoire & phénomènes du Vésuve*; &
» nous l'avons transcrit mot à mot. Voici ce que
» dit M. Hamilton: "Après avoir rassasié nos yeux
» de ce spectacle admirable, pour lequel l'em-
» pereur Adrien prit la peine de monter sur
» l'Étna, comme nous l'apprend Spartien,
» nous regardâmes dans la grande bouche, qui,
» autant que nous pûmes en juger à la vue,
» nous parut avoir deux milles & demi de cir-
» conférence. Nous ne crûmes pas qu'il seroit

„ prudent d'en faire le tour & de le mesurer,
 „ parce que dans quelques parties, la surface
 „ nous parut très-foible. La surface intérieure
 „ de la bouche, qui est recouverte de sels & de
 „ soufre, comme celle du Vésuve, a la forme
 „ d'un cône creux renversé. Sa profondeur ré-
 „ pond à peu près à la hauteur de la petite mon-
 „ tagne qui couronne le grand volcan. La fu-
 „ mée qui sortoit abondamment, tant des côtés
 „ que du gouffre même, nous empêcha de regar-
 „ der jusqu'en bas; mais le vent l'ayant écartée
 „ de tems en tems, je vis que ce cône renversé
 „ se terminoit en pointe; & d'après des obser-
 „ vations répétées, j'ose établir ce théorème,
 „ que dans tous les volcans, la profondeur des
 „ bouches sera trouvée à peu près égale à la hau-
 „ teur de la montagne conique de cendres, qui
 „ les couronne ordinairement. En un mot, je
 „ regarde les bouches comme une sorte de che-
 „ minées suspendues, sous lesquelles se trouvent
 „ des abymes & d'immenses cavernes. On peut
 „ aisément expliquer la formation de ces mon-
 „ tagnes coniques avec leurs bouches, par la
 „ chute des pierres & des cendres jetées au tems
 „ d'une éruption. Dans une description abré-
 „ gée de l'Etna, que le même auteur donna au P.
 „ della Torre, il estime la profondeur de la bou-
 „ che de quatre ou cinq cents pieds. Sa forme
 „ intérieure, dit-il, est un cône renversé. La
 „ fumée qu'il rejeta, quoique peu considéra-
 „ ble, m'empêcha pourtant de voir jusqu'au
 „ fond de ce cône; mais j'ai pu juger, par l'in-
 „ clinaison de ses côtés, que sa plus grande pro-
 „ fondeur ne doit point être plus que de quatre

» ou 500 pieds , ce qui répond à la hauteur de
 » cette dernière montagne de cendres : mais je
 » tiens pour certain que sous cet entonnoir
 » (s'il m'est permis de le nommer ainsi) il y a
 » des gouffres immenses ».

Page 151 , ligne 27. Plusieurs auteurs traitent de fable cette histoire d'Empedocles , & il faut convenir qu'elle en a en effet assez l'air. Diogene Laërce dit qu'Empedocles étant extrêmement vieux , il tomba dans la mer & se noya. Mais s'il est vrai que ce philosophe étoit assez vain pour ne paroître qu'avec une couronne d'or sur la tête , afin de soutenir la réputation d'homme extraordinaire qu'il s'étoit acquise , il n'est point impossible qu'il se soit précipité , par la même raison , dans le gouffre de l'Etna. M. Ferber dit , dans son Voyage d'Italie , que M. Byars , un antiquaire anglois , lui a assuré d'avoir vu sur le mont Etna , les ruines d'un mausolée que les descendans d'Empedocles avoient fait construire en sa mémoire. Ce bâtiment étoit fait de lave , il avoit une forme carrée , & il doit avoir été décoré en marbre grec.

Page 162 , ligne 4. Nous avons calculé la hauteur de l'Etna , d'après les observations de M. Brydone , & les règles que M. de Luc a données dans ses excellentes recherches sur les modifications de l'atmosphère. Le résultat de ce calcul , est que le mont Etna a un peu plus de onze mille trois cents pieds de roi d'élévation perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer. Il est donc sûr que le Mont-Blanc en Savoie , est beaucoup plus haut que l'Etna. Sa hauteur perpendiculaire , seulement depuis le niveau du lac

de Geneve , est de treize mille deux cents vingt pieds , ou deux mille deux cents trois toises. Or , en ajoutant à cette somme les cent quatre-vingt-huit toises que ce lac est élevé au-dessus du niveau de la Méditerranée , on aura deux mille trois cents quatre-vingt-onze toises pour la hauteur totale du Mont-Blanc. Le Pic de Ténériffe passe pour la plus haute montagne de l'ancien monde ; cependant elle n'est pas aussi élevée que le Mont-Blanc. Le P. Feuillée , qui a mesuré géométriquement en 1704 , la hauteur du Pic de Ténériffe , ne l'a trouvée que de deux mille deux cents treize toises au-dessus du niveau de la mer. Cette hauteur a même été réduite à deux mille soixante-dix toises , par une remarque que MM. de la Condamine & Bouguer ont faite sur la mesure du P. Feuillée.

Page 162 , ligne 21. Le P. della Torre a fait plusieurs expériences avec l'aiguille aimantée , sur la lave du Vésuve. Il n'a jamais observé quelque émotion considérable dans l'aiguille ; le seul effet que la lave produisit sur elle , fut de changer sa déclinaison. Pour ce qui est de l'agitation de l'aiguille sur le sommet de l'Etna & du Vésuve , il ne nous paroît pas qu'il faille l'attribuer à quelque qualité particulière aux volcans. MM. Olafsen & Povelsen ont observé le même phénomène sur les hautes montagnes de l'Islande , dont ils viennent de nous donner une description fort intéressante.

Page 169 , ligne 14. Tout ce que M. Brydone dit sur l'influence de l'électricité dans l'économie animale , quoique pas entièrement nouveau , mérite une attention particulière , & peut être

être fort utile pour l'art de guérir, dont on ne sauroit trop varier les moyens. Nous doutons cependant beaucoup, que le fluide électrique soit le véhicule de toutes les sensations. Si les nerfs offrent d'un côté des phénomènes qui ont de l'analogie avec l'électricité, il en est d'un autre, qui semblent la détruire. Lorsque, par exemple, on lie un nerf, toute sensation est abolie sous la ligature, & dans la partie où il va se distribuer. Cet effet si essentiel & si constant ne prouveroit-il pas que la cause des sensations n'est point le fluide électrique. ? On a beau lier un corps *idioélectrique*, ou un corps *sympé-riélectrique* ; cela ne change rien aux phénomènes qu'ils ont coutume de montrer dans l'électricité. La matière électrique se fraie un passage dans la substance même du corps, & une simple ligature n'est pas capable de l'arrêter. Nous sommes persuadés, quoique nous n'ayons pas fait cette expérience, que si l'on électrisoit un nerf pris de quelque animal, il seroit trouvé tout aussi électrisé au - dessous d'une ligature qu'en dessus, & que ce foible obstacle ne changeroit rien aux effets de l'électricité dans toute l'étendue de la substance nerveuse. Cela n'empêche pas que l'électricité ne puisse produire de très-grands effets sur la machine humaine. Nous regardons la matière électrique, comme l'irritant le plus actif, le plus universel & le plus durable. Sa vertu irritante s'étend sur les fluides, comme sur les solides, & l'on a observé que le sang électrisé, gardoit sa fluidité plus longtemps que celui qui ne l'étoit pas. Or tous ceux qui savent que l'irritation en général est le pre-

mier & peut-être l'unique agent de toutes les fonctions animales, verront aisément que l'électricité doit avoir une très-grande influence sur les opérations de la machine humaine. Cette influence fourniroit une carrière bien vaste aux philosophes ; & il est surprenant qu'ils aient à peine essayé d'y faire quelques pas. Ils seroient cependant bien dédommagés du tems qu'ils auroient consacré à ces recherches, par l'importance des découvertes qu'ils ne manqueroient pas de faire. Nous finirons cette note, dont le sujet pourroit nous conduire trop loin, en observant que ce qu'on appelle *sensibilité des nerfs*, *mobilité des nerfs*, &c. paroît être occasionné en effet par la privation du fluide électrique. Nous avons du moins observé que des personnes dont la fibre étoit grêle & irritable, devenoient disposées aux convulsions, à raison de la quantité d'étincelles qu'on leur tiroit, & que ces mêmes personnes électrisées négativement, avoient le pouls vite, spasmodique, souvent rémittent, & qu'elles éprouvoient un mal-aise parfaitement semblable à celui dont se plaignent tous les vaporeux. Les médecins praticiens savent que l'éther vitriolique bien pur, apaise sur-le-champ les symptomes vaporeux les plus forts. Comme cette liqueur est certainement très-électrique, il est bien probable qu'elle ne produit son effet salutaire, qu'en rendant au corps le fluide électrique qui lui manquoit, & dont le besoin causoit tous les accidens. Les cures magnétiques de M. Mesmer de Vienne, dont on a fait beaucoup de bruit ces derniers tems, sont peut-être encore une preuve favo-

nable à notre conjecture. Ce médecin prétend prouver que toutes les maladies des nerfs ne sont produites que par un fluide magnétique dont tout le corps est plus ou moins rempli. Or, combien n'y a-t-il pas de physiciens qui soutiennent que le fluide magnétique & le fluide électrique ne sont dans le fonds que la même matière ?

Page 173, ligne 21. On auroit certainement tort de rire. MM. Bancks & Solander nous assurent qu'ils garantirent leurs vaisseaux de la foudre, en attachant aux mâts de longues chaînes qui descendoient jusques dans la mer. Ce même moyen ne pourroit donc manquer de réussir sur nos dames, sur-tout lorsqu'elles seront aussi hautes que les mâts d'un vaisseau de guerre, ou les tours d'une cathédrale. Il est vrai qu'il y auroit alors quelque danger de leur faire la cour de trop près, sur-tout en été par un tems couvert. On pourroit avoir une aventure pareille à celle de ce professeur Russe, que la foudre écrasa, parce qu'il s'étoit imprudemment approché d'un conducteur chargé par le tonnerre. Mais c'est sans doute une bagatelle à laquelle nos intrépides élégans sauront bien porter remède, & qui ne doit pas empêcher d'employer le moyen proposé par M. Brydone.

Page 177, ligne 5. L'Etna; ainsi que le Vésuve, produit une grande quantité de matière électrique. Les éclairs qu'on voit dans la fumée des volcans, ne doivent pas permettre d'en douter, depuis que l'analogie de l'électricité avec le tonnerre a été démontrée. Sénèque dit : *Ætna aliquando multo igne abundavit, ingentem vim*

arena urentis effudit, involutus est dies pulvere, populosque subita nox terruit, illo tempore aiunt plurima fuisse tonitrua & fulmina. Nous lisons dans les voyages de M. Ferber en Italie, que M. le professeur Vairo, de Naples, ayant planté perpendiculairement de longues barres de fer pointues sur le Vésuve pendant une éruption, il les trouva fort électrisées.

Page 179, ligne 21. Après les découvertes qu'on a faites depuis peu en Angleterre sur ce qu'on appelle l'air fixe, l'on ne doit point être surpris de ce fait. Mais qu'est-ce que c'est proprement que l'air fixe? Ce que les chymistes nomment le phlogistique, n'auroit-il pas quelquefois les propriétés de l'air fixe? Ne les donneroit-il du moins pas à l'air ordinaire? Nous avons quelques expériences & plusieurs conjectures, que nous pourrions présenter à nos lecteurs, si elles n'étoient pas de nature à nous faire passer les bornes de ces remarques.

Page 180, ligne 20. On voit une pareille liste, rangée suivant l'ordre alphabétique, dans l'histoire de Catane, publiée par Carrera.

Page 189, ligne 3. Cette relation a été imprimée à Londres. En voici le titre pris sur un exemplaire que M. Hamilton trouva à Palerme dans la bibliothèque du prince de Torremuzzo: *A true and exact relation of the late prodigious earthquake and eruption of mount Ætna, or monte Gibello; as it came in a letter writen to his majesty from Naples, by the Right Honourable the Earl of Winchelsea, his majesty's late ambassador at Constantinople, who, in his return from thence, visiting Catania in the Island of Sicily, was an eye-*

witness of that dreadful spectacle ; together with a more particular narrative of the same , as it is collected out of the several relations sent from Catania ; published by authority. Printed by Newcomb , in the Savoy , 1669.

Page 193 , ligne 26. Nos lecteurs verront peut-être avec plaisir une liste chronologique des éruptions de l'Etna.

Années des éruptions avant l'ere chrétienne.

3525. 3538. 3554. 3483.

Années des éruptions après l'ere chrétienne.

1175. 1285. 1321. 1323. 1329. 1408. 1530.
1536. 1537. 1540. 1545. 1554. 1556. 1566. 1579.
1614. 1634. 1636. 1643. 1669. 1682. 1689. 1692.
1702. 1747. 1755. 1766.

Comme plusieurs personnes font encore dans l'idée qu'il existe sous la mer une communication entre l'Etna & le Vésuve , nous allons donner une pareille liste chronologique des éruptions de cette dernière montagne. On verra, par la différence des dates , combien cette prétendue communication est peu vraisemblable.

Années des éruptions du Vésuve après l'ere chrétienne.

79. 203. 472. 512. 685. 993. 1036. 1043. 1048.
1136. 1506. 1631. 1660. 1682. 1694. 1701. 1704.
1712. 1717. 1730. 1737. 1751. 1754. 1760. 1766.
1767. 1770. 1771. 1776.

Au reste, il ne faut pas douter qu'il n'y ait eu d'autres éruptions que celles dont les dates se trouvent dans ces listes. On fait peu de chose des incendies de l'Etna, avant que le voile de sainte Agathe ait eu une réputation faite. Depuis ce tems, le clergé de Catane a tenu le registre de tous les prodiges que ce voile a opérés sur la montagne, & c'est de ce registre dont ces dates ont été tirées. Les reliques de saint Janvier ont rendu le même service au Vésuve : c'est pareillement des registres de l'église de Naples, que les dates que nous avons données sont extraites.

Page 205, lig. 17. Le comte Gaëtani s'est encore fait connoître dans la république des lettres, par une traduction de Théocrite en vers italiens.

Page 205, ligne 6. Ces latomies servoient anciennement de prison, comme on peut le voir dans plusieurs anciens auteurs. On lit, par exemple, dans Diodore de Sicile, que le poëte Philoxene ayant dit trop librement son avis, au sujet d'un mauvais poëme que Denys avoit composé, le tyran donna ordre sur-le-champ à ses officiers de mener Philoxene aux carrieres.

Page 209, lig. 12. Comme cette oreille de Denys (*l'orechio di Dionysio*) est une chose très-curieuse, nous allons transcrire ici la description détaillée qu'en a donnée M. de Riedesel. " C'est
 „ une grande grotte, dit-il, d'environ trente
 „ palmes (à peu près vingt-six pieds trois pou-
 „ ces) & longue de cinquante (ou quarante-
 „ trois pieds neuf pouces à peu près). Elle a la
 „ figure d'une S ; le haut se termine en arête, &
 „ la grotte s'élargit insensiblement vers le bas.
 „ Cette structure procure tout naturellement

„ vers le bas un écho si sensible, & qui répète
 „ si bien le moindre son, que le déchirement
 „ d'une feuille de papier s'y fait entendre très-
 „ distinctement d'une extrémité de la grotte à
 „ l'autre. La simple inspection montre évidem-
 „ ment, que cet appartement a été taillé dans
 „ le rocher à dessein. Il est dit d'ailleurs très-for-
 „ mellement dans Diodore & d'autres anciens
 „ auteurs, que les prisons étoient dans ces la-
 „ tomies, & que Denys sur-tout les employoit
 „ à cet usage. Cicéron même, dans sa harangue
 „ contre Verrès, l'accuse d'avoir usé d'une pa-
 „ reille tyrannie dans l'emploi de cette prison.
 „ Enfin, comme on voit dans cette grotte à
 „ écho, certains trous taillés dans le rocher,
 „ qui n'ont pu servir qu'à y fixer des chaînes,
 „ & qu'il se trouve dans le haut au-dessus du
 „ foyer de cet écho un petit réduit également
 „ taillé dans le roc, assez grand pour contenir
 „ une personne, il n'est guere possible de se
 „ refuser à croire que tout cet ouvrage avoit été
 „ imaginé pour découvrir les plus secretes pen-
 „ sées de ceux qu'on renfermoit au-dessous :
 „ procédé qui porte le caractere du dernier de-
 „ gré de la tyrannie. Il est certain qu'on y a mis
 „ de l'art & qu'il y regne une exacte proportion ;
 „ mais il est ridicule d'imaginer que le seul Ar-
 „ chimede ait été en état de faire une grotte pa-
 „ reille „.

Page 209, ligne 18. Ces cavernes sont aussi
 des latomies. On y voit un petit bain pour une
 personne, que quelque prisonnier aura vraisem-
 blablement fait construire à ses frais, & les res-
 tes d'un aqueduc qui conduisoit de l'eau dans

ces séjours ténébreux & infectes.

Page 209 , ligne 28. Ce théâtre est vraisemblablement le plus ancien de ceux qui subsistent encore. Il est probable qu'il a été construit dès les premiers tems de Syracuse. L'on voit dans la partie orientale contre un gradin, ces deux mots grecs : ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ ΣΦΙΛΙΣΣΤΙΔΟΣ , *Basilissas Philissidos* , qui sont entourés d'une petite bordure. Quelques antiquaires prétendent que c'est le nom d'une reine de Syracuse , qui fit bâtir le théâtre , & qui vivoit avant les tems où remonte l'histoire de cette ville. On voit encore un autre nom dans la partie orientale ; il n'en subsiste plus que le mot ΑΓΛΕΟΓ , *agleog* , & l'on croit que ce nom étoit celui de l'architecte du théâtre. Mais tout ceci n'est que des conjectures qui n'apprennent rien. Les gradins sont taillés dans le roc , & c'est sans doute d'où vient que cet édifice a résisté aussi bien au tems & à tous les bouleversemens que la ville a éprouvés. Il falloit qu'on fit usage dans ce théâtre , d'une grande quantité d'eau ; car celle qui y vient encore aujourd'hui par le moyen d'un ancien aqueduc , est , dit-on , assez considérable pour faire aller plusieurs moulins. Nous pensons qu'elle servoit au rafraichissement des acteurs & des spectateurs , ce qui ne pouvoit qu'être à la fois utile & agréable , dans un climat aussi chaud que celui de Syracuse.

Page 212 , ligne 23. Une autre différence qu'il doit y avoir entre l'état actuel de cette célèbre fontaine , & celui où elle étoit anciennement , c'est que l'eau y est aujourd'hui d'un goût saumâtre fort désagréable. Pour ce qui est de la quantité de poisons qu'il y avoit anciennement dans

cette fontaine, cela pouvoit venir de ce qu'on ne les troubloit ni ne les prenoit alors. Voici ce que Diodore de Sicile dit à ce sujet : *Depuis un tems immémorial, cette fontaine est fournie d'un nombre infini de poissons, auxquels aujourd'hui encore personne n'oseroit toucher, parce qu'ils sont consacrés à Diane.*

Page 212, ligne 24. Il paroît que la fontaine même jouissoit des honneurs divins. Virgile dit dans l'éclogue X :

Extremum hunc Arethusa mihi concede laborem :

Sic tibi, cum fluctus subterlabare Sicanos,

Doris amara suam non intermiscet undam.

Page 215, ligne 5. Cette idée ne seroit-elle pas confirmée par le goût faumache que l'eau de la fontaine a actuellement ?

Page 229, ligne 18. Il arrive ordinairement que, lorsque les volcans s'affaissent, il se forme un lac à leur place. M. Hamilton a prouvé, par exemple, que le lac Agnane, le *Mare-Morto*, & le lac Averno qui a tant de rapport avec ce lac sulfureux dont parle M. Brydone, ne sont autre chose que les bouches d'anciens volcans affaiblis. D'après ces observations, nous jugeons que l'éruption du feu qui a fourni tant de matières, s'est faite précisément à l'endroit qu'occupe ce lac, & qu'il s'est formé par la chute du volcan dans son propre gouffre.

Page 232, ligne 29. Cette observation est de la plus grande vérité. Nous avons souvent réfléchi aux effets surprenans d'une musique simple, même mauvaise, & nous avons toujours cru de-

voir l'attribuer à son rapport avec le mode actuel de l'ame. Il suffit même, pour produire des effets incroyables, que la musique ait de l'analogie avec une partie du mode de l'ame, lorsque ce mode forme un tout composé. La musique prend alors le caractère des autres modes partiels; & il en résulte une sensation totale, pareille à celle que produit le mode composé de l'ame. Nous avons même observé que, dans ces circonstances, il se forme quelquefois une sensation nouvelle qui surpasse tout ce qu'il est possible d'imaginer. Nos voyageurs étoient, par exemple, dans une douce mélancolie, sensation délicieuse. Le calme de la nuit, la majestueuse tranquillité de la mer, le clair de la lune réfléchi sur la surface immense de l'onde, tous ces objets donnoient un caractère sublime à leur mélancolie. Or le chant de l'hymne que les bateliers entonnerent alors, étant mélancolique, ne changea point le mode où se trouvoit l'ame de nos voyageurs; & cette musique simple reçut par ce moyen le caractère du sublime, dont leur ame étoit en même tems remplie. Cet effet auroit été plus grand encore, si, au lieu d'un chant de grossiers bateliers, ils eussent été frappés par l'harmonie d'un concert mélancolique, exécuté par de bons musiciens. Nous pensons que notre musique pourroit tirer un grand parti de ces modes composés de l'ame, & des sensations nouvelles & infiniment énergiques qui en résultent, en exaltant un des modes partiels dont l'ensemble fait le mode actuel de l'ame. C'étoit peut-être là le grand secret de ces anciens musiciens

dont on nous rapporte des choses si extraordinaires.

Page 235, ligne 29. Il est probable que le rocher qui forme l'isle de Malthe, est d'une nature calcaire. Comme les habitans de Malthe, de même que ceux de l'isle de Gozzo, pulvérisent de ce rocher & le mêlent parmi de la terre, il arrive que la grande ardeur du soleil réduit en chaux vive les particules de cette poudre qui lui sont exposées. De là la grande fertilité du terrain, comme nous l'avons montré en parlant de celle de la lave. De là encore cette humidité que les insulaires attribuent au rocher du sol; car il est prouvé que la chaux est fort avide d'eau, & qu'elle attire toute l'humidité de l'air.

Page 236, ligne 7. Les Malthois ont raison de compter davantage sur le produit du coton que sur celui du bled. Suivant un calcul certain, il s'exporte annuellement pour 400 mille écus de Sicile de ces marchandises; ce qui fait plus de deux millions argent de France.

Page 238, ligne 3. La quantité d'orangers qui se trouvent dans l'isle de Malthe est incroyable. On dit qu'il y a une plantation de dix mille de ces arbres, dans un des jardins du grand-maitre seulement.

Page 243, ligne 10. On voit dans cette église un plafond du Calabrese; & de tous les tombeaux des grands-maitres, le meilleur doit être celui du commandeur Cottone, qui a dirigé la construction de la plupart des fortifications de l'isle.

Page 244, ligne 25. Le chanoine Agio, biblio-

thécaire de la bibliothèque publique de Malthe, a composé une grammaire de la langue maltoise, dans laquelle il montre que toutes ses racines dérivent de l'arabe.

Page 250, ligne 29. Voici ce que dit M. de Riedesel sur la figure des hommes originaires de Malthe. " Ils ont tous de larges nez écrasés, de
 " grosses levres, le menton charnu & les che-
 " veux fort crépus ; ils sont petits , mais forts &
 " tout nerfs. Ils paroissent des demi negres , &
 " vont pieds nus en hiver comme en été ; ce qui
 " fait que leurs matelots sont encore plus lestes à
 " monter sur les mâts que les Anglois & les Hol-
 " landois. Ils portent des bonnets , & de même
 " que les Siciliens (le peuple s'entend) ne font
 " jamais usage de chapeaux. Ils enveloppent ce
 " bonnet d'un mouchoir , ce qui me paroît assez
 " indiquer l'origine de l'écharpe blanche dont
 " les Turcs enveloppent leur turban Les
 " femmes, quoique de petite taille, sont supé-
 " rieurement bien faites. Elles ont les plus belles
 " mains , le plus joli pied du monde, avec de
 " beaux yeux noirs , vifs & perçans ; & ce qui
 " m'a le plus étonné , c'est qu'elles sont plus
 " blanches que les Siciliennes : ce qui peut ve-
 " nir des grandes précautions qu'elles prennent
 " pour conserver leur teint. Mais vous leur trou-
 " verez en général le nez écrasé , & les levres un
 " peu relevées ; ce qui annonce le voisinage de
 " l'Afrique. Elles ont beaucoup de feu , de viva-
 " cité, & de justesse dans l'esprit ; mais comme
 " la plupart font un trafic de leurs charmes , &
 " que leurs meres elles-mêmes tournent toute
 " leur éducation de ce côté-là , il est tout natu-

» rel qu'il ne faut pas s'attendre à leur inspirer
» de fortes passions , ni un amour bien délicat ».

Page 258, ligne 5. Diodore de Sicile dit que les habitans de Malthe sont une colonie de Phéniciens , qui commerçant jusques dans l'Océan occidental , firent un entrepôt de cette isle. Lorsqu'il écrivoit , l'isle passoit pour être très-riche. Les habitans s'appliquoient à toutes sortes de métiers , & faisoient un grand commerce de toiles extrêmement fines. Il dit encore que les maisons étoient belles , ornées de toits qui débordent , & toutes enduites de plâtre.

Page 259, ligne 19. Il souffle dans cette isle , des vents du nord qui sont très-froids , & forment un singulier contraste avec la chaleur brûlante du soleil. M. de Riedesel assure que , lorsqu'il visita le temple de Sélinunte , le soleil lui pela le visage jusqu'au sang , & que l'air étoit en même tems si froid qu'il fut obligé de boutonner son habit de drap. On étoit alors dans le mois d'avril.

FIN de la premiere Partie.

